nois U Libra

France

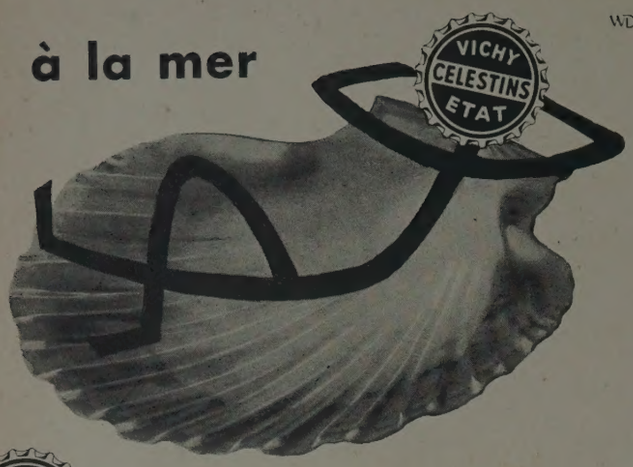
ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

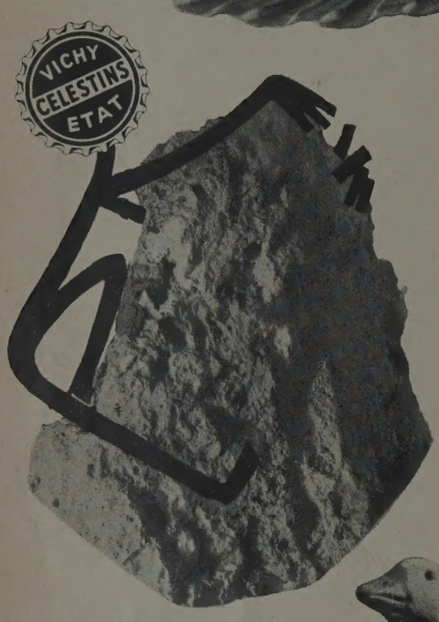
GRAND CHIEN DE CHASSE

WD

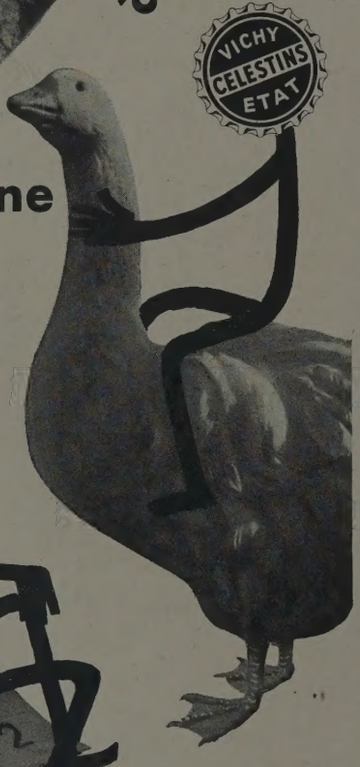
à la mer

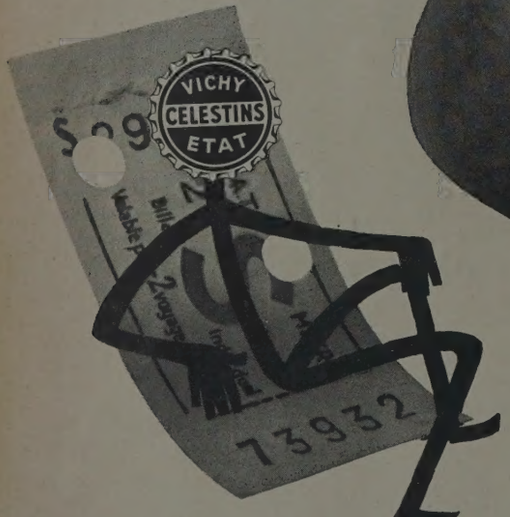


à la montagne



à la campagne



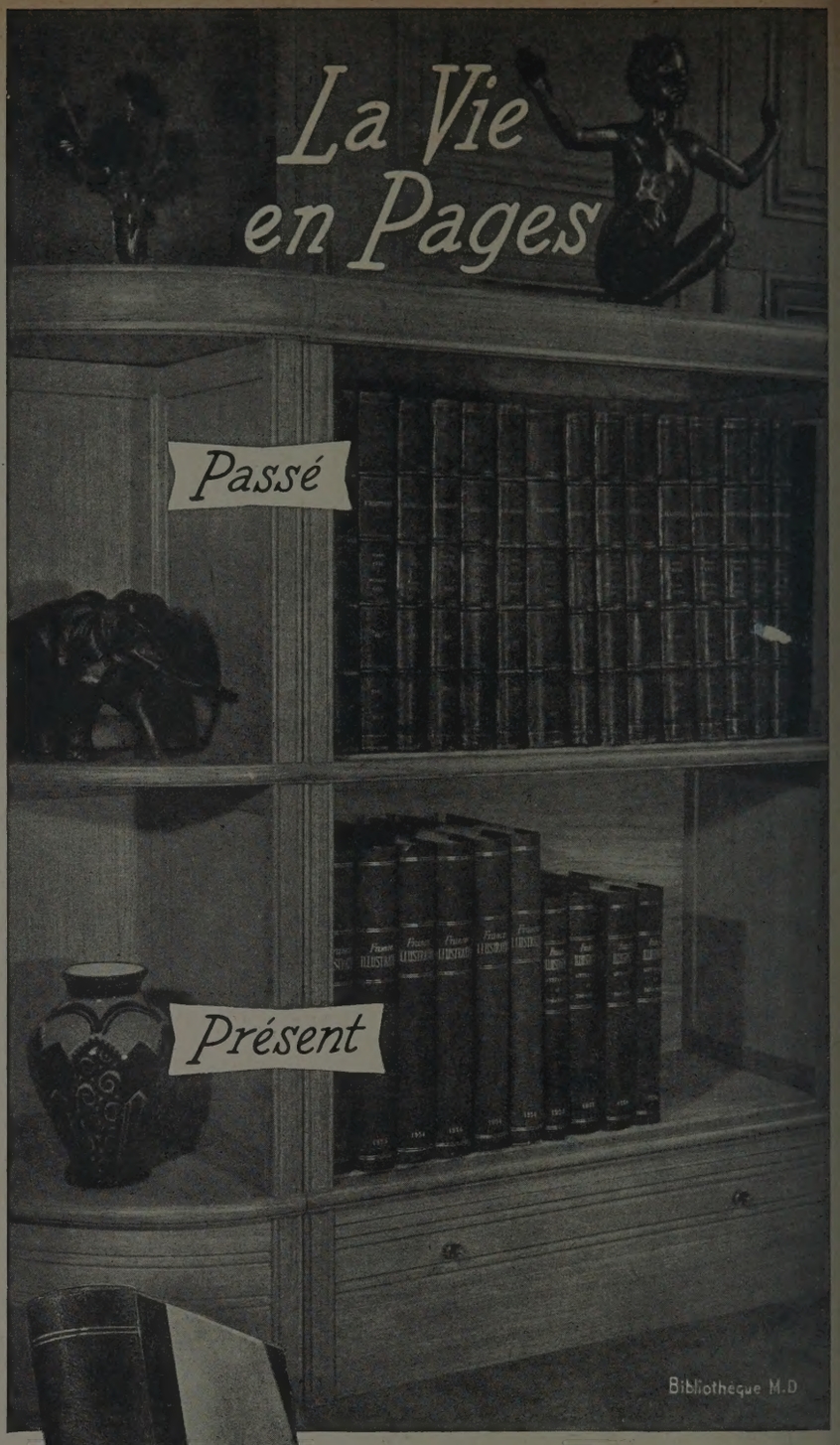


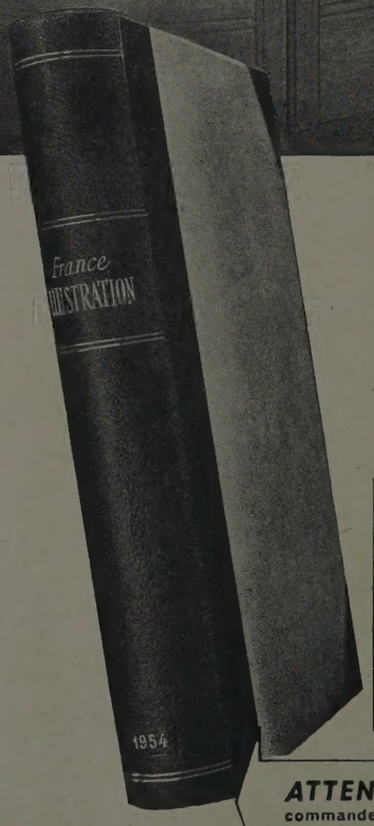
à la ville

l'apéritif qui rafraichit et fait du bien

VICHY CÉLESTINS

SAISON A VICHY DE MAI A OCTOBRE





par sa

FACILITÉ de montage, le

LUXE de sa présentation

notre

SUPERBE RELIURE ACLÉ

vous offre le moyen de réaliser cette

BELLE COLLECTION

1 reliure semestrielle-revue, ton parchemin, dos et angles façon cuir rouge, titre, décors millésime or. **Prix : 890 fr.**

1 reliure semestrielle supplément théâtral et littéraire. **Prix : 630 fr.**

1 clé de montage. **Prix : 100 fr.**

A PARTIR DE 2 RELIURES
FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE

ATTENTION ! bien signaler sur votre commande les années que vous désirez relier.

IL VOUS FAUT UNE RELIURE

ADRESSEZ VOS COMMANDES A « FRANCE-ILLUSTRATION » — SERVICE RELIURE

13, rue Saint-Georges « PARIS (9e) — Règlement à la commande (C. C. P. 467019 Paris)

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

YORK DE LAVERSINE est un champion qui a cueilli dans les concours les plus hautes récompenses. C'est un magnifique exemplaire de ces chiens du Labrador, dont nous décrivons dans ce numéro les caractéristiques, qui, avec un dressage approprié, en font de précieux auxiliaires, surtout pour la chasse au gibier d'eau.

A L'OCCASION de la fête de l'Aïd-el-Kebir, de nombreux moutons ont été, selon l'usage, sacrifiés.

N° 426 SEPTEMBRE 1955

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE

ÉDITORIAL : « TUMULTES NORD-AFRICAINS » AUTANT EN EMPORTE LE VENT AUX QUATRE COINS DU MONDE

LES CHIENS LABRADOR, AUXILIAIRES PRÉCIEUX POUR LA CHASSE AU GIBIER D'EAU

« LA FAISANDERIE », RENDEZ-VOUS DE CHASSE AU CŒUR D'UNE FORÊT D'ILE-DE-FRANCE

LIGNES ET TENDANCES DE LA MODE D'HIVER 1956 — J. de SEDOUY

UN GRAND SEIGNEUR : LE MOUTON D'ASTRAKAN

LA CHAMBRE DES AMIS EST-ELLE PRÊTE ?

EN HORS-TEXTE
CANELLA LA RUE DU CARROUSEL

EXPLOIT DES « ARAIGNÉES DE LA MONTAGNE » — Philippe GAUSSOT
En quatre ans, elles ont construit le plus haut téléphérique du monde, celui de l'aiguille du Midi (3.842 mètres).

LA CORÉE DE L'ÉTRANGE M. SYNGMAN RHEE — de notre envoyé spécial Paul MOUSSET

LE DOCTEUR HAMMERSCHMID A-T-IL DÉCOUVERT LE MOYEN DE GUÉRIR LE CANCER ? — VERON-LACROIX

LA GALÈRE DE MAHDIA RETROUVÉE AU LARGE DE TUNIS N'ÉTAIT PAS UNE GALÈRE — Max-Yves BRANDILY

TRIOMPHE DE LA TECHNIQUE FERROVIAIRE — Raoul PESLIN
Sous la catenaire la plus légère roulent les trains les plus lourds.

CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE DE COLOGNE A L'ORANGERIE — B. CHAMPIGNEULLE

EN HORS-TEXTE
GUARDI LA PLACE SAINT-MARC, A VENISE

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE — R. MIOMANDRE

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, le Théâtre, le Cinéma, les Livres, la Radio et la Télévision.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent, en supplément théâtral et littéraire, deux fascicules :

I. **PYGMALION, comédie de G. Bernard SHAW, adaptation de A. et H. HAMON, version nouvelle de Claude-André PUGET.**
II. **MOLL FLANDERS, pièce radiophonique de Denis MARION.**

PUB
apéritif
BYRRH
au quinquina

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Il y aurait plusieurs volumes à écrire sur la manière de soutirer de l'argent à ses semblables. Comme cela a dû être fait déjà, je n'entreprendrai pas cette œuvre de longue haleine. Je me contenterai d'ajouter un modeste chapitre à tous ceux qui ont été consacrés à une question d'une actualité éternelle.

En mars 1954, rapportent les gazettes, un certain R. P. Gamelsberg, de l'ordre des trappistes, arrivait en taxi en Autriche et se présentait à la résidence du cardinal Innitzer comme inspecteur apostolique des couvents. Impressionné, le cardinal prêta à son éminent visiteur 1.000 schillings, et un garagiste accepta de céder deux pneus neufs pour le taxi du « Père », étant bien entendu que la facture serait adressée au pape.

L'inspecteur apostolique accomplit ensuite les devoirs de sa charge en visitant monastères et abbayes. Au couvent de Werberg il célébra la messe et confessa les religieuses. Celles-ci ne tarirent pas de compliments. Mais il sembla au vicaire général de Klagenfurt, qui assistait à l'office divin, que le latin du père trappiste s'émaillait de quelques bizarreries.

La Mère supérieure, comme de juste, invita le vicaire général et l'inspecteur apostolique à partager le repas de la communauté. Horreur ! A la stupéfaction de la pieuse assistance, le Père Gamelsberg dévora sans sourciller un plantureux rôti de porc, aliment strictement interdit aux membres de sa congrégation. Et c'est alors qu'on découvrit l'imposture. Le vénérable trappiste, qui confessait si bien et qui écorchait les textes sacrés, n'était autre qu'un « artiste dramatique en chômage », un Sarrois nommé Ludwig Kraetch. Fatigué de descendre la rampe, l'astucieux histrion, qui avait échoué dans sa carrière primitive comme il avait échoué dans le métier de laveur de vaisselle, avait tout bonnement revêtu la bure afin de s'assurer de plus confortables conditions d'existence. Parti de Nice dans un taxi, il avait visité l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, avant de prospecter l'Autriche, où la fatalité l'attendait sous les apparences d'un rôti de porc.

C'est peut-être ce que le langage populaire appelle un « tour de cochon ». Le fait est que Ludwig Kraetch a été condamné à dix mois de prison pour avoir montré trop de familiarité au compagnon de saint Antoine. Moralité ? Si « le crime ne paie pas » — et on ne s'en félicitera jamais assez — il aide tout de même à passer de bons moments.

⁂

Cette histoire de faux ecclésiastique m'en rappelle deux autres qui n'ont de commun avec la précédente que leur caractère religieux ou parareligieux.

La première, d'une brièveté exemplaire, nous vient de Pologne.

La scène se passe d'ailleurs à Varsovie, un dimanche, sur un boulevard où deux amis se rencontrent.

« D'où viens-tu ? demande l'un.

— De la messe.

— Comment ! tu oses aller à la messe ?

— Oui. Pour entendre le *Pater*.

— Pourquoi spécialement le *Pater?*

— C'est bien simple... Quand le prêtre dit : « Notre père », je pense à Boulganine. Quand il dit : « ... qui » êtes aux cieux », je pense à Staline. Quand il dit : « Que votre nom soit » sanctifié », je pense au pape. Et quand il dit : « Que votre règne » arrive », je pense à Eisenhower. »

⁂

La seconde est un peu plus longue, plus ancienne aussi. Elle se situe à l'époque héroïque de la boxe, et c'est Tristan Bernard qui la raconta, en 1925, dans un livre de souvenirs publié par Gallimard sous le titre : *Autour du ring.*

Bud Montgomery, relate donc le regretté Tristan, était un gentleman de couleur qui avait choisi la profession, honorable entre toutes mais parfois peu lucrative, de boxeur. Il était ambitieux comme Napoléon, mais, sans doute parce que l'occasion lui en avait manqué, il n'était pas encore parvenu à la haute situation que le « champion des capitaines » a occupée dans le monde. Bud Montgomery ne possédait pas un sou vaillant et battait le pavé de Chicago en compagnie d'un autre boxeur noir, nommé Kimble, non moins désargenté que lui.

Or une des principales églises de Chicago, qui organisait une grande semaine religieuse, avait demandé à une agence de lui fournir deux prédicateurs noirs, pour corser le programme. C'était une gentille idée

d'Amérique. Il se trouva qu'un employé de l'agence en question connaissait les deux boxeurs foncés et voulut leur jouer un bon tour. Il fit venir Montgomery et lui dit :

« Hello ! vieux garçon ! J'ai une chance pour vous. L'église de X... m'a demandé de lui fournir deux boxeurs noirs pour donner une petite exhibition à ses fidèles. J'ai pensé à vous et à Kimble. Cela vous va-t-il ? »

Kimble et Montgomery, qui n'avaient pas touché un dollar depuis plusieurs semaines, acceptèrent avec empressement, et, le jour convenu, ils arrivèrent avec leur petit sac à la porte de la sacristie. On les reçut avec beaucoup d'égards, bien qu'on ne pût cacher un certain étonnement de voir ces deux clergymen aussi déguenillés et vêtus d'une façon aussi peu « conformist ». On leur demanda seulement s'ils étaient bien les deux messieurs attendus :

« Sûr, répondit Montgomery, et soyez certain que vos fidèles en auront pour leur argent. En tout cas, nous vous remercions bien de nous avoir procuré cette occasion de gagner quelques sous.

— C'est bon, dit le sacristain. Asseyez-vous en attendant votre tour. »

On les laissa, un peu surpris de voir des ministres de Dieu étaler aussi nettement leur cupidité, après leur avoir indiqué la porte qu'ils devaient prendre pour aller à la tribune où montaient tous les prédicateurs.

Quelques minutes plus tard, les fidèles étaient frappés de stupeur. Ils attendaient deux clergymen en surplis blanc, et, à leur place, deux vigoureux noirs à demi nus venaient de monter à la tribune, où déjà ils échangeaient de solides horions.

Des voix criaient :

« C'est honteux ! C'est outrageant pour le culte ! Police ! Police ! Arrêtez ces deux vagabonds ! »

D'autres hurlaient :

« Qu'on les laisse faire ! Ça nous change un peu des sermons ! Qu'ils combattent au finish ! »

Bref, c'était un tumulte à ne pas s'entendre et bien peu convenable en un lieu voué à la paix du Seigneur.

Est-il besoin de dire qu'après le premier moment de surprise les malheureux boxeurs furent saisis et expulsés de l'église à grands coups de pied portés par derrière et plus bas que la ceinture.

Il en fut de même des deux véritables clergymen qui venaient d'arriver et qui ne furent pas écoutés, loin de là, mais « sacqués » selon un protocole tout aussi brutal.

... On ne niera pas, au bout du compte, que Dieu ait besoin des hommes. On ne niera pas non plus que les voies de Dieu demeurent impénétrables, surtout lorsque les hommes les doublent de voies de fait.

Des témoins oculaires et auriculaires prétendent que, lors d'un récent congrès de petits commerçants et industriels, un orateur se laissa aller à évoquer les soucis « moral » de ses confrères.

« Moraux ! lança un interrupteur qui ne badinait pas avec la grammaire.

— Non, moral, insista le tribun, qui, peu après, se permit de réitérer.

— Moraux ! répéta la même voix avec une pointe d'irritation. »

Réplique foudroyante :

« Mais non ! Moreau, je le connais ! C'est un traître, il n'a pas voulu fermer le jour de la grève. »

Des choses de ce genre incitent à la réflexion. Elles disposent également à l'indulgence, car si un négociant d'âge mûr, automatiquement classé parmi les élites de la nation, affiche ainsi, en même temps que de vigoureux sentiments syndicalistes, une ignorance aussi noire de sa langue maternelle, on est bien forcé d'excuser les incartades des candidats au baccalauréat. Par incartades, j'entends ici non pas les bris de glaces, pillages et commencements d'émeutes qui précèdent désormais l'entrée de nos jeunes gens dans le « cycle » des études supérieures, mais les outrages, parfois plaisants, que les amateurs de peau d'âne infligent aux belles-lettres, aux sciences et à l'histoire. Citons plutôt quelques extraits de copies (section philo-sciences expérimentales, s'il vous plaît) :

— Si autrefois il y a eu des différends entre savants et gens d'Eglise, c'est que ces derniers étaient pour la plupart des ecclésiastiques.

— Si l'on observe l'heure de la marée, on déduit que celle-ci se produit à heure fixe.

— Voyons quels sont les stigmates de la connaissance scientifique.

— C'est la technique qui opère la circoncision du champ d'action du savant.

— Essayons de voir comment Galilée et Archimède se comportèrent devant le fait qui leur fut soumis par les fontainiers de Florence.

— Pasteur étudia particulièrement ce que tous appelaient l'horreur du vide.

Etc., et ainsi de suite.

En vérité, on s'interdit d'autant plus d'accabler les juvéniles auteurs de ces perles de culture que l'exemple leur vient de haut, et non pas seulement des congrès syndicaux, mais du Parnasse. Voici comment s'exprime, en effet, l'une des gloires de la poésie contemporaine :

Je ne sais pourquoi la vie est une [chose
Dont on ne peut tout au plus [exprimer 10 %.

Ne vous y trompez pas. Il s'agit de deux vers. Et qui portent la griffe inimitable de M. Aragon. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques autres. Oyez, braves gens :

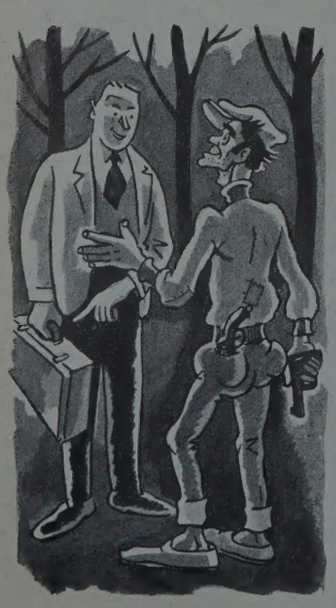
Des affaires, bien sûr qu'on en fait [des affaires.
Exemple : un Parisien achète en [Israël
Des camions d'Amérique et vend ce [matériel
Au Maroc. Pour payer son vendeur, [il espère
Que l'Administration voudra bien [qu'il opère
Dans le clearing franco-yougoslave [officiel
Dont la balance, comme il est habi- [tuel,
Du côté yougoslave est trop défici- [taire...

Ça rime et ça tient sur douze pieds. Vaille que vaille. Mais ça n'a que de lointains rapports avec du Lamartine et du Victor Hugo. En fait, ça sort de la plume de M. Guillevic, d'où ça n'aurait jamais dû sortir et où, par disgrâce, ça ne peut plus rentrer.

Il y a sur les routes de France des panneaux qui portent cette inscription : « Stop ! Danger ! » Que n'appose-t-on des pancartes semblables au seuil de nos imprimeries !

⁂

L'interminable affaire de Lurs, connue aussi sous l'appellation d'affaire Dominici, les agressions commises périodiquement contre nos chauffeurs de taxi, quelques attaques à main armée dirigées sur de paisibles touristes motorisés montrent le danger qu'il y a à conduire une automobile sur les routes de France.



Jusqu'à présent, les « usagers de la route » se sont laissé dépouiller comme de simples lapins.

Que pouvaient-ils faire d'autre, en vérité ?

Ils auraient pu se munir d'un revolver et s'en servir, direz-vous.

Bien sûr. Mais, pour proférer une pareille énormité, il faut que vous soyez bien ignorant des subtilités de nos lois.

Elles sont formelles, les lois : la détention d'une arme déclarée conformément au décret du 23 octobre 1935 est autorisée ; son port est interdit.

Qu'est-ce que le port ? Qu'est-ce que la détention ? Où commence l'un ? Où finit l'autre ?

La Sûreté nationale s'en expliquait un jour ainsi, et je crois que son explication demeure « valable » :

« Lorsqu'une arme est transportée dans une valise, il y a indiscutablement detention. Mais si elle est placée à portée de la main — dans une poche latérale, sur un siège, etc. — elle est considérée comme portée : son propriétaire est passible de poursuites correctionnelles. »

En somme, si le malfaiteur de service n'a pas soin de vous prévenir par lettre recommandée qu'au jour J et à l'heure H il vous attendra au coin du bois, vous devrez, le rencontrant inopinément, lui demander la permission d'ouvrir votre valise pour prendre votre pistolet. Deux cas peuvent alors se présenter. Ou bien le bandit est un gentleman, et il vous accorde la faveur que vous sollicitez. Ou bien c'est un brigand sans éducation, et il vous tue sans plus de façons. Notez d'ailleurs que dans la seconde hypothèse il est, lui aussi, passible de poursuites judiciaires et que vous trépassez, vous, dans le respect absolu de la légalité.

Admettons cependant que, désireux d'assurer votre sécurité, vous soyez résolument « porteur » d'une arme à feu. Le gangster vous arrête. Il est sur la route. Vous êtes dans votre voiture, c'est-à-dire chez vous. Pas d'hésitation. Vous tirez. Il en meurt.

Vous vous écriez : « Ouf ! » Vous pensez avoir rendu service à la société et vous imaginez déjà l'émotion de vos concitoyens le jour où, devant les troupes assemblées, le ministre de l'Intérieur épinglera la croix des braves sur votre poitrine... Eh bien ! vous avez tort.

Vous avez tué un malandrin ? Pardon ! Et la police, à quoi sert-elle ? Et puis, prouvez donc que vous vous trouviez en état de légitime défense ! Vous ne pouvez pas ? Votre bonne foi est évidente ? C'est bien louche, votre affaire...

Heureusement, vous avez reçu, au cours de l'action, deux ou trois blessures. Vous faites valoir, à l'appui de votre argumentation, votre bras cassé, votre nez saignant, votre oreille arrachée.

« Bon ! dira le gendarme soupçonneux, cela pourrait bien être du maquillage, mon gaillard. La justice décidera... Nonobstant que vous encourez tout de même les peines prévues par le règlement pour port d'armes prohibées !

Voilà, à peu près, la situation. Comme je m'étais autorisé, un jour, à la décrire dans toute son horrible simplicité, je reçus d'un citoyen alarmé la lettre suivante :

Monsieur,

Vous donnez sur les moyens qu'ont les automobilistes de se défendre contre les gangsters de la route des indications fort troublantes.

En définitive, on a toujours le droit de détenir une arme. On n'a jamais le droit d'en user. Dans l'éventualité la plus favorable, l'individu qui se défend contre son agresseur à l'aide d'un revolver — c'est le cas le plus fréquent — risque des poursuites correctionnelles et la confiscation de l'instrument de salut.

N'existe-t-il pas une méthode pratique qui permette aux honnêtes gens de préserver, sans déplaire aux tribunaux, leur vie et leur porte-monnaie ?

Je tiens à rassurer mon honorable correspondant.

Au vrai, tout Français dispose d'un riche arsenal de textes qui lui donnent le choix entre deux méthodes très classiques : la préventive et la répressive.

Méthode préventive... Comme son nom l'indique, elle a pour but de prévenir l'agression. C'est un excellent système qui a fait ses preuves à la S. D. N. et à l'O. N. U. Il consiste à prévenir la police que vous êtes l'objet d'une attaque injustifiée sur la grand-route, en pleine forêt, et qu'en conséquence vous requérez d'urgence le secours de la maréchaussée.

Méthode répressive... Meilleure encore que la précédente. Elle consiste à alerter la justice *après* l'agression, soit à un moment où il ne subsiste plus aucun doute sur la réalité du crime, aucune équivoque sur les circonstances qui l'ont entouré. Votre position juridique est alors infiniment plus forte que dans le cas précédent. Sinon votre position physique. Car peut-être êtes-vous mort ou sur le point de rendre l'âme. Mais ce n'est qu'un détail. Vos droits sont faciles à établir. Vous pouvez sans inquiétude dire adieu à ce monde. Vos héritiers se chargeront du reste.

Des esprits compliqués soutiendront qu'il ne s'agit point là de procédés *pratiques*, puisqu'ils n'assurent pas de manière absolue, rigoureuse, mathématique, l'intégrité des personnes et des choses.

Gardez-vous de trop exiger.

Néanmoins, s'il vous advient d'engager une « conversation » un peu animée avec un escarpe particulièrement malveillant, tuez-le d'abord. Cela ne vous empêchera pas de discuter ensuite. Un dicton judicieux affirme qu'il vaut mieux être le boucher que le veau.

⁂

Les histoires marseillaises nous viennent maintenant d'Amérique. Qu'on jette plutôt un coup d'œil sur cette dépêche :

« San Francisco. — Un curieux accident vient de se produire en Californie, dans un petit village, Pall West, où un cultivateur, Emil Jamest, cinquante ans, est décédé étouffé dans des conditions assez bizarres.

» Emil Jamest, qui avait subi une opération à la joue droite, avait constaté, peu après, que son système pileux poussait à l'envers, envahissant progressivement toute la cavité buccale. Gardé à l'hôpital, Emil Jamest dut subir des soins urgents. Mais, une nuit, il s'éveilla, en proie à d'atroces souffrances, la gorge complètement obstruée. Il mourut après une agonie qui dura plus d'une heure. »

Pas question de contester l'authenticité de la nouvelle, si étonnante que celle-ci paraisse. Il n'y a aucune raison pour que l'homme échappe aux effets d'un retour de barbe, quand les retours de flamme, les retours de manivelle, les retours de bâton et les retours d'âge font quotidiennement des milliers de victimes. On ne supposait pas la barbe si vicieuse ni si nocive, voilà tout.

Mais on ne manquera pas d'admirer qu'une barbe qui pendant un demi-siècle s'était conduite en barbe loyale et scrupuleuse se mette brusquement à pousser dans le sens interdit. Faut-il incriminer les mœurs de feu Emil Jamest? Le défunt était-il mauvais maître ? On sait en effet que certaines barbes se révèlent parfois très susceptibles et que, principalement les nuits d'hiver, elles ne

supportent pas de rester au-dessus des draps. Aussi l'hypothèse de la vengeance ne doit-elle pas être écartée *a priori*.

D'un point de vue plus général, il me semble pourtant que le drame de Pall West s'accorde avec tous les signes de notre temps. Tant de choses aujourd'hui vont à rebours du sens commun qu'on ne voit pas pourquoi les barbes n'auraient pas licence d'en faire autant.

⁂

Sans aucun doute, l'institution de l'école laïque, gratuite et obligatoire a été pour la France une véritable aubaine. Le niveau moyen de l'instruction populaire — on s'en rend compte dans nos casernes, à l'heure de l'incorporation des recrues — a sensiblement augmenté depuis les époques d'obscurantisme. Et rares désormais sont les ministres qui n'ont pas au moins leur certificat d'études.

C'est à quoi je songeais, l'autre jour, en entendant un camelot crier sur les boulevards : « Demandez le dernier succès du jour... *Tristesse*, de Chopin... Paroles et musique, 20 francs ! »

Chopin ? Tiens, tiens... Encore un ambitieux qui se pousse du col et rêve de brûler les étapes !

Je dois dire que la foule n'accordait guère plus d'attention à ce Chopin qu'à sa *Tristesse*. Grâces au ciel, ce ne sont ni les compositeurs ni les paroliers de talent qui manquent chez nous, et il ferait beau voir qu'un inconnu — un étranger, possiblement — s'avisât de les supplanter sous le fallacieux prétexte qu'il s'appellerait Chopin !

Par bonheur, le public est *instruit*, le public *sait*. Il grandit à vue d'œil en science et en sagesse. N'a-t-il pas à sa disposition — et de manière permanente — le « merveilleux instrument d'éducation qu'est le cinéma » ?

Ce dernier est devenu, en quelque sorte, le conservatoire de la culture universelle. Et je vous prie de croire que les « conservateurs » ne sont pas tombés de la dernière averse.

L'un d'entre eux eut récemment l'idée originale de tirer un film des *Trois Mousquetaires*.

« Demandez, dit-il à son secrétaire, un rendez-vous à M. Alexandre Dumas. »

Et l'autre, qu'on avait choisi parce qu'il savait des choses, répondit avec un discret sourire de pitié :

« Patron, M. Alexandre Dumas est mort... Mais je crois qu'on pourrait s'entendre avec le fils. »

Le Sceptique.

LORS DE L'ENTREE OFFICIELLE, à Meknès, du résident général M. Grandval, de graves incidents se produisirent en nouvelle Médina. Les accrochages entre les manifestants et les gardes mobiles furent violents, et l'on compta une quinzaine de morts et une cinquantaine de blessés.

« TUMULTES NORD-AFRICAINS »

UNE POLITIQUE D'ENSEMBLE, FERMEMENT APPLIQUÉE, PEUT SEULE RÉSOUDRE LA CRISE DE L'AFRIQUE DU NORD

Le malaise s'aggrave dans notre Afrique du Nord, où l'on assiste à une lente et dangereuse dégradation de l'autorité française. Les raisons en sont multiples. A la perte de prestige qui résulte de nos défaites asiatiques s'ajoute la poussée fiévreuse d'un nationalisme derrière lequel s'abritent des intérêts moins avouables et des convoitises étrangères où l'idéologie se conjugue avec la cupidité.

Tandis qu'à travers le monde on surveille avec une curiosité souvent intéressée le développement d'une agitation concertée et encouragée de l'extérieur, l'opinion en France supporte malaisément de voir la rubrique quotidienne des agressions et des assassinats s'augmenter d'odieux massacres collectifs. Elle s'inquiète des imbrications politiques qui pèsent sur la crise, alors que le drame aux multiples aspects qui se déroule outre-Méditerranée domine de si haut nos querelles internes.

On ne le répétera jamais trop, c'est le sort de la France et de l'Union française qui se trouve en jeu. L'Afrique du Nord, pour reprendre l'expression du président Edgar Faure, « est la charnière de l'ensemble français sur lequel repose notre autorité internationale ». Privée de son prolongement africain ou réduite à une présence symbolique, la France ne serait plus qu'une nation mineure, anémiée et sans avenir.

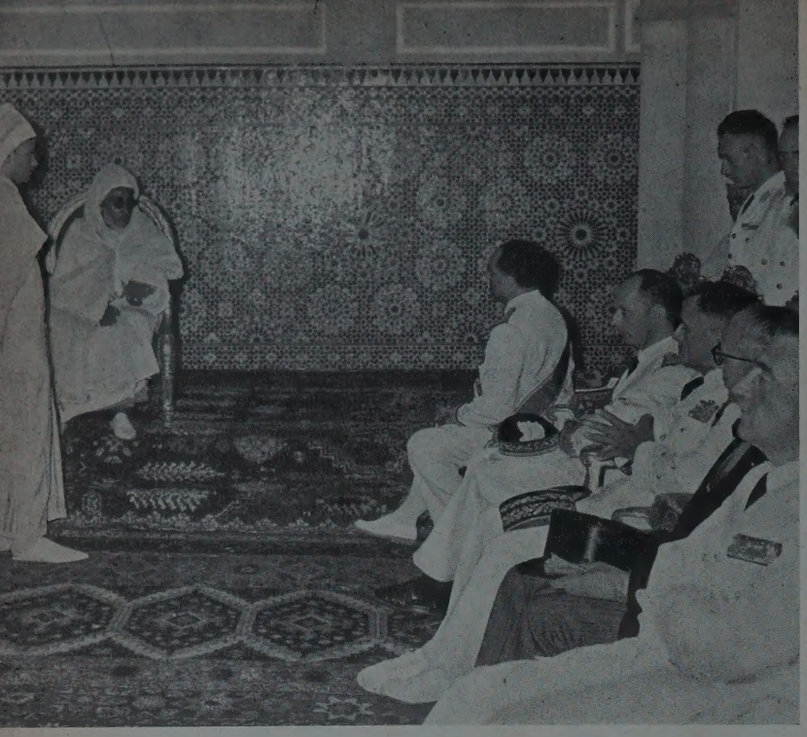
Allons-nous assister passifs et résignés à un « pourrissement » analogue à celui qui nous a fait perdre l'Indochine, dont on commence à sentir le vide que sa perte a creusé dans l'Union française?

Il serait vain de gémir sur la grandeur perdue et

de revenir sur les fautes du passé. Mieux vaut prendre une conscience nette des réalités, de ce qui existe et de ce qui reste encore possible. Mais les épreuves d'hier devraient au moins nous prémunir contre le renouvellement des mêmes erreurs.

NOS ACTES NOUS SUIVENT

La Tunisie... Le Maroc... L'Algérie, tout se tient et tout s'enchaîne. Le drame tunisien a reçu son dénouement. Les conventions, qui substituent l'autonomie interne à soixante-quinze ans de protectorat, ont été ratifiées au Parlement par des majorités massives. Moins d'ailleurs dans l'enthousiasme que sous la contrainte des faits et devant l'assurance solennellement donnée aux Assemblées que le nouveau statut ne portera à aucun moment atteinte à une présence française intangible et aussi que nos concitoyens de la Régence verraient leurs droits et leurs biens sauvegardés. Une chance a été donnée à l'expérience de l'association. Qui peut garantir que



A L'OCCASION DES FETES traditionnelles de l'Aïd-el-Kebir, le sultan a reçu, au palais de Rabat, le résident général. Voici M. Grandval s'entretenant dans la salle du Trône avec S. M. Sidi ben Arafa.

MANIFESTATIONS A RABAT, dans l'ancienne Médina (ci-dessus). Un bouquet de fleurs fut lancé sur la voiture du résident général. Ci-dessous, M. Grandval en conversation avec le Glaoui, sur qui un coup de feu fut tiré, sans l'atteindre, peu après qu'il eut quitté le palais de la Bahia, où il avait accompagné le représentant de la France pour son entrée officielle.

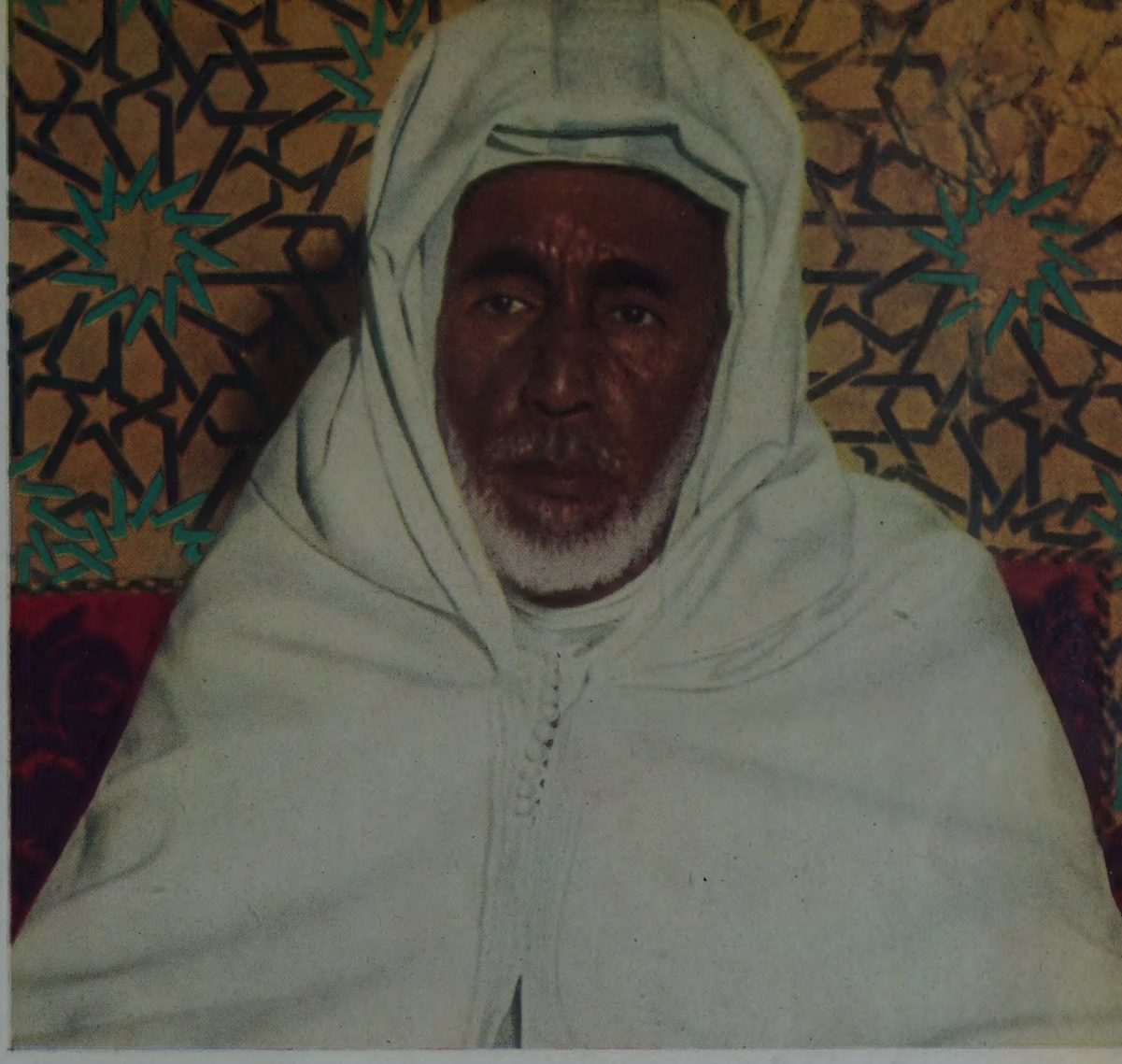
LES FEMMES MAROCAINES ont joué un rôle actif dans les incidents dont les villes du Protectorat ont été le théâtre, et leurs cris stridents, leurs « youyous » ont souvent contribué à exciter les émeutiers contre les forces de l'ordre. Celles qu'on voit ci-dessus étaient seulement venues assister avec curiosité au passage à Meknès du résident général.

les ambitions néo-destouriennes se limiteront à ce premier succès ? Le risque demeure.

L'IMPASSE MAROCAINE

Il reste que l'insurrection des fellaghas s'est montrée payante, ce qui n'est pas pour décourager les mouvements séparatistes aussi bien en Algérie, où le terrorisme s'étend en surface sinon en profondeur, qu'au Maroc, où se trouve mise en péril l'œuvre magnifique réalisée par Lyautey.

Comment en est-on arrivé à pareille dégradation sinon par l'incapacité, faute d'union, de déterminer une politique nette et de s'y tenir ? Depuis 1946, cinq résidents généraux se sont succédé à Rabat,



L'IMMOBILISME

« ... Nous demandons au gouvernement français qu'il mette tout en œuvre pour créer une atmosphère propre à la pacification rapide des esprits et à la reprise de relations franches et amicales dans le respect des institutions marocaines et des légitimes garanties des intérêts marocains et français. »

LE SULTAN BEN ARAFA. 1953.

DEUX ANS ONT PASSÉ...

« ... Il m'est pénible de rappeler que Sa Majesté le sultan Ben Arafa, nommé par les amis de la France, a fait savoir au gouvernement français, dès son avènement, qu'il était prêt à promouvoir les réformes qui seraient proposées par celui-ci. Deux ans se sont écoulés. A ce jour aucune réforme n'a été proposée par le gouvernement français, auquel il appartient, d'après le traité de Fès, de prendre l'initiative de ces réformes... »

LE GLAOUI, 3 août 1955.

APRES LES SANGLANTES BAGARRES de Meknès, un manifestant blessé est emporté par ses camarades (ci-contre, à gauche). En haut de la page : les cercueils des victimes de la bombe qui tua six personnes en plein centre de Casablanca sont portés à bras. Au-dessous, plus de 15.000 personnes suivaient le convoi funèbre.

A MARRAKECH, les policiers du Glaoui, armés de bâtons, procèdent, aux alentours du palais du pacha, à de nombreuses arrestations à la suite des désordres qui marquèrent l'entrée de M. Grandval.

UNE SCENE DE VIOLENCES A MEKNES. Les manifestants, au nombre desquels se trouvaient beaucoup de très jeunes gens, se précipitent contre le service d'ordre en hurlant : « Vive Ben Youssef ! » Ils réclament le retour de l'ex-sultan.

agissant chacun selon son tempérament, mais également privés de directives, réduits à la temporisation et à l'inaction tandis que s'aggravait la tension entre les Français du protectorat et les activistes du nationalisme.

Dernier en date, M. Grandval s'est efforcé de repartir sur des bases nouvelles et « évolutives ». Mais à chaque geste d'apaisement et de pardon le terrorisme, encouragé par les appels à la révolte venus du Caire, de Damas et d'ailleurs, répond par un nouvel acte de violence. En proie à l'insécurité permanente, les Français du Maroc ont, par surcroît, l'impression de faire figure, aux yeux de la métropole, de gêneurs.

Comment concilier l'affirmation officielle que rien ne doit être fait au Maroc sans le consentement de nos amis avec l'étrange méthode qui consiste à soulever la question dynastique, affaire purement marocaine, et à tenter d'obtenir l'abdication du sultan Ben Arafa et la constitution d'un Conseil de régence avec l'agrément de Ben Youssef, le sultan déchu ?

La lettre du Glaoui au président du Conseil a montré la vanité d'une telle spéculation, d'ailleurs contraire aux traités qui régissent le Protectorat et qui restent la charte commune des rapports franco-chérifiens.

C'est sous la menace du déclenchement d'une insurrection pour l'anniversaire de la déposition de Ben Youssef que l'on prétendait obliger les ministres à délibérer. On conçoit que les réactions aient été vives au sein du gouvernement, seul qualifié, sous le contrôle du Parlement, pour définir la position française et prendre les décisions qui s'imposent.

Finalement le gouvernement français a arrêté un plan à court terme, dont la modalité principale était la constitution d'un gouvernement marocain où toutes les tendances politiques seraient représentées. Le président du Conseil, M. Edgar Faure, a fait connaître cette proposition au sultan dans une lettre dont voici le passage essentiel :

Le résident général vous exposera notre suggestion d'une intervention nouvelle et pressante de Votre Majesté auprès des représentants qualifiés des diverses catégories de l'opinion marocaine en vue d'obtenir qu'ils acceptent de coopérer au sein d'une formation gouvernementale qui serait donc très rapidement constituée. Sans doute, les tentatives analogues faites précédemment ont été annulées par les tergiversations, les refus et les exclusives. Aussi, en renouvelant cet effort pour lequel le résident général vous apporterait le concours le plus entier et le plus rapide, et si Votre Majesté accepte de s'y prêter, lui apparaît-il nécessaire de fixer aux représentants qualifiés des différentes tendances un délai très bref pour apporter au moins leur réponse de principe.

Le sultan, en annonçant qu'il allait immédiatement entreprendre la tâche souhaitée, a précisé :

« Nous ferons en sorte que toutes les tendances de l'opinion marocaine, désireuses de participer activement à la construction d'une organisation politique nouvelle, soient représentées. Mais Nous aurons également l'obligation dictée par Notre dignité de souverain de n'obéir, en ce qui concerne le choix lui-même des participants, qu'à Notre conscience et à Notre sens personnel des responsabilités. »

On sait comment, à l'heure où les entretiens franco-marocains allaient s'ouvrir à Aix-les-Bains, les terroristes ont répondu à l'effort conciliateur du gouvernement par l'atroce tuerie d'Oued-Zem, où des Français, hommes, femmes et enfants, ont été sauvagement massacrés.

NI L'IMMOBILISME NI L'AVENTURE

Le choix ne se limite pas à ce dilemme un peu sommaire dans lequel on voulait enfermer le gouvernement : ou une politique de force, ou la soumission aux exigences de l'Istiqlal. Sortir de l'immobilisme ne consiste pas à s'engager dans la voie des abandons, mais à établir de sang-froid une harmonie entre les justes aspirations de la jeunesse marocaine et les légitimes intérêts des Français, dont les réalisations ont ouvert le Maroc à la vie moderne en le libérant de la barbarie et du despotisme.

C'est surtout en apportant aux Marocains plus de mieux-être et de justice sociale que se réalisera une coexistence harmonieuse et confiante.

NE MINIMISONS PAS LE MALAISE ALGÉRIEN

Encore que le problème se pose de façon différente, les mêmes considérations valent également pour notre Algérie, en proie, elle aussi, à d'inquiétantes convulsions. Car le terrorisme n'y est pas un mal sporadique; les rebelles de l'Aurès, du Constantinois et de la Kabylie sont l'avant-garde agissante d'une organisation méthodique, qui a sa direction et ses ramifications hors de nos frontières.

En dépit des affirmations optimistes, le climat algérien devient de plus en plus trouble. Si la nouvelle tentative insurrectionnelle du 20 août a été réprimée rapidement, il n'est pas de jour où l'on ne signale une embuscade, un guet-apens, où tombent des soldats, des fonctionnaires ou des civils.

Juguler le séparatisme, prendre à la gorge ces tueurs et ceux qui les arment n'est d'ailleurs pas suffisant. Pour rallier les populations fidèles, mais terrorisées par les hors-la-loi, il convient non seulement de leur donner l'assurance d'une protection efficace, mais de les garantir contre des inégalités sociales criantes, contre le chômage, contre la misère.

Élever le niveau de vie de 6 % chaque année, permettre aux jeunes musulmans algériens une accession de plus en plus large à l'administration des affaires publiques serait enlever aux fauteurs de désordre le meilleur de leurs atouts.

Cela implique une aide économique que la métropole se doit d'accorder généreusement, sans lésiner.

La redoutable crise que traverse l'Afrique du Nord ne sera dénouée ni par la force ni par la démission. C'est avant tout un problème humain, qui, aussi bien au Maroc qu'en Algérie, doit être résolu par des mesures largement imprégnées d'humanité et de justice, sans laisser pour cela s'avilir le principe d'autorité et la notion légitime des sanctions qui doivent frapper les fanatiques criminels comme leurs instigateurs.

Faute de quoi, comme l'écrivait si justement le maréchal Juin, « la France en arriverait bientôt au stade des nations qui meurent lentement de ne plus savoir se souvenir ni se décider ».

DEUX collaborateurs de « France-Soir », André Leveuf, reporter, et Roger Ladevèze, photographe, ainsi qu'un reporter de la Radio-Télévision américaine, Roland Jourdan, ont trouvé la mort, le 20 août, au Maroc, massacrés par les émeutiers alors qu'ils se rendaient en voiture de Khénifra vers Oued-Zem.

Nous nous inclinons avec émotion devant ces victimes du devoir professionnel et nous prions nos confrères de « France-Soir » d'agréer l'expression de notre vive sympathie.

A PARIS, où les éléments nord-africains, particulièrement nombreux dans les quartiers de la Chapelle et de la Goutte-d'Or, sont travaillés par une propagande antifrançaise, un mince incident peut dégénérer gravement. C'est ainsi qu'à la suite de l'arrestation pour vol d'un de leurs coreligionnaires des déprédations et des violences ont été commises qui ont amené le préfet de police à ordonner des mesures rigoureuses de contrôle et de filtrage. Mais, ainsi que l'a observé M. Dubois lui-même, cette action nécessaire ne peut résoudre le grave problème social posé par la présence de ces milliers de Nord-Africains.

*AUX QUATRE COINS DU MONDE

DU 25 JUILLET AU 15 AOUT

« EN BREF »

LE CŒUR INNOMBRABLE

ENCOURAGE par le succès de leur nouvelle tactique, les maîtres de l'U. R. S. S. bombardent d'invitations au voyage les dirigeants et les parlementaires des Etats « impérialistes et ploutocratiques ».

Après le chancelier Adenauer, premier en date des invités, le président Edgar Faure et M. Antoine Pinay sont, à leur tour, officiellement conviés par le gouvernement soviétique à se rendre à Moscou, où on leur prépare une réception de derrière les fagots. Il n'est pas jusqu'au shah d'Iran qui n'ait été protocolairement saisi par le maréchal Vorochilov d'une offre de visiter la capitale de la Russie rouge.

Les parlementaires ne sont pas oubliés. A Washington, une douzaine de représentants au Congrès bouclent leur valise pour une randonnée à travers l'U. R. S. S., où ils se croiseront avec la délégation des vingt députés et sénateurs français, qui seront les hôtes du Soviet suprême, et avec les sept parlementaires luxembourgeois, qui accompagnent le président de la Chambre.

D'autres visiteurs de marque ont été également pressentis, dont l'archevêque anglican de Canterbury et l'évangéliste américain Billy Graham, invités par le métropolite de l'Eglise orthodoxe russe.

On se bousculera ce mois-ci autour du Kremlin. Moscou serait-il en passe de détrôner Biarritz comme station d'arrière-saison ?

POUR BRISER LA GLACE...

LES douze cultivateurs soviétiques qui ont visité les régions agricoles de l'Iowa sont revenus enchantés de leur randonnée, de l'accueil qu'ils ont reçu... et des choses qu'ils ont apprises. Estimant que ce genre de contact « à la base » était le meilleur moyen de dissiper les incompréhensions, un député, membre de la Commission des affaires étrangères, a demandé qu'un crédit de 2.000 dollars fût accordé à chacun des trois cents citoyens soviétiques qui seraient invités, à raison de vingt-cinq chaque mois, à venir se rendre compte des conditions de la vie aux Etats-Unis.

AH ! LE PETIT VIN BLANC !...

SENSATIONNEL, le « pique-nique » qu'a offert au corps diplomatique le maréchal Boulganine dans sa « datcha » des environs de Moscou !

L'ancienne résidence des comtes Orlov s'était transformée en une sorte de Trianon champêtre mâtiné de Nogent. Autour des tables où l'on dégustait à profusion le caviar et le cochon de lait, la vodka et ce vin blanc du Caucase dont les Russes ne sont pas peu fiers, les ministres de l'U. R. S. S., au grand complet, dansaient, chantaient, plaisantaient avec leurs hôtes. Tandis que des matches amicaux de canoes se déroulaient sur le lac, ministres et diplomates s'en allaient de concert cueillir les fraises et les framboises à travers les bois voisins. Les membres des missions diplomatiques en poste à Moscou, qui ont vécu de longues années claquemurés dans les ambassades, ne sont pas encore remis de ce dimanche de détente !

BUENOS-AIRES, 26 JUILLET. Les cérémonies organisées pour le 3e anniversaire de la mort d'Eva Peron prennent fin par un défilé populaire devant la Maison des travailleurs, où est inhumée l'épouse du général Peron.

KUALA-LUMPUR, 27 JUILLET. Les élections en Malaisie donnent la victoire à l'alliance sino-indo-malaise, dont le leader Abdul Rahman, que l'on voit devant ses électeurs, veut voir son pays indépendant dans deux ans.

VIENNE, 28 JUILLET. Le traité de paix entrant en vigueur, l'Autriche redevient pays libre. Le conseil allié dissous, le chancelier Raab serre la main de l'ambassadeur britannique devant le général américain Arnold.

UN CONGRES DE MENDIANTS

A L'INSTIGATION des pouvoirs publics, les mendiants de Birmanie ont réuni une conférence nationale qui comptait deux mille délégués dûment mandatés pour réclamer un New Deal en faveur de la corporation.

« Aidez-vous et le gouvernement vous aidera », leur a déclaré le docteur Bulsara, conseiller social birman à l'O. N. U.

Il faut dire que de gros efforts sont faits à Rangoon pour introduire l'instruction et l'hygiène dans les villages où vivent les mendiants birmans, qui se transmettent de père en fils leurs traditions et leur emploi.

RADIO MOUSTIQUE

DANS quelques régions des Etats-Unis, où les moustiques constituent « l'ennemi à abattre », appel a été fait à des spécialistes pour trouver des moyens efficaces de combattre ce véritable fléau. L'un d'eux a imaginé une technique assez... piquante. Enregistré sur disque, l'appel amoureux d'un moustique femelle est ensuite diffusé par des haut-parleurs placés sur les lieux marécageux infestés de ces bestioles.

Attirés par ce son mélodieux, les moustiques mâles accourent et viennent se griller sur les écrans électrifiés installés à proximité.

LE MIRAGE

C'EST le très conservateur gouvernement de la Grande-Bretagne qui aura la primeur du premier voyage qu'effectueront en Occident MM. Khrouchtchev et Boulganine, lesquels ont accueilli avec empressement l'invitation de Sir Anthony Eden. A l'idée que Sa Gracieuse Majesté Elizabeth allait recevoir l'hommage des dirigeants de l'U. R. S. S., la City de Londres a été agitée d'un frisson. On a vu négocier de nouveau les fonds russes d'avant 1914, relégués depuis bien longtemps aux « pieds humides ». Sait-on si la « détente » ne donnerait pas l'occasion aux maîtres de la Russie rouge de prouver leur bonne volonté en endossant les dettes fanées du tsarisme? Espoir d'autant plus fallacieux qu'il ne s'agit pas d'une bagatelle. Plus d'un milliard de livres sterling, sorties des bas de laine britanniques, avaient été investies dans la Russie impériale !

DIX ANS APRES

LE 16 juillet 1945, la première bombe atomique explosait au sud de Los Alamos. C'était l'ultime expérience. Trois semaines plus tard, Hiroshima était détruite, c'était la réalité. Le dixième anniversaire de cette terrifiante page de la guerre a été célébré en grande pompe dans Hiroshima reconstruite.

Cinq cents colombes de la paix ont été lâchées devant le cénotaphe érigé en souvenir des victimes, et un « rallye de la paix » a rassemblé cinq mille participants venus de différents pays. Mais le maire de Nagasaki — qui, elle aussi, fut martyrisée par une seconde bombe A — a reproché véhémentement à son collègue d'Hiroshima d'exploiter la bombe atomique à des fins publicitaires et de « commercialiser » la destruction de sa ville.

AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

« EN BREF »

LA LITTERATURE CONSERVE

CONDAMNE à mort voilà sept ans pour des attentats criminels, Caryl Chessmann doit une fière chandelle à son « joli brin de plume ».

Son œuvre de début, qu'il avait écrite dans la prison californienne de San Quentin, où il attend toujours de passer à la chambre à gaz, lui avait déjà valu plusieurs sursis et pas mal d'argent, car Cellule 2455 *a été l'un des plus gros succès de librairie de ces dernières années aux Etats-Unis.*

Son second ouvrage, Ordalie, *une étude sociale et philosophique sur le système répressif, vient de paraître chez un éditeur de New-York quelques jours avant qu'expirât le dernier délai fixé pour l'exécution capitale de l'écrivain gangster.*

Mais les juges lui ont accordé un sursis supplémentaire qui permettra à la Cour suprême d'examiner une nouvelle demande en revision de son procès. Ce qui encouragera Caryl Chessmann à s'atteler sans doute à un troisième « best-seller ».

LES ROSES ONT DES EPINES

PONDICHERY — d'où les Français sont partis si discrètement alors que les Portugais se refusent toujours à abandonner Goa — est devenu un Etat de l'Inde. Mais ce cadeau fait à M. Nehru n'est pas de tout repos, car les « patriotes » indiens de ce territoire ont rapidement viré au rouge. Aux élections représentatives, le Front du peuple, créé par les communistes, a emporté 8 sièges sur 9 dans la ville, et ils disposent de 16 élus à l'Assemblée en face de 20 élus du parti de M. Nehru. Enfin, aux élections municipales, le même Front communiste a obtenu la majorité absolue dans 8 conseils, dont celui de la grande et belle cité, sur laquelle flottera le drapeau rouge.

SOLDES ET PRETS

OUTRE-RHIN, les six mille volontaires qui constitueront le premier échelon de la future armée de l'Allemagne de l'Ouest sont assurés d'un « prêt » décent : 203 marks par mois — environ 17.000 francs — nourris, couchés, blanchis. Ainsi en a décidé le Bundesrat. Mais l'éventail des salaires se rétrécit pour les officiers subalternes, dont la solde, calculée sur le salaire moyen d'un ouvrier allemand qualifié, ne pourra dépasser 37.000 francs. Quant aux vingt-neuf généraux prévus, la solde que proposait le ministre de la Défense a été réduite de 20 %. Le plus haut grade, général de groupe d'armées, n'en recevra pas moins 2.800 marks, soit 230.000 francs.

VENISE SE REVEILLE

LA cité des Doges n'entend plus rester une « ville morte » sommeillant le long de ses canaux.

Un grandiose projet accepté par le Conseil supérieur italien des travaux publics tend à doter Venise d'une autoroute sous-marine de 10 kilomètres et d'une île artificielle bâtie sur la lagune et pour la construction de laquelle 12 milliards de lires sont prévus.

DOUVRES, 28 JUILLET. A bord d'une « cage à poules », réplique de celle qu'utilisa Louis Blériot en juillet 1909, Jean Salis s'envole de Calais, traverse la Manche et se pose à Ferryfield, où il salue la foule qui l'acclame.

LONDRES, 30 JUILLET. Les « Jeux olympiques des paralysés » ont réuni cette année, à Stoke-Mandeville, 200 mutilés et paraplégiques, dont des anciens combattants français conduits en Angleterre par M^lle de Galard.

VEVEY, 2 AOUT. Célébrée depuis trois siècles tous les vingt-cinq ans, la « Fête des Vignerons » attire pour deux semaines une foule de touristes qui applaudissent, enthousiasmés, les cortèges costumés et les spectacles de danse.

TOUT PASSE...

LE Japon moderne supporte mal l'image qu'ont laissée de l'empire du Soleil Levant Pierre Loti et tant d'autres écrivains orientalistes. Les maisons de thé avec leurs parfums, leurs fleurs et leurs délicates geishas n'ont plus la cote d'amour. Un projet de loi interdisant la prostitution n'a été repoussé par la Diète japonaise que par 151 voix contre 142... Les tenanciers des « rues chaudes » ont eu d'autant plus chaud que les associations féministes sont résolues à combattre à mort, aux élections, ceux des élus qui ont repoussé le projet.

ATTEINTE A LA LIBERTE !

UN vent de révolte soufflerait outre-Manche contre l'usage de la tondeuse dans l'armée. Un député travailliste a interpellé le gouvernement à propos de la condamnation infligée à un soldat de la Garde qui refusait de laisser sacrifier sa chevelure par les ciseaux du coiffeur de ce régiment d'élite.

L'honorable représentant aux Communes estime que la coupe à ras, qui est de tradition chez les Tommies, constitue une atteinte à la liberté qu'a tout individu de disposer à son gré des attributs qu'il doit à la nature.

LE GOUFFRE BUDGETAIRE

N'AYANT pu venir à bout de leur tâche essentielle, qui consiste dans le vote des dépenses publiques, les députés ont dû reconduire le budget de 1955... Ce qui aboutit à la reconduction d'un déficit qui s'aggrave d'année en année. De 70 milliards en 1952, ce déficit atteignait déjà 367 milliards en 1954. Il a été chiffré à 548 milliards pour cette année, sans préjudice d'environ 200 milliards de dépenses supplémentaires ! Avec les engagements, les subventions et les avances que doit consentir l'Etat, c'est un « trou » de plus de 1.000 milliards creusé entre les recettes et les dépenses. Des économies s'imposent donc, et nos ministres devront consacrer une bonne partie de leurs vacances à en dégager de sévères!

PROBLEME INSOLUBLE

FIN 1953 on comptait 694.000 véhicules automobiles immatriculés dans le seul département de la Seine. Or, au 30 juin dernier, les services de la Préfecture de police en recensaient 854.000. Ce qui représente 160.000 autos nouvelles mises en circulation en dix-huit mois ! La production automobile ne cessant de progresser et les surfaces roulantes de la capitale n'étant pas extensibles, on imagine sans peine la gravité des problèmes que posera bientôt la circulation dans Paris.

UN BILAN TRAGIQUE

ENCORE que le nombre des accidents routiers ne s'accroisse pas en proportion du nombre des voitures en service, le bilan homicide de la route n'en est pas moins impressionnant. La Prévention routière a dénombré, pour l'an dernier, 127.000 accidents corporels de la circulation. Ceux-ci ont laissé 7.800 morts et 156.000 blessés. Soit, par jour, 21 tués et 400 blessés.

*AUX QUATRE COINS DU MONDE

DU 25 JUILLET AU 15 AOUT

« EN BREF »

ANIMAUX EN VACANCES

NI chien ni chat... ce « verboten » qu'affichent maints hôtels et pensions pose parfois aux « congés payés » de la capitale un cruel dilemme : ou se priver de vacances ou abandonner les petits compagnons qui égaient le foyer familial. Aussi la Société protectrice des animaux a-t-elle organisé une colonie de vacances pour les bêtes domestiques. Nombre de celles-ci ont trouvé dans un fort désaffecté de la banlieue parisienne bon gîte et bonne table en attendant le retour de leurs maîtres.

UN CADEAU DE POIDS

RIEN de tel que les petits cadeaux pour entretenir l'amitié. Fort satisfait de l'accueil qu'il a reçu en U.R.S.S., M. Nehru a tenu à exprimer de façon spectaculaire ses remerciements au gouvernement de l'U.R.S.S. C'est pourquoi un cargo soviétique s'est rendu à Bombay pour prendre livraison d'un jeune éléphant mâle et d'une demoiselle éléphant de onze mois qui, flanqués de leurs cornacs et d'un vétérinaire hindou, voguent vers un port russe d'où ils seront dirigés sur Moscou.

TANKS VIVANTS

LE commandant britannique au Kenya utilise les éléphants de façon plus terre à terre. Il s'en est procuré quelques troupeaux au Congo belge pour constituer un « corps supplétif ». Ces pachydermes lui semblent plus pratiques que les tanks et les automitrailleuses pour la poursuite des Mau Mau à travers la forêt tropicale. Outre leur blindage naturel, leur cheminement silencieux permettra aux cornacs armés de surprendre plus aisément les terroristes réfugiés dans la brousse.

STATISTIQUES

NOTRE globe, d'après les statistiques dressées par l'O.N.U., abritait environ 2.528 millions d'êtres humains en 1954, soit 35 millions de plus que l'année précédente.

Le continent asiatique fournit le plus gros contingent, avec 1.323 millions d'habitants, l'Europe (U.R.S.S. non comprise) en comptait 406 millions ; l'Amérique du Nord, 233 millions ; l'Afrique, 216 millions ; l'U.R.S.S., 214 millions ; l'Amérique du Sud, 121 millions, et l'Océanie, 14 millions.

Si l'on s'en réfère à l'étude publiée par une revue missionnaire italienne, l'Eglise catholique pourrait revendiquer 480 millions d'adeptes dans le monde, dont 230 millions en Europe, 31 millions en Asie, 19 millions dans les Amériques, 17 millions en Afrique et 2 millions et demi en Océanie.

UN PROTESTATAIRE

VOILA sept ans qu'un habitant de Chicago, James Mangan, notifiait solennellement à l'O.N.U. et aux Etats membres la création d'une « nation de l'espace céleste » englobant tout ce qui se situe hors de la terre. Le fondateur de cet Etat céleste, dont il est l'unique citoyen, s'est indigné à la pensée que son domaine, vierge jusqu'ici, allait être souillé par des satellites artificiels. Aussi a-t-il saisi le secrétariat américain à la Défense d'une protestation en bonne et due forme contre ce qu'il considère comme une indécente violation de frontière !

PARIS, 3 AOUT. La mode pénètre à la Sorbonne, où Christian Dior donne une conférence, dialoguée par Mme de Menou, chargée de cours, sur l' « esthétique de la mode » et illustrée par un défilé de mannequins.

TEL AVIV, 4 AOUT. Une foule émue se presse sur le passage du convoi funèbre de 43 des 58 passagers qui ont péri dans l'avion israélien abattu le 27 juillet par la D.C.A. bulgare en se rendant de Vienne à Istanbul.

GENEVE, 12 AOUT. M. Francis Perrin (à gauche), et M. Longchambon (au centre) visitent la section canadienne de l'exposition atomique sous la conduite de M. Gagnon, directeur de l'Université Laval, de Québec.

BONSOIR, MADAME LA LUNE

POUR faciliter l'étude des hautes couches atmosphériques en vue de l' « opération Souris », les experts de l'aviation américaine lanceront dans l'air des fusées chargées de sodium qui, libéré sous forme de vapeur, illuminera, paraît-il, le ciel d'une lueur aussi intense que celle de la pleine lune par temps clair. Des essais analogues seront également effectués en Angleterre. Après les nuages artificiels, nous serons ainsi dotés d'un « ersatz » de ce clair de lune qui, au temps du romantisme, inspira tant de poètes et de musiciens. Les savants, décidément, nous gâtent !

LA MOUSTACHE DU TENOR

TROP de chanteurs à voix ont coutume d'avaler leur texte. Il est plus rare d'en voir avaler... leur moustache. Pareille mésaventure est pourtant arrivée à un ténor du Grand Casino de Vichy dans le Mefistofele, *de Boïto. Il mettait tant de fougue dans son jeu qu'il en avala sa moustache postiche mal collée et dont les poils lui restèrent dans le gosier. Ce n'est qu'au prix d'efforts surhumains que l'artiste parvint à tenir son rôle jusqu'à l'entr'acte.*

LA VALEUR N'ATTEND PAS...

LE palmarès des jockeys vainqueurs au 1er août donne la première place au jeune Serge Boulanger, qui, avec 78 victoires pendant la dernière saison, distance confortablement des camarades chevronnés et glorieux. Et pour continuer, ce garçon, qui en moins de trois ans s'est imposé comme un « crack », s'adjugeait un dimanche, au meeting de Deauville, quatre courses sur six.

EPEES DE DAMOCLES

EN annonçant que des satellites artificiels seraient lancés en 1957 ou 1958 à travers les espaces interplanétaires, le président Eisenhower peut se vanter d'avoir lancé une bombe de poids !

L' « opération Souris » a trouvé des commentateurs élogieux ; outre les observations scientifiques qu'elle permettra, les chercheurs de lune voient déjà les terriens partis à la conquête de mondes nouveaux. Il est vrai que ce chœur enthousiaste s'accompagne de quelques inquiétudes. Pourvu que la coexistence sidérale ne se traduise pas un jour par l'installation, autour de notre planète, de stations spaciales où des armes diaboliques seraient suspendues sur la tête des pauvres humains !

AUTOCRITIQUE AUTOMATIQUE

LE nouveau central téléphonique inauguré récemment à Melun possède l'une des installations les plus modernes d'Europe. Celles-ci comportent, en particulier, un système d' « autocritique automatique » qui permet de déceler instantanément les défauts de fonctionnement qui se produisent sur les lignes. Les abonnés seront ainsi prémunis contre les « accidents techniques indépendants de notre volonté », selon la formule consacrée. Mais un tel perfectionnement va faire rêver les dirigeants communistes, pour lesquels le fin du fin serait l'automatisme de cet autocritique, si en vogue dans le « Parti des masses ».

PRELIMINAIRES AU DRESSAGE sans laisse ni collier. Sur un coup de sifflet à ultra-son, tout l'élevage doit s'asseoir ou rester immobile. Plus tard le but à atteindre sera à 50 mètres. Sur un coup de sifflet identique, le chien devra s'arrêter net et se tourner vers son conducteur, qui lui indiquera ce qu'il a à faire.

PROMENADE DE SANTE, LE MATIN. Enfermés pendant la nuit, les chiens piquent leur premier galop et se dépensent avec violence. Au premier plan, la chienne jaune, au museau pointu, « Edinglassie Sheila », importée d'Ecosse, est la mère de tous les champions qui sont sortis du chenil. Elle a dix ans. Derrière elle, l'autre chien jaune est « York de Laversine », le champion qui figure sur la couverture. A côté de lui, un peu en avant, « Allis Crown », un jeune en train de surpasser ses aînés dans les concours de travail. Au premier plan, à droite de « Sheila », avec laquelle il a renouvelé le sang, « Bondor », champion anglais importé. Il est le père du chien jaune qu'on voit à l'extrême droite. Celui-ci, âgé de dix mois, est le demi-frère de « York ».

L'HEURE DE LA PROMENADE est arrivée. L'excitation est à son comble. C'est le seul moment de la journée où l'on ne peut plus s'entendre, tant les aboiements de joie sont sonores.

PARMI LES BONS AUXILIAIRES POUR LA CHASSE AU GIBIER D'EAU

LES CHIENS LABRADOR

Ce n'est pas tout que d'abattre du gibier. Pour revenir le carnier bourré, il faut que ce gibier soit ramené. Il faut donc aller le chercher parfois assez loin et le ramasser dans des conditions souvent difficiles. Travail délicat pour les chiens, et qui ne convient pas également à tous. D'où l'idée d'y affecter certains d'entre eux doués d'aptitudes particulières.

Le chasseur français aime assez généralement avoir un chien « à tout faire ». Son fidèle compagnon doit s'acquitter de tâches diverses, dont celle de rechercher et de rapporter le gibier. Et même des chiens très

spécialisés, tels que les pointers et les setters, fort spécialisés pourtant, sont entraînés à cette opération.

Il en va tout autrement de l'autre côté de la Manche. En Angleterre, le pointer fait son métier, et le chasseur a, à son pied, un autre chien qui, tandis que son camarade s'immobilise et prend un peu de repos, va chercher le gibier abattu.

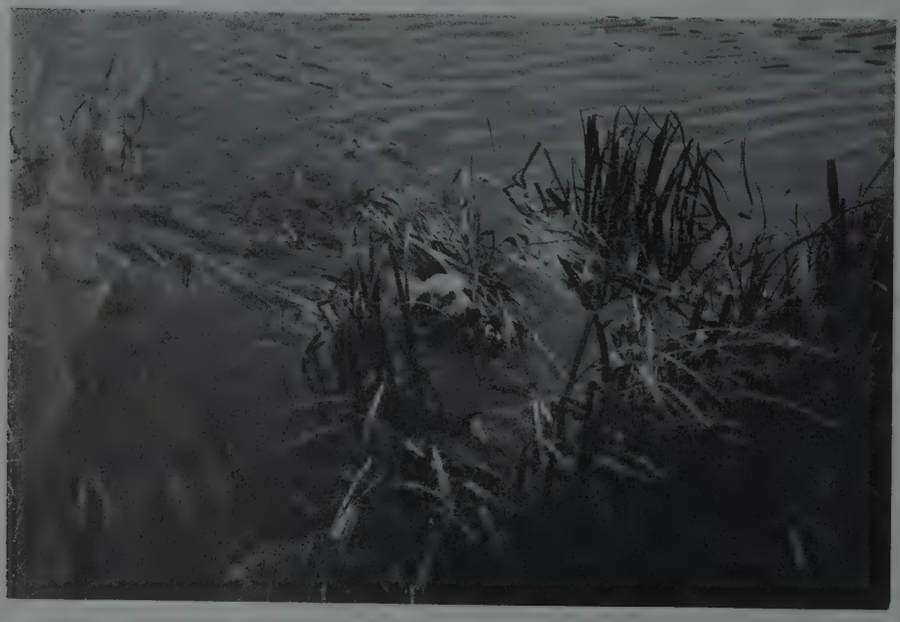
On appelle ce chien un « retriever ». Il en existe d'ailleurs plusieurs races, et l'on distingue les Chesapeake-Bay Retrievers, les Curly-Coated Retrievers, les Flat-Coated Retrievers, les Golden Retrievers, les Labrador Retrievers et les Water Spaniels.

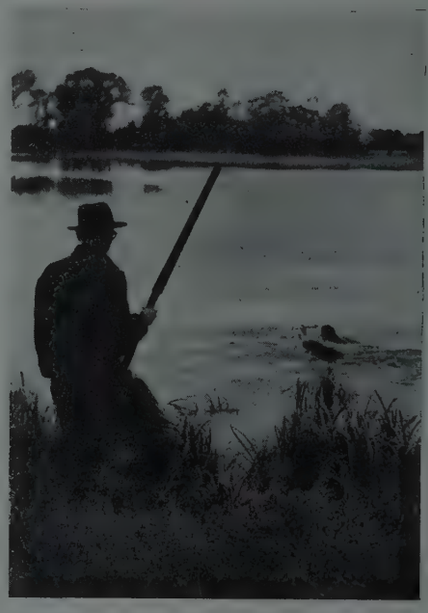
LES deux types les plus courants sont les Golden et les Labrador. Tous deux ont d'excellentes qualités. Mais aujourd'hui où, dans les concours, la vitesse est surtout recherchée, la préférence va plutôt au Labrador, plus rapide et actif que son congénère.

On demande beaucoup à ces charmants animaux. D'abord, ils doivent avoir un nez très puissant, qui leur permette de déceler à distance un oiseau tombé dans un épais fourré. C'est là une qualité primordiale. Mais il leur en faut bien d'autres, et en particulier de la mémoire et le sens de l'observation. Retrouver dans un champ de luzerne, par exemple, un oiseau, tombé souvent longtemps avant qu'on le cherche, n'est évidemment pas chose facile. Pourtant, il est indispensable que le « retriever » se souvienne de l'endroit où est tombé le gibier pour y courir droit et sans hésitation après la battue. De plus, on exige de lui un calme absolu, une soumission totale. Le chien doit rester aux pieds de son maître, sans laisse ni collier, et attendre les ordres. Pas de fantaisie. Il ne s'agit pas qu'il aille ramasser l'oiseau de son choix, mais celui qu'on lui indique. Obéissance.

Le Labrador acquiert assez rapidement cet ensemble de qualités. Son caractère l'y prédispose. L'obéissance ne lui coûte pas. C'est en effet un animal très doux. Il est même craintif, et toute brutalité doit être soigneusement proscrite de son dressage. Le battre, ce serait le perdre à tout jamais.

DANS CETTE ARMOIRE A FUSILS se trouvent aussi des carabines pour le gros gibier et des fusils à plombs. Tous les calibres sont représentés. — CI-DESSOUS, l'exercice d'assouplissement des chiens. Ils doivent rester sur place pendant que leur maître va se promener.





« YORK » est allé au milieu de l'étang retrouver un canard. S'il est mort, pas de difficultés. Mais s'il est seulement blessé, le chien devra plonger après lui pour essayer de le prendre. C'est une partie du dressage à mettre au point.

EN dépit de ce que leur nom pourrait laisser croire, les Labrador ne sont pas originaires du Labrador, mais de Terre-Neuve. Ils sont tantôt noirs, tantôt jaunes, et l'on trouve très fréquemment des sujets des deux couleurs dans la même portée. Cette différence de robe a suscité d'interminables controverses parmi les amateurs de ces chiens. Faut-il préférer les noirs aux jaunes, et la couleur influe-t-elle sur leur valeur? A la vérité, il semble bien qu'il faille, là comme en bien d'autres matières, se garder des affirmations péremptoires et que si l'on rencontre des sujets exceptionnels parmi les noirs il s'en trouve aussi parmi les jaunes.

Ayant Terre-Neuve pour berceau, le Labrador est un chien qui ne redoute ni l'eau ni le froid. L'eau paraît même être son élément de prédilection. En effet, le poil du Labrador est imperméable. Il lui permet

LE TRAVAIL FINI, les deux jeunes élèves noirs, accompagnés de leur « maître d'école », « York », un sujet jaune celui-là, rentrent à la maison le poil déjà sec puisque, en effet, l'imperméabilité de leur pelage permet aux Labrador de demeurer longtemps sans danger dans l'eau, qui semble bien être leur élément naturel.

de demeurer pendant des heures dans l'eau, fût-elle glacée, et d'y travailler sans danger. De plus, ses doigts palmés en font un nageur rapide et infatigable. On comprend que les pêcheurs de Terre-Neuve en aient fait leur compagnon.

L'hiver, les chiens traînaient le produit de la pêche. Ils tiraient les amarres pour amener à quai les embarcations. Ils rattrapaient les poissons qui se décrochaient à la surface. Aussi bien, ils n'ont pas perdu cet atavisme. Allant à la pêche, il nous est arrivé de voir des Labradors se précipiter à l'eau pour accrocher des brochets que l'on rentrait à la ligne. Aussi sont-ils tout naturellement désignés pour la chasse aux canards, ce qui n'exclut pas de très grandes capacités pour retrouver perdreaux et faisans.

On croit que le premier Labrador fut introduit en Angleterre vers 1800, et c'est assez longtemps après, vers 1839, que le duc de Beuccleuch s'appliqua à en développer l'élevage. Comment la race fut-elle établie ? On l'ignore. Une légende veut qu'il y ait eu croisement avec une loutre. Mais c'est une légende, et nous ne la prenons certes pas à notre compte. Peut-être est-elle née de ce fait qu'un bon Labrador doit effectivement avoir une queue de loutre, c'est-à-dire large à la base et très effilée à l'extrémité.

Ce qui est exact, c'est qu'à un certain moment il y eut croisement avec le bull-dog. On voulait ainsi développer dans le Labrador les qualités qui font les bons chiens de garde. D'ailleurs, certains courants de sang bien connus en Angleterre donnent des chiens qui sont d'excellents gardiens, l'expérience l'a prouvé.

Les qualités du Labrador, son flair exceptionnel lui ont valu d'être employé par l'armée. Plus de deux mille ont été envoyés en Malaisie pour aider les troupes anglaises à dépister les partisans.

Nous n'avons pas l'intention d'exposer ici en détail les principes du dressage de ces chiens. Il réclame, comme tout dressage, beaucoup de patience, et, nous l'avons dit, toute rigueur brutale doit en être exclue. Ce qu'il importe d'obtenir, étant donné le rôle qui doit être ultérieurement le leur comme auxiliaire du chasseur, c'est que les Labrador s'habituent à rester calmes et immobiles. On y parviendra par des exercices d'assouplissement prolongés. Le plus important de tous ces exercices est de faire en sorte que le chien s'arrête à 30 ou 40 mètres de son maître et qu'il exécute exactement ce qu'on lui dit. On obtiendra ainsi de lui plus tard qu'il délaisse le gibier mort sur le terrain et que, conformément aux indications qui lui seront données par gestes, il prenne la piste du gibier blessé. Ce n'est pas tout. Le « retriever » devra prendre l'habitude de revenir immédiatement avec sa prise. Il devra aussi, à son retour, s'asseoir devant son maître et la lui donner.

Évidemment, et bien qu'il soit très doué, il faut tout de même au Labrador un certain temps pour arriver à exécuter sans fautes, et pour ainsi dire automatiquement, la série d'actes assez compliqués qu'on lui demande. Et l'on comprend que deux ou trois saisons d'entraînement soient nécessaires pour qu'il parvienne à une parfaite connaissance de son métier. Encore convient-il de remarquer que ces animaux sont d'une réelle précocité. Dans les concours de travail — qu'on appelle des « fieldtrials » — il n'est pas rare de voir des chiens de dix à onze mois, donc de jeunes sujets, se produire avec succès contre leurs aînés.

Le Labrador est vraiment un chien dont le dressage est extrêmement intéressant, tant l'animal est intelligent. Au fur et à mesure qu'il progresse, il révèle à son maître beaucoup de la psychologie animale. Et il ne deviendra pas néanmoins un chien savant triste et émotif. Son heureux caractère ne sera pas affecté. Tous les amateurs qui ont en leur possession un chien de cette race affirment qu'il n'est pas d'ami plus affectueux, plus tendre, plus dévoué.

AU CŒUR D'UNE FORÊT D'ILE-DE-FRANCE

LA FAISANDERIE

A L'OREE de la forêt de Chantilly, cette maison basse qui semble couchée sur le gazon dans l'attente de ses propriétaires et de leurs hôtes — demeure blanche et grise comme le ciel d'Ile-de-France — est un havre de paix et de détente datant du XVIII^e siècle, qui permet d'oublier aujourd'hui ce que notre siècle a de harassant et de bousculé.

Composée de quatre logis qui se répondent, faisant jadis partie d'un domaine plus vaste appartenant à une célèbre abbaye cistercienne du XIII^e siècle, cette propriété, où l'on oublie l'agitation parisienne tout en restant à la porte de la grande ville, tire son nom de ce que, jadis, elle était environnée de « parquets » d'élevage pour les faisans.

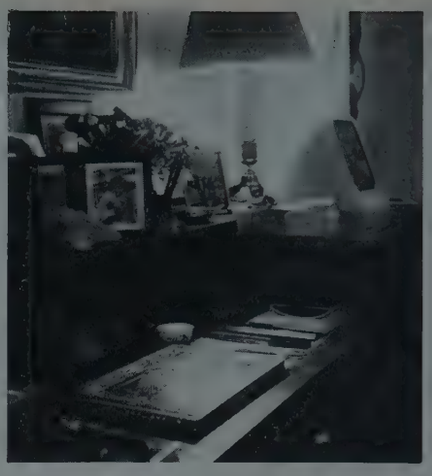
Les propriétaires actuels, gens de goût et chasseurs fervents, habitent la plus grande de ces maisons, celle qu'on voit sur les photos ci-contre, qui ne donnent qu'une idée de l'atmosphère de charme, de confort, de repos et de silence qui est l'apanage de ce « home » si bien organisé pour la joie de ceux qui y habitent et pour celle de ceux qu'ils y convient.

Construite au milieu d'une île environnée de nombreux étangs et rivières, cette propriété typique de la région du Valois, où flotte toujours l'ombre de Sylvie, a été entièrement aménagée à l'issue de la guerre. Une véritable reconstruction fut alors effectuée, amenant l'eau, l'électricité et les avantages divers du confort moderne. Installée en vue d'offrir aux habitants le maximum d'agréments pour une vie campagnarde où les sports hippiques et cynégétiques tiennent une grande place, la vieille maison reflète dans ses moindres détails la personnalité de ceux qui ont su l'adapter à leurs goûts. La recherche du confort et du repos a présidé aux transformations multiples de cette longue bâtisse enrobée dans la verdure, encadrée par cette forêt de l'Oise que tant de poètes et d'historiens ont chantée. Les détails pittoresques placés judicieusement rompent ce que l'élégance classique pourrait avoir d'un peu froid.

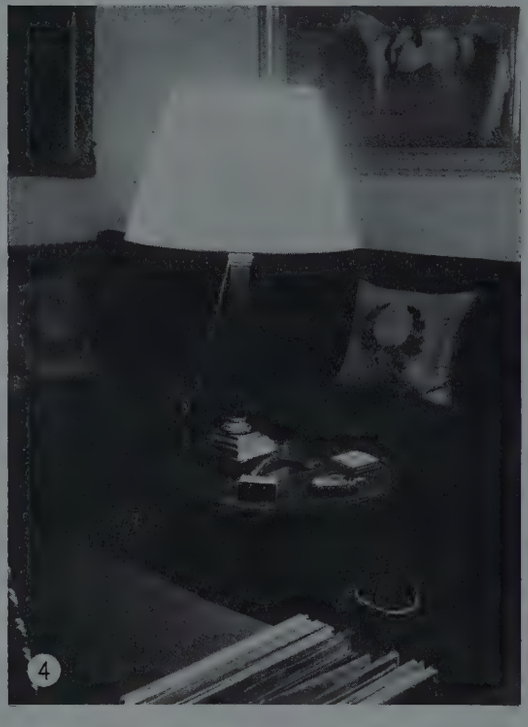
Soigné, chaleureux aux regards, l'intérieur répudie le faste cérémonieux tout en restant raffiné dans ses éléments et strict dans son ordonnance. On y sent la présence d'une maîtresse de maison avertie avec tout ce que ce titre comporte de responsabilités et d'efforts couronnés de réussites. Les bouquets sont choisis et placés avec art, les sièges ouvrent leurs bras là où il faut, les bibelots sont disposés en fonction du cadre, parmi des objets choisis attentivement pour leur valeur décorative, délassante ou sentimentale.

Quant à la décoration générale de la maison, elle est l'œuvre personnelle de ses habitants, sans l'aide ni les conseils d'aucun décorateur. Elle exprime parfaitement leurs goûts propres, leur penchant pour un contact

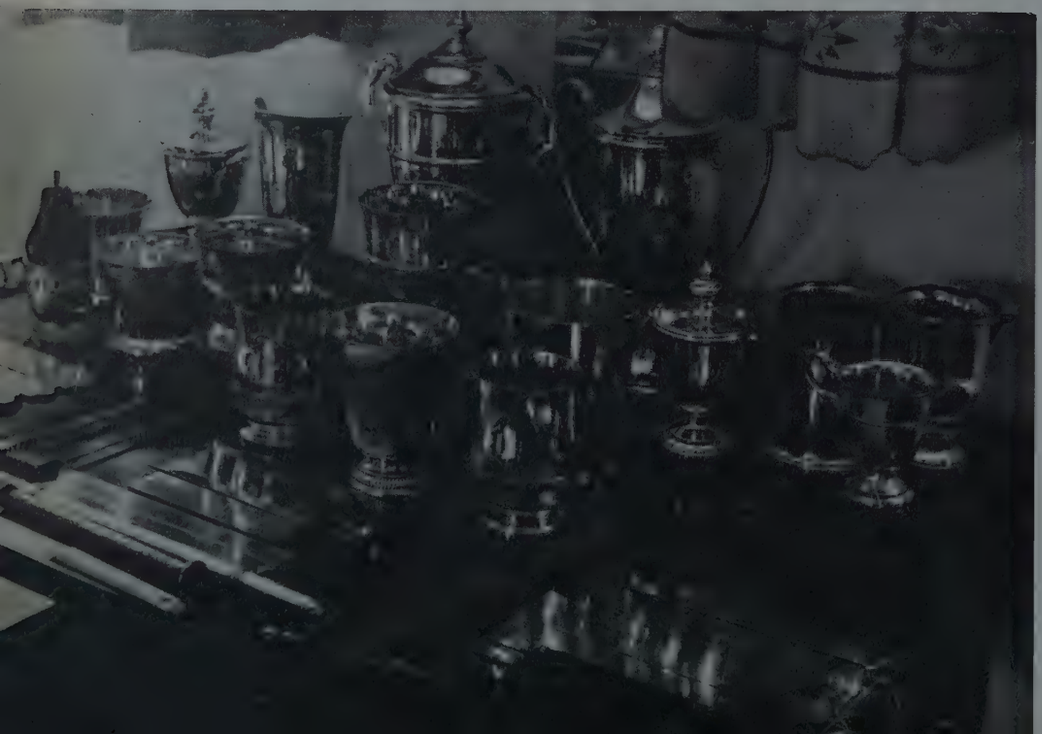
PAGE CI-CONTRE : EN HAUT, le coin de salon incite à la lecture, à la rêverie et à la conversation. Le plafond bas, aux poutres apparentes, accentue l'impression d'intimité de cette pièce. L'escalier, dont on voit l'amorce à gauche, mène aux chambres. — EN BAS : sur la table ronde le couvert est dressé. La porcelaine tendre de Chantilly du XVIII^e siècle, au décor bleu et blanc, l'argenterie et les carafes, où se reflètent les bibelots d'alentour, incitent aux amicales causeries. Au mur, tableaux et gravures de chevaux.



SUR LE BUREAU D'ACAJOU, des souvenirs sous forme de photographies de famille, d'album, de cartes, de classeurs à clichés couleurs et une visionneuse. On peut ainsi, bien installé dans un fauteuil, reparcourir les itinéraires des longues randonnées et revivre les moments agréables.



1. CETTE CHAMBRE EMPIRE, au mobilier de luisant acajou, est propice aux rêveries et au sommeil. Tout y est ordre, calme, repos. — 2. LA CHAMBRE D'AMIS, avec son lit recouvert de Perse multicolore et ses tableaux modernes d'Utrillo et de Valadon, donne une impression de détente heureuse par le simple jeu des lignes et des couleurs claires. — 3. DU PLUS PUR STYLE « TROUBADOUR », cette cheminée et son décor gothico-romantique forment un cadre parfait pour les gravures de silhouettes, représentant des scènes d'exil de la duchesse de Berri en Ecosse. — 4. CE DIVAN en forme d'encoignure et la note lumineuse de la lampe sont propices aux longs bavardages dans le silence des nuits campagnardes.



CES PIECES d'argenterie anglaises s'accordent avec une gravure de pur sang. — A GAUCHE, sur une ancienne desserte Louis XVI, dans un coin du salon, coupes gagnées par le maître de maison, parfait tireur et fine cravache, dressent leur ordonnance joyeuse où se mirent lueurs et reflets.

ALLONGEE SUR LE GAZON, la maison semble attendre, comme un chien fidèle, la venue de ses maîtres. La lumière, l'air, la verdure y entrent à flots et l'herbe est plus tendre sous les pieds qu'un tapis moelleux.

permanent et constant avec la nature, et aussi pour le cheval et la chasse qu'ils affectionnent.

Le silence, l'air, la lumière ravissent les visiteurs. Le coin de la lecture voisine avec celui du feu. Les trophées de chasse appendus aux murs et les coupes servant d'ornements aux tables de bois luisant rappellent de nombreux souvenirs et des anecdotes innombrables qu'il est agréable de se remémorer ou de conter lorsque la flamme claire crépite dans la cheminée.

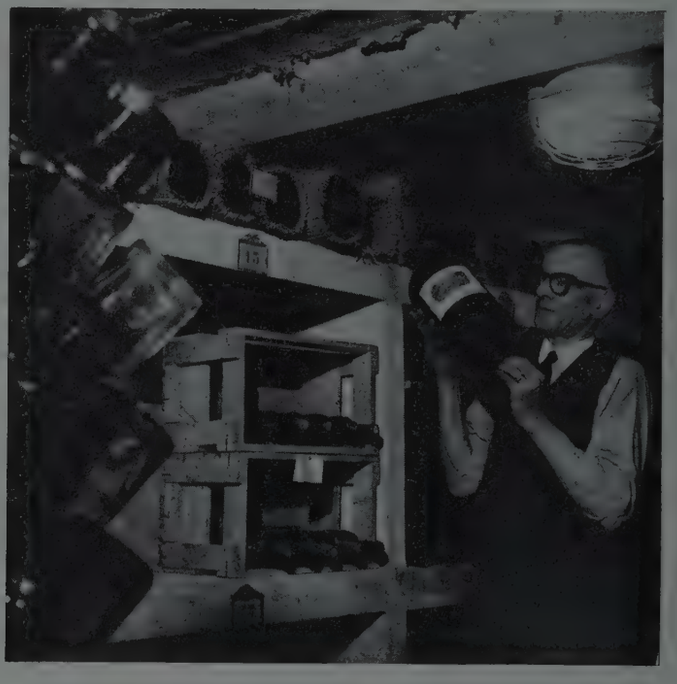
Les murs unis, les tentures sombres, les poutres apparentes servent de cadre aux objets de toute nature, amusants ou rares, collectionnés au hasard des rencontres ou obstinément recherchés chez les antiquaires. Toiles modernes, boiseries romantiques, argenterie anglaise, perses anciennes, gravures de chevaux et trophées cynégétiques, porcelaines et portraits sont placés avec un sens judicieux des valeurs, des volumes et des couleurs donnant à chaque pièce de cette demeure son climat et son ambiance particuliers.

Le salon, les chambres à coucher, la bibliothèque, le living-room possèdent tous un coin confortable où l'on peut se reposer, broder ou lire avec le maximum de plaisir. Axé autour de deux canapés, le salon s'organise

LE DEPART DE L'ESCALIER est agrémenté par des pattes de chevreuil appendues au mur, une collection de coiffures pour tous les temps et un choix impressionnant de cravaches qui démontrent que le propriétaire de cette vieille demeure, heureusement transformée, est un cavalier qui n'ignore rien des finesses du sport hippique et rien non plus de ses élégances.

SUR LES MURS DE L'ESCALIER, des trophées de cornes de chamois tués dans le Tyrol autrichien possèdent chacun leur histoire, que le maître de céans se plaît à raconter avec humour aux amis qu'il convie à les admirer. Ils composent une frise décorative qui ressort admirablement sur les murs blancs. Çà et là, quelques « portraits » de chevaux célèbres.

LA CUISINE, avec sa merveilleuse batterie de cuivre, est agencée de manière ultra-moderne. Tout y est commode, ingénieux, et facile à entretenir. Le vaste fourneau, la lumière bien disposée, le sol carrelé, la longue table permettent la confection de repas succulents et la préparation du gibier, qui exige toujours le plus grand soin.



LA CAVE n'est pas le moindre lieu d'intérêt. Ici, chaque cru et chaque année possèdent leurs appartements particuliers, portant chacune nom, date de naisance et titre de noblesse. Des paillons confortables conservent les grosses bouteilles à l'abri de tous les heurts. Avant de le déguster, on peut à loisir choisir son vin. Le plaisir des yeux s'ajoute encore à celui du goût.

au voisinage des lampes diffusant leur clarté judicieusement. Sur des tables de styles divers, les dernières revues s'étalent, ajoutant leur divertissement pour les amis de la lecture aux trésors que recèle la bibliothèque de sapin clair. Multicolore et gai, le tapis harmonise entre eux les divers tons des meubles, qui se placent ici et là selon leur utilité et aussi leur valeur décorative. Accords et contrastes de styles jouent leur partie avec succès, car ils sont toujours associés, en vue d'un effet final, soigneusement étudié malgré la désinvolture apparente.

A l'heure des repas, sur la table, des porcelaines de Chantilly du XVIII[e] siècle, en pâte tendre, au décor bleu et blanc, s'accordent au mieux avec les carafes un peu pansues, où le vin miroite.

L'escalier s'orne de trophées de chamois, dont les bois légers dressent leur frise tout autour des murs, évoquant les forêts d'Autriche où le coup de carabine précis et rapide du parfait tireur, maître de ces lieux, mit un jour fin à leurs ébats.

Tout ici respire le calme, le bon accueil, le repos amical. La campagne avec son tapis de vert gazon entre, pour ainsi dire, dans la maison. La forêt est proche, et l'on peut y galoper à loisir. Les fusils bien graissés attendent l'heure de l'ouverture de la chasse, et les fauteuils profonds incitent à la lecture. Paris est tout près et cependant lointain. On entend au crépuscule les faisans qui rappellent, et les premiers dahlias rougeoient dans le jardin. Le temps paraît aboli et le bruit, oublié : ce bruit pétaradant des grandes routes et des grandes villes, où les mécaniques modernes, dans leur mouvement perpétuel, réveillent si violemment

EN HAUT, A GAUCHE : la chambre à coucher, avec ses meubles de bois clair et sa collection de silhouettes, est confortable et spacieuse. On y dort à ravir. — EN HAUT, A DROITE : ce divan, qui forme un coin où l'on se délasse après la chasse, est éclairé de telle sorte que l'on peut y lire sans fatigue, où que l'on soit assis. — CI-DESSUS : la petite bibliothèque, en bois clair rehaussé de cuivre, abrite de beaux livres, amis fidèles des soirées silencieuses. — A DROITE : auprès de la cheminée du salon, un portrait par M^me^ Vigée-Lebrun prend toute sa valeur sur le fond sombre des murs.

au cœur des citadins le désir d'un gîte paisible dans lequel on puisse vivre en paix et rêver !

Dans ce logis, le propriétaire de la Faisanderie a quotidiennement la possibilité de se détendre et de réfléchir sans être troublé. Ainsi il peut demeurer dispos pour assumer la direction des nombreuses affaires à la tête desquelles il se trouve. Beaucoup de Parisiens, fuyant le tumulte quotidien de la ville, sont venus s'installer aussi à quelque distance de la capitale. Et beaucoup projettent de les imiter. Une modeste ferme peut devenir un lieu idéal de vie pour le citadin surmené. Dans la paix de la campagne, il retrouvera l'équilibre nerveux que l'agitation et le bruit éprouvent si durement.

J. DE SEDOUY.

LIGNES ET TENDANCES DE LA NOUVELLE MODE D'HIVER 1956

LA ronde des défilés de couture a pris fin, et, les yeux clos, l'on rêve de cette nouvelle silhouette, ni tout tout à fait la même ni tout à fait une autre, que chaque couturier propose afin que chaque femme en dispose.

Pour l'automne 1956, la mode nouvelle accorde l'éphémère et le traditionnel, l'équilibre et l'audace, en des robes animées de cette grâce dans l'inspiration et le détail que seuls enfantent créateurs et petites mains de Paris.

Ligne, mouvement, couleurs, tels sont les points principaux des modèles sélectionnés chez nos couturiers ; ligne, parce que l'ampleur du tissu, son volume et son envolée, qui soulignent une gorge haute, des reins fuyants, une silhouette souple et fluide, sont disposés avec art pour ennoblir chaque geste quotidien. Couleurs, car le noir, uniforme des Parisiennes, si justement prénommé par Giraudoux « la couleur de la jeunesse », cède le pas devant les teintes vibrantes ou neutres ou se marie à des tons éclatants en des rapports, combinaisons, oppositions aussi heureux qu'inattendus.

La mesure et la cadence de notre existence actuelle, pleine de mouvement, d'évasion, de voyages, les nécessités du sens plastique, de l'aisance, d'une élégance retenue, l'attrait de la juvénilité, sous ses aspects les plus variés, imposent leur style aux divers ensembles de l'habillement féminin. Que ce soit aux heures hâtives du voyage ou aux heures douces des réunions amicales ou artistiques, un je ne sais quoi de précis, de mobile, de souple, signe chaque modèle de son millésime actuel.

Les épaules, redevenues rondes et moins plongeantes, sont mises en valeur en même temps que la gorge, haussée par mille artifices de coupe, mille drapés subtils ; les jupes, étroites ou à ampleur épanouie, ou à ampleur disposée en arrière, dans un mouvement plongeant ; les tuniques, empruntent à l'Extrême-Orient sa distinction de grande classe ; les retroussis, qui évoquent des turqueries de boudoir Louis XVI, sont à l'ordre du jour.

Que ce soit la ligne Y, la ligne amazone, la ligne éclair, la ligne étui, la ligne moineau de Paris, les subtilités techniques, les emmanchures, les découpes, les entremêlements de tissus sertissent de manière neuve une taille volante, des rondeurs haut placées, un galbe allongé, que la mode sculpte cet automne sur le malléable corps féminin.

Un certain romantisme, qui oscille entre une austérité moyenâgeuse et un style affriolant de fête galante, permet, selon les heures et les occasions, de revêtir un strict ensemble de lainage, dont les trois ou quatre pièces superposées pourront affronter les frimas de la rue ; une molle robe de jersey que dissimule un pardessus de tweed, hypocritement sévère à l'extérieur et opulent par son pelage à l'intérieur ou une dansante robe de faille, aux jupons bouillonnés ou bouffants, qui transformeront en odalisques toutes les femmes.

Ainsi nous apparaissent à tour de rôle ces ensembles jeunes et équilibrés aux teintes de feuillages, de biches et de sauvagines. Longs manteaux haut boutonnés, tailleurs aux basques courtes fermés diagonale, camisoles nouées dans le dos, paletots, requimpettes, écharpes innombrables, collets et tuniques, dont l'élégance semble la grande gagnante de la mode nouvelle. Les jupes droites et aisées, qui accompagnent la plupart des modèles du jour, et quelques plissés achèvent l'allure alerte et juvénile de la tenue de jour, mais allure de dame et non plus d'étudiante un tantinet négligée.

Faisant suite aux ensembles de lainage innombrables et d'un porter facile, des vastes manteaux du soir, des robes raffinées, qui ressuscitent les crêpes marocains et les crêpes georgette oubliés, étagent, de l'aube à la nuit, leurs diverses manières de traduire la mode. Manches longues et fuselées ou épanouies en lanternes ; tailles fuyantes ou rehaussées sous des ceintures qui les enserrent mollement sous les seins et au-dessus des hanches ; amples jupes, dont le tissu glisse et s'enroule autour des reins ou tombe en plis bouffants autour des jambes ; notes chaleureuses données par les nombreuses garnitures et fourrures ; cols, écharpes, manchons, coiffures, où triomphent l'astrakan et le vison, l'ornement et la coupe, tout concourt à retenir et à fixer l'attention en un point précis de la silhouette d'où semble sourdre l'architecture du vêtement.

A côté des costumes nets que les femmes préfèrent tout le long du jour, de charmantes robes de cocktails et robes à danser, courtes et diverses comme les personnalités de leurs créateurs, évoquent les heures de détente heureuse pour lesquelles elles sont conçues. Larges de jupe ou étoffant la silhouette étroite par les pans flottants, échancrées et drapées sur la gorge de flatteuse manière, parfois brodées ou garnies de précieuses toisons, elles se dérobent sous les manteaux sombres, à la fois écrin et cadre de ces robes papillons. Cette formule plaît aux femmes soucieuses de se promener à travers les rues sans attirer l'attention lorsqu'elles se rendent chez des amis pour y dîner, y retrouver des relations ou danser le dernier mambo.

Des tonalités imprévues : corinthe, vert olive, rouge Titien, rose vif, jaune or, bleu de Chine, Céladon, marron, grège, gris anthracite, violet pensée, des blancs aux reflets isabelle ou bleuâtre, du noir brillant et d'admirables brocards et lamés, sans oublier les lainages ciselés, gaufrés, façonnés, composent des ensembles étourdissants. Cette palette de tons nouveaux, où la brune, la rousse, la blonde trouveront leurs coloris complémentaires, nous ramène une élégance et un port difficiles, ce dont nous devons nous féliciter. En effet, la qualité de la mode, cette qualité à laquelle tendent ensemble la Parisienne et son couturier, s'impose au monde entier.

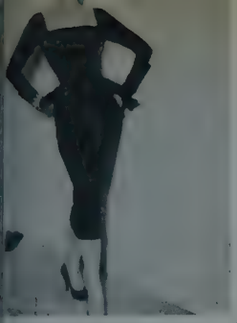
Au rayon des accessoires, les chapeaux, plus importants et plus ouvragés, parachèvent la silhouette hivernale. Ils sont d'une grande variété, affectionnent les formes en hauteur, les volumes généreux : tambourins, bérets, bonnets persans, toques, kalmouk, plateaux, canotiers (en plumes, en fourrure ou en mélusine), cache-chignons en velours ou en fleurs, ils se portent généralement très droits au-dessus des sourcils et accentuent le style de l'ensemble qu'ils accompagnent. Les souliers pointus sont en daim sombre, pour le jour, et en rutilants satins, lamés et velours, pour le soir.

Une fois de plus, Paris, en transformant la femme, renouvelle et rajeunit notre vision du monde.

J. de SEDOUY.

« LA PARURE » DE PAUL VALÉRY

IL faut, pour une femme achevée, qu'elle ait été capable de séduire, de s'éprendre et de produire. Ces trois puissances lui apportent sa perfection. ★ C'est le corps de la femme qui fait le nœud de sa destinée. Cette chair qui se doit d'être émouvante, d'être émue et d'être féconde, presque toujours a besoin de l'esprit pour y parvenir. La nature, qui compose cette chair, ne la forme pas toujours aussi désirable qu'il le faudrait. ★ La coutume, d'ailleurs, et le climat la veulent voilée et enveloppée. L'instinct s'en irrite. L'esprit s'en mêle. L'art paraît. ★ De tous ces vêtements, qui nous offusquent, ce corps dont la douceur est si importante, l'art essaye de faire des moyens très insidieux de la politique du nu. ★ Par la draperie, par la délicatesse des tissus et par les charmes des lignes ; par le jeu subtil de ce qu'on abandonne aux regards et de ce que l'on refuse, un corps, qui est après tout chose si simple et si claire, devient un objet métaphysique. Notre déraison calcule ainsi : tout ce qui a du prix se cache, donc ce qui se cache est précieux. ★ Femmes, femmes, il faut plaire ! Si vous nous déplaisiez le monde périrait.



JACQUES FATH

« PHILOMÈNE »

Robe jersey noir drapé.
Décolleté carré.

JACQUES FATH

« HÉLOISE »

Manteau de vison
réversible.
Vison blanc
et vison royal pastel.
Robe dentelle.

CHRISTIAN DIOR

« NARGHILÉ »

Manteau
en satin imprimé.
Dessins tapis de Turqu
Vison d'élevage.

CHRISTIAN DIOR

« SOIRÉE
DE DÉCEMBRE »

Robe en faille noire.

CHRISTIAN DIOR

« VERDICT »

Robe-manteau
en lainage noir.
Cravate
en hermine blanche.

MAGGY ROUFF

« LÉGENDE »

Manteau en radzimir
vert bronze.

MAGGY ROUFF

« MAJONG »

Robe de tweed
noir et blanc.

MANGUIN

« MANDARIN »

Manteau poudreuse
velours de soie givré.
Couleur géranium rose.

REVILLON

Manteau de lynx.

REVILLON

Robe-jaquette.
Tunique en soie
brochée noire.
ravate de renard blanc.
Chapeau de Sveld.

REVILLON

Tailleur en tweed
garni de pekan.
Chapeau de Sveld.

JEANNE LANVIN

« RIBERA »

Manteau
de moire de velours noir.
Chapeau de Legroux.

JEANNE LANVIN

« DUVET »

Manteau édredon
de satin rouge.

JEAN DESSÈS

« 402 »

Robe d'après-midi
Jersey beige clair.
fileté or.
Chapeau et manchon
de vison.

JEAN DESSÈS

« 422 »

Robe de grand soir
Mousseline drapée
de deux tons de blei

CARVEN

« COLOMBO »

Tailleur lainage
deux tons de gris.
Foulard Carven.

CARVEN

« GRAND MOGOL »

Robe du soir
en jersey de soie blanc
brodé strass or.
Manteau lamé or.

CARVEN

« BÉRYL »

Robe de cocktail.
Dentelle rose dégradé
sur satin rose vif.

CI-DESSUS, à droite et à gauche : caractéristique de la mode d'hiver, ce manteau d'astrakan rose rouille est nouveau par son coloris inédit, qui met en valeur le relief des boucles et souligne la ligne fluide recherchée. (WEIL.) — CI-CONTRE : ravissant accord du blanc et du noir, l'alliance du vison blanc et de l'astrakan accentue la féminité de ce manteau dernier cri, dont Evelyne Kerr apprécie le confort et la parure. (J. HEIM.) — CI-DESSOUS : grise comme le ciel d'automne à Paris, cette pelisse d'astrakan, d'un ton délicat, convient aux randonnées à travers la campagne comme aux promenades dans la ville. (LANVIN.)

NOIRE COMME LE JAIS et frisée au petit fer, cette brebis astrakan, dans les bras de son berger, ignore qu'elle est précieuse et qu'elle a le sang bleu.

UN GRAND SEIGNEUR
LE MOUTON D'ASTRAKAN

Depuis qu'Adam, ce curieux homme,
Eut perdu son fameux jardin,
Où sa femme, autour d'une pomme,
Gambadait sans vertugadin...

DEPUIS que l'Eternel a donné à ce couple célèbre des robes de peaux de bêtes pour couvrir leur nudité, l'industrie de la fourrure possède les plus anciennes lettres de noblesse qui soient au monde.

Née de l'utilisation de la première ressource économique de l'humanité primitive, le mouton, patiemment perfectionné pendant des millénaires par des pâtres et des bergers qui gardaient leurs troupeaux en déchiffrant le destin de l'univers dans les étoiles,

cette industrie est également responsable de la découverte par ces mêmes pâtres primitifs de cette règle de l'hérédité, celle de la « dominance », chère à J. Mendel et aux biologistes d'aujourd'hui, et dont les éleveurs actuels tirent le meilleur profit.

La domestication, le croisement, l'amélioration lente et systématique du mouton à travers les siècles, dont ils tiraient à la fois la chair et le lait, la laine et le cuir, la toison et la parure, composent les chapitres d'un passionnant roman dans lequel on trouve toutes les légendes, les mirages et les contes fantastiques de l'Orient !

LE mouton astrakan est en effet représenté sur la plupart des fresques anciennes mises au jour par les archéologues de tous les pays. Les Assyriens, les Arabes, les Turcs, les Mèdes et les Perses, les Romains et les Tartares élevaient d'immenses troupeaux, dont la richesse représentait pour eux une admirable monnaie d'échange. De très belles sculptures de têtes de béliers sont visibles sur de nombreux bas-reliefs découverts dans tout l'Orient, et un savant américain, J. U. Duerst, en pratiquant des fouilles dans la région d'Anan, au cœur du Tibet, a trouvé des vestiges prouvant que l'astrakan était connu en l'an 8250 avant Jésus-Christ. Quatre mille ans plus tard, les rois hittites et leurs guerriers arboraient également des bonnets d'astrakan et des tuniques aux parements de la même fourrure, tandis qu'au moyen âge les croisés rapportaient de Palestine les premières peaux de cet animal transportées au pas lent des caravanes et vendues par les juifs, sur les marchés d'Arkhangelsk, d'Irbit, de Francfort, de Nijni-Novgorod et d'Astrakan, port de la Caspienne qui leur a laissé son nom.

Au XVIII[e] siècle, l'Europe adopta les longs et amples manteaux de peaux noires en laine frisée (imitant l'astrakan) que l'on appelait alors « peaux de Turin » ou « peaux d'Espagne », tandis qu'en Bourgogne on confectionnait des robes en agneaux de Provence mort-nés, véritables « breitschwanz » avant la lettre. Les manchons firent fureur pour les deux sexes et furent souvent en astrakan. La pauvre Marie Leczinska, grelottant de froid dans les courants d'air de Versailles, faisait venir de sa Pologne natale à Paris des peaux d'astrakan qu'elle entassait sur son lit.

L'Europe centrale utilisait alors cette fourrure depuis longtemps. La Pologne, la Hongrie, la périphérie de l'empire turc, les Bulgares et les Roumains en faisaient coiffures et vêtements ; mais la production des peaux d'astrakan, limitée aux troupeaux de l'émir de Boukhara et des princes persans, qui en gardaient jalousement la propriété, dépassait à peine les frontières iraniennes.

IL fallut l'unification de la Russie pour que les arrivages de ces peaux devinssent plus fréquents et plus nombreux en Europe occidentale. Nos marchands étaient alors tenus de se rendre sur les grandes

CET ARC DE TRIOMPHE, où s'étale la devise : « Ici l'on s'occupe des moutons et de leurs maîtres », se dresse dans sa pureté à l'entrée de la bergerie de Rambouillet, tel que l'a voulu Louis XVI. — CI-DESSOUS, fier comme un grand seigneur, dont il possède les quartiers de noblesse, ce magnifique bélier astrakan est l'orgueil de la bergerie de Rambouillet et le père d'innombrables et élégants manteaux. — A DROITE, enfoncé dans les herbes hautes à la recherche d'une riche pâture, ce troupeau de brebis astrakan, de race pure, qui broute avec innocence, porte les espoirs de maintes coquettes.

LE CHOIX DES PEAUX demande du goût, du doigté, de la connaissance. La cliente doit pouvoir accorder entre elles celles qui composeront par la suite la pelisse dont elle rêve, sombre et luisante comme un diamant noir et qui sera pour elle à la fois protection et parure.

foires étrangères, dont les plus proches furent Vienne et Leipzig, pour s'approvisionner.

Sous la Révolution, la fourrure connut une éclipse, mais l'Empire et ses fastes remirent en vogue sur les uniformes rutilants les divers aspects de l'astrakan, depuis l'agneau frisé de Corse jusqu'au véritable Boukhara soyeux, apprécié par Talleyrand, l'élégant Murat, la duchesse de Dino et la Castiglione. Les relations spectaculaires du tsar et de l'Empereur, la tenue des mamelucks impériaux favorisèrent, en France, le succès de l'astrakan. Sous le Second Empire, l'impératrice Eugénie en devint le « mannequin » de choix, et les magasins de fourrures connurent un triomphe que l'exposition de 1900 entérina.

Les compagnies commerciales (Hudson Bay) et les maisons spécialisées (Révillon) prirent alors un grand essor, car la toque et la pelisse, lancées par les réfugiés polonais et les grands-ducs russes, avaient très vite imposé une mode, et celle-ci dure encore de nos jours.

ORIGINE DE L'ASTRAKAN

L'ORIGINE du mouton astrakan se perd dans la nuit des temps. Sa provenance réelle, camouflée par d'innombrables superstitions, est environnée et enjolivée par tant de légendes que les hommes de science les plus réputés sont incapables d'en dévoiler la véritable généalogie.

La théorie la plus plausible, celle de Lydekker, prétend que ces moutons sauvages, qui vivaient dans les temps les plus reculés, descendent du mouflon des vignes, qui habitait sur les hautes montagnes du Tibet et du Pamir, sur le « toit du monde ».

Combien de siècles fallut-il aux

bergers primitifs pour domestiquer ce mouton, en améliorer l'espèce et obtenir finalement cet animal bouclé, de pur sang et en perpétuer la race ? Ce sont là des questions qui demeurent encore sans réponse. Ayant découvert, par empirisme sans doute, les lois secrètes qui régissent la « dominance » et la « mutation » dans les gènes héréditaires, lois que les éleveurs de visons actuels appliquent aujourd'hui avec tant de succès, ces pasteurs antiques parvinrent à établir de façon définitive deux races de moutons bouclés nommés « astrakan » et qui sont connues sous le nom d' « ovis Statopyga », mouton à queue plate et courte comportant une poche de graisse de chaque côté de cette queue, laquelle possède trois ou quatre vertèbres, et « ovis Platyura », dont la queue est identique, mais un peu plus longue, plus fine et composée de vingt vertèbres. Ces deux races de moutons, dont le berceau se situe sur le versant occidental des hauts plateaux du Pamir, à 3.000 ou 4.000 mètres d'altitude, dans une région âpre où règnent les plus grands froids et les chaleurs les plus excessives, furent les ancêtres des astrakans vivant aujourd'hui en Russie, en Afghanistan, en Iran, dans le nord des Indes et dans le Sud-Ouest africain. Ceux des centres d'élevage de Nioro, dans le Soudan français, ceux de l'A.-E. F. et de l'Idaho, aux Etats-Unis, proviennent d'un lot de géniteurs acclimatés par la Bergerie nationale de Rambouillet, dont le cheptel possède les plus hautes qualités. Dans ce domaine, que Louis XVI acheta au duc de Penthièvre en 1783, l'élevage des moutons n'a fait que progresser. Continuellement sélectionné selon des méthodes tenant toujours compte des derniers progrès scientifiques, le troupeau permet aujourd'hui à la Bergerie nationale, après avoir élevé les plus beaux mérinos du monde entier, de tenter l'élevage du mouton astrakan, dont la diffusion créerait de nouvelles richesses.

Les Allemands comprirent, dès 1909, l'intérêt économique qu'ils pouvaient tirer de cet élevage. Ils tentèrent l'acclimatation de l'astrakan dans le Sud-Ouest africain, alors possession du Reich. Cet essai, couronné de succès, a engendré une véritable industrie agricole, devenue une des principales richesses, le diamant noir, comme l'appellent les autochtones de ce pays. L'an passé, le Sud-Ouest africain a vu sa production de peaux passer au chiffre imposant de 2.500.000, tandis que celle de l'Union s'élevait à 1 million, ce qui les classe premiers producteurs du monde. Aux dernières ventes, les prix des meilleures peaux du Sud-Ouest africain ont été sensiblement les mêmes que ceux des meilleures peaux russes. La conclusion s'impose donc, l'astrakan d'Afrique du Sud vaut l'astrakan d'Asie.

QU'EST-CE QU'UN ASTRAKAN ?

CETTE grave question, si souvent controversée, exige quelques explications si l'on veut éviter que l'on nomme astrakan n'importe quelle peau d'agneau !

Pour rester fidèle aux usages et à la qualité des peaux véritables, on ne doit appeler « astrakan » que la dépouille des agneaux de race caracul, connue en France sous le nom d'agneau de Boukhara ; en Angleterre, sous l'expression erronée de « Persian Lamb », et en Russie, sous le nom de « Karakul ».

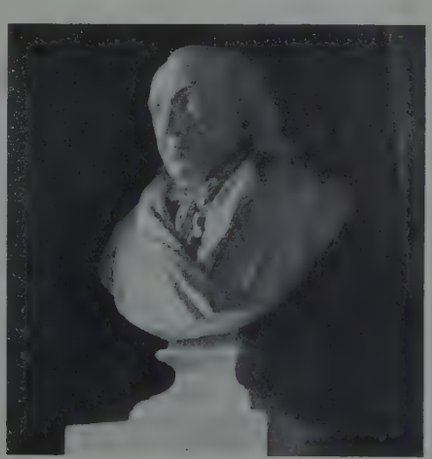
Pour être admis à la dignité de ce titre, il faut trente ou quarante générations, soit environ cent trente ans. Les agneaux, bouclés ou non, qui ne descendent pas de l' « ovis Platyura » ne peuvent être considérés comme des astrakans. Ce sont les mâles, seuls, qui donnent à la race sa pureté, et les astrakans dont le pourcentage de sang pur est insuffisamment renouvelé sont méprisés des vrais connaisseurs et considérés comme des peaux de rebut.

Les métis et les hybrides ne possédant qu'un vague souvenir du sang boukhara sont très nombreux, et leurs peaux manquent, de ce fait, des qualités de souplesse, de légèreté et de densité dans le bouclage, apanage du véritable astrakan.

Généralement noirs, les astrakans peuvent être blancs, marron, gris ou dorés. Outre le blanc, le gris est le seul ton que l'on ne teint pas.

Depuis 1880, où la firme allemande des Thorer, de Leipzig, découvrit un procédé utilisant les extraits de bois pour teindre et lustrer les peaux en noir brillant, les teintures ont fait d'immenses progrès. Cet hiver, nous assistons à l'offensive de la couleur : bleu marine, vert olive, beige, rouge, bleu graphite, brun, l'astrakan se présente à nous avec des séductions inédites, qui renouvellent totalement son aspect et se prêtent à des effets de garnitures particulièrement raffinés. Jeune, solide, élégante, autorisant par sa souplesse toutes les fantaisies de la mode, en soulignant les lignes et les détails ornementaux, faisant ressortir l'éclat du teint et des chevelures féminines, cette fourrure aux boucles denses et moirées nous réserve bien des surprises. Ces surprises transformeront l'allure et le port de ces vêtements : écharpes, vestes, collets, manteaux, dont rêvent toutes les Parisiennes désireuses de suspendre dans leurs armoires, entre leurs possessions de prix, la dépouille de cet agneau, dont Noé, sans aucun doute, avait déjà sélectionné le premier couple !

J. DE SEDOUY.



LE BUSTE DE DAUBENTON, célèbre naturaliste français (1716-1800) qui acclimata, en France, les mérinos à laine fine. Ainsi naquirent les mérinos de Rambouillet, premières tentatives qui devaient aboutir à la bergerie nationale moderne. — CI-CONTRE : ce grand col d'astrakan peut se porter de diverses manières, qui encadreront le visage et l'abriteront contre les frimas.

DANS SA BELLE DEMEURE de Rochefort-en-Yvelines, Raymond Loewy n'a pas oublié ses amis. Aménagés avec le goût habituel du maître de maison, les combles ont été convertis en chambres d'invités. Meubles et bibelots rassemblés sous les vieilles poutres conservent à « la Cense » le caractère d'époque de l'ancienne résidence de Gabrielle d'Estrées.

LA CHAMBRE D'AMIS EST-ELLE PRÊTE ?

SEPTEMBRE et ses cieux dorés sont le point culminant des vacances et celui des soucis pour les maîtresses de maison qui possèdent une maison assez vaste pour y recevoir et un cœur assez chaleureux.

L'ouverture de la chasse, le passage de nombreux amis revenant des plages et des diverses randonnées estivales leur posent maints problèmes dont elles doivent trouver la solution avec élégance, sous peine de perdre la face!

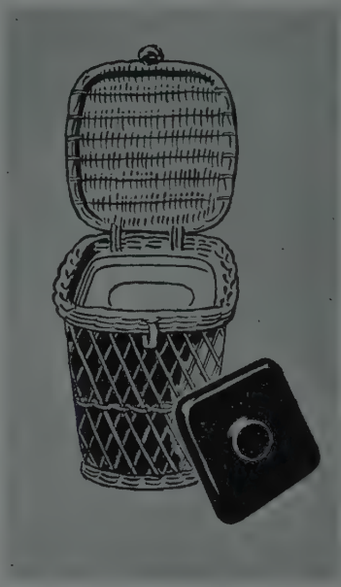
Les chambres simples et gaies (un lait de chaux coloré sur les murs, un divan et un tapis de ficelle sur le sol) seront toujours prêtes, le lit fait, les serviettes de toilette préparées, un savon neuf sur le lavabo ou la table de toilette, une couverture supplémentaire à portée de la main.

En cas de panne d'électricité... toujours possible, un bougeoir garni et une grosse boîte d'allumettes facile à retrouver dans l'obscurité sont indispensables.

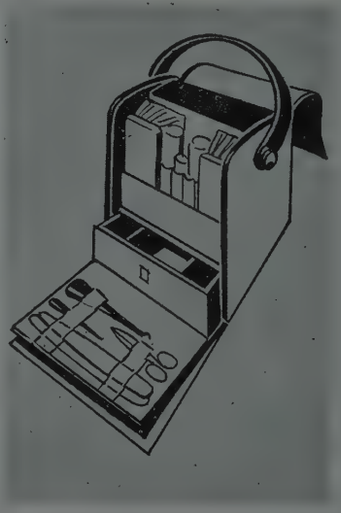
Près du lavabo, une prise de courant pour les rasoirs électriques sera la bienvenue, et des petits papiers de soie pour essuyer les lames de rasoir ordinaire feront la joie des amis masculins, évitant ainsi aux serviettes bien des accrocs !

Si la chasse est le principal divertissement prévu, des tire-bottes et un tapis-brosse à la porte de la chambre permettent aux parquets de rester

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS



GRACE AU THERMOS A GLACE enfermé dans cet étui d'osier, vous êtes assuré de pouvoir boire frais (Talma).



NECESSAIRE de toilette pour week-end en maroquin bleu doublé de rouge. Peu encombrant et très complet (Borgia).

CE PRESSE-FRUITS, d'une grande solidité, est en fonte d'aluminium. Il écrase les fruits et tamise le jus (La Carpe).

propres en dépit de la boue et de la poussière, chose fort importante en nos temps de domesticité plus que réduite.

Un porte-habits, sur lequel les vêtements sont posés le soir, est également à conseiller. N'importe quel menuisier de village peut le confectionner à peu de frais, et les vêtements restent nets et se brossent en un clin d'œil.

L'ordonnance des repas, et en particulier des petits déjeuners, est le problème le plus ardu à résoudre. Une table roulante disposée à la porte de chaque chambre, garnie de tout le matériel nécessaire : bouilloire électrique, tasses, cuillères, confiture, beurre, pain ou biscottes, café et thé, lait concentré en boîte ou en tube offrent à chaque invité la facilité de préparer lui-même son « breakfast » à son gré, à l'heure qui lui convient, sans causer aucun dérangement dans la maison. Rien, en effet, n'est plus ennuyeux pour une maîtresse de maison ou une domestique que d'avoir à courir au long des corridors de 7 heures à 11 heures, en transportant des plateaux pour des hôtes qui se réveillent, les uns très tôt, les autres très tard.

Le repas de midi peut être prévu comme un repas froid, sans service. La table, mise à partir de midi ou d'une heure, attend le bon plaisir des hôtes. Sur une desserte, plats froids et assiettes de rechange ainsi que les couverts sont à la disposition de ceux qui rentrent tard comme de ceux qui veulent partir tôt.

Le soir, au contraire, le dîner, chaud, sera servi à l'heure prévue. On peut alors exiger l'exactitude et la récompenser par une table raffinée autour de laquelle s'assoiront des invités lavés, habillés, récurés, agréables à voir et à entendre.

Chacun racontera son histoire, en essayant d'éblouir sa voisine, qui elle-même s'efforcera, par une jupe nouvelle, une robe imprévue, un accessoire neuf et gracieux, de retenir l'attention de son voisin !

Pour faciliter au personnel, lorsqu'il y en a, la préparation des chambres d'amis, il est bon de choisir leur décoration dans un ton et un style différents. Il y aura ainsi la chambre bleue, la chambre rose, la chambre Empire, ou 1900. Il suffira alors d'un ordre bref pour que celles-ci soient mises au point en un minimum de temps et de peine. Dans les maisons sans chauffage central il est bon de prévoir un poêle devant la cheminée, avec sa réserve de bois et de fagots pour l'allumer. Dans les chambres sans eau courante, chose, hélas ! fréquente à la campagne, deux brocs remplis attendront en permanence l'arrivée de l'invité. L'un de ces brocs sera coiffé d'une housse permettant de conserver la chaleur lorsque l'eau chaude sera apportée.

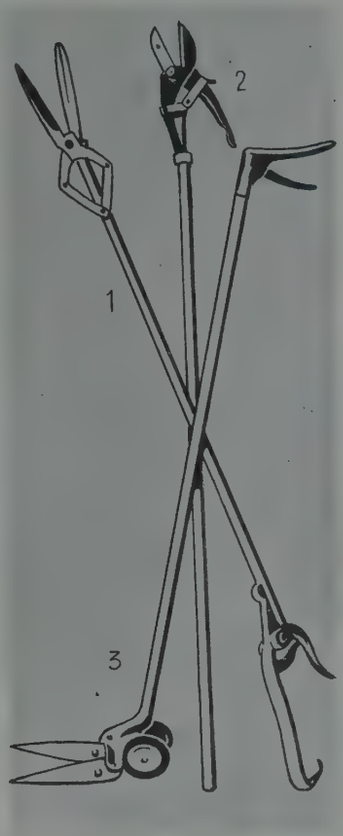
Des cendriers dans tous les coins et une chaise longue disposée au pied du lit éviteront les brûlures de cigarettes et les couvre-lits chiffonnés, désespoir des maîtresses de maison. Ces impératifs admis, l'esprit en repos et la demeure en ordre, les arrivées, même impromptues, seront bien accueillies.

Les joies des longs bavardages sous les arbres ou au coin du feu, des coups de fusil habiles et des promenades champêtres gagneront ainsi en agrément pour tous, sans que l'hôtesse soit réduite au rôle ingrat de bonne à tout faire camouflée.

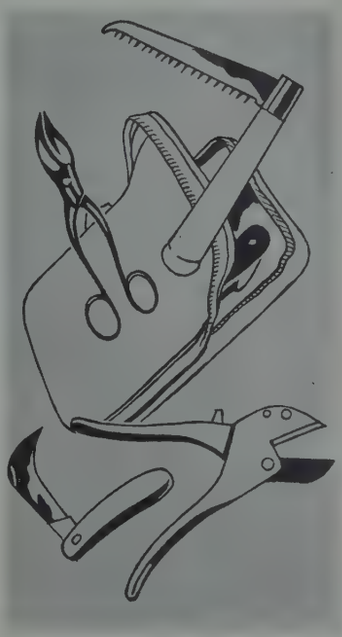
EN HAUT. Un coin de jardin d'hiver meublé de canapé et de sièges confortables en rotin qui peuvent, les circonstances l'exigeant, se transformer heureusement en chambre d'ami. — EN BAS. Divans transformables, petites tables de chevet, fleurs, objets et photographies de famille de la maîtresse de maison donnent à la chambre d'amis une ambiance agréable.

NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS

(SUITE)



CUEILLE-FLEURS pour branches hautes (Bazar de l'Hôtel de Ville). En n° 3, cisailles sur roulettes pour égaliser les bordures (Chambost-Duchemin).



LA TROUSSE de jardinage ci-dessus est en matière plastique. Elle contient un sécateur, une scie pliante pour petits branchages, un greffoir et un couteau (Thiébault).

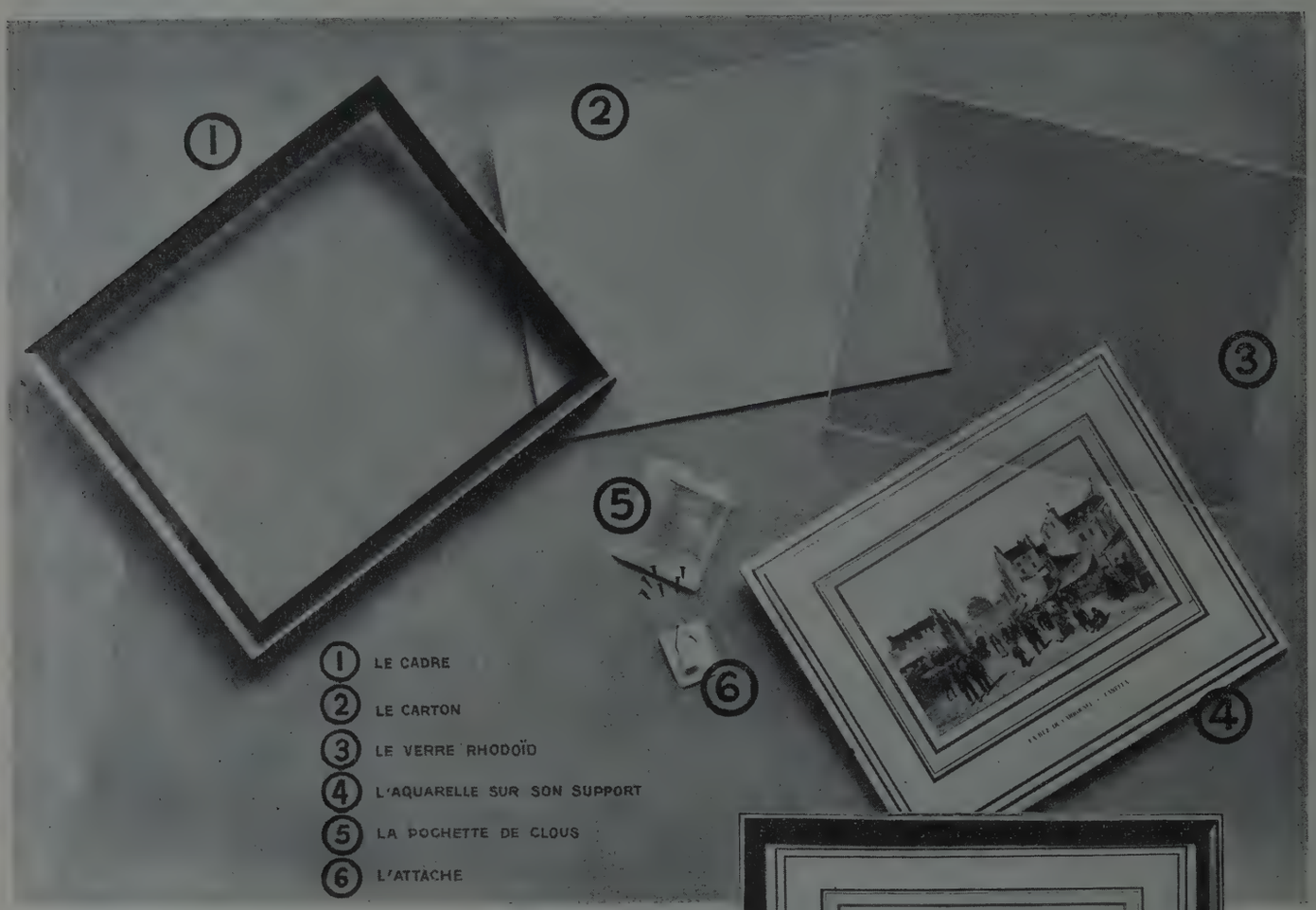
Documentation extraite d' « Art et Décoration », « Nouveau Fémina », « Marie-Claire ».

FRANCE-ILLUSTRATION A TROUVÉ POUR VOTRE APPARTEMENT...

UN ENSEMBLE DE NEUF AQUARELLES DU VIEUX PARIS

CES NEUF REPRODUCTIONS, dont nous publions ci-contre la première et dont nous continuerons la publication à raison de : une dans le numéro d'octobre, une dans celui de novembre et six dans le numéro de Noël (décembre), vous pouvez nous les commander ainsi que les cadres que nous avons spécialement étudiés et fait exécuter pour vous.

VOICI LES ÉLÉMENTS permettant de réaliser l'encadrement :



★ VOICI L'AQUARELLE CI-CONTRE ENCADRÉE

A. POUR VOUS Si vous désirez encadrer vous-même nos gravures, il vous suffira de les découper selon les repères indiqués et de nous commander les cadres. Ceux-ci sont à votre disposition moyennant 480 francs seulement par cadre. Vous recevrez avec celui-ci : le carton qui maintiendra la gravure, le verre rhodoïd, une pochette de clous pour fixer le carton au cadre et l'attache de suspension. A *ceux* qui le *désireraient*, nous ferons parvenir les gravures *encadrées* par nos soins, prêtes à être accrochées, moyennant un supplément de 40 francs, frais de port compris.

B. POUR VOS AMIS Aux personnes à qui vous voulez faire un cadeau agréable, nous enverrons, suivant votre demande, la ou les gravures choisies entièrement montées, prêtes à être accrochées, au prix de 520 francs pièce.

★ COMMENT PASSER VOTRE COMMANDE

POUR obtenir les éléments qui vous permettront de réaliser l'encadrement, ou le cadre tout monté, il vous suffit, en adressant votre commande à « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris (9e), de spécifier soit « cadre tout monté », soit « cadre avec matériel ». Dans l'un ou l'autre cas bien spécifier le nom de la gravure.

LA RUE DU CARROUSEL, PAR CANELLA

EN QUATRE ANS

LES " ARAIGNÉES DE LA MONTAGNE "

ONT CONSTRUIT A CHAMONIX LE PLUS HAUT TÉLÉPHÉRIQUE DU MONDE

CELUI DE L'AIGUILLE DU MIDI

3.842 Mètres

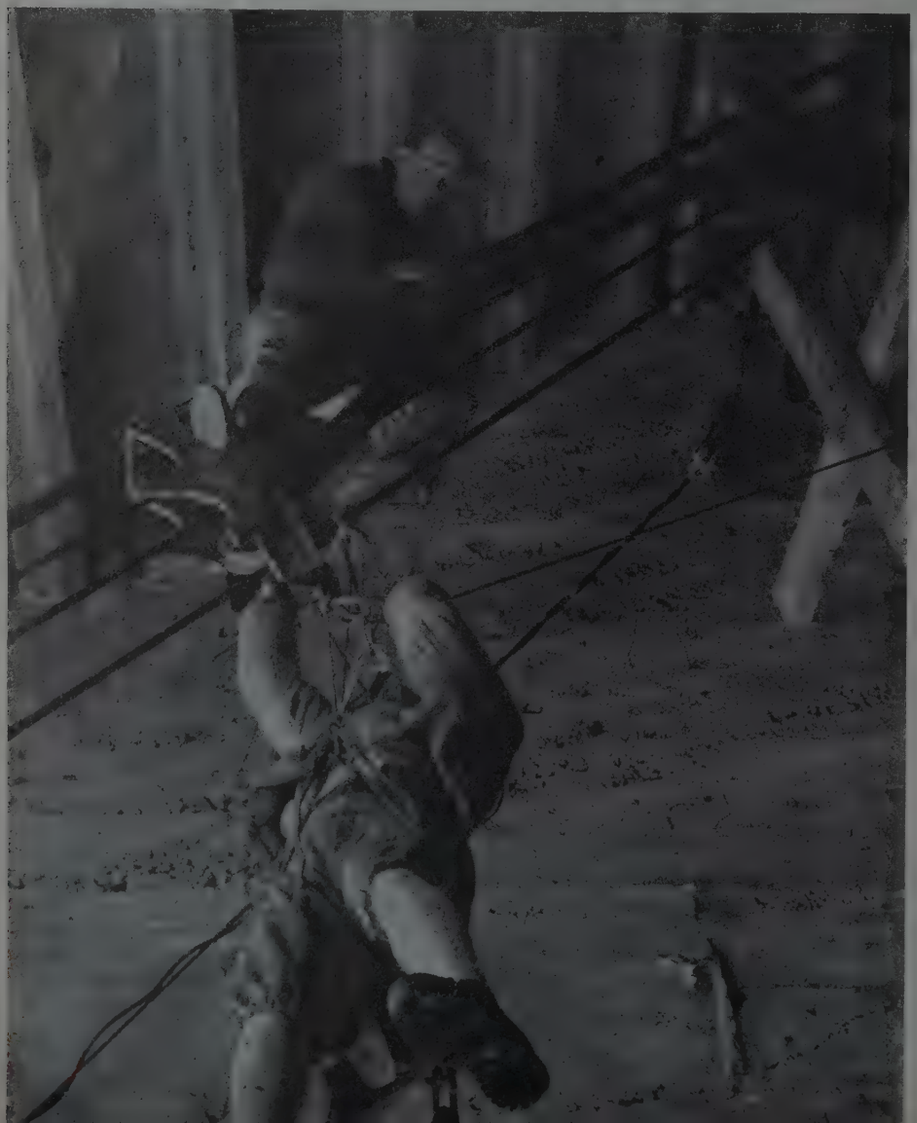
L'ARTICLE qu'on va lire était écrit avant l'exploit de l'ancien moniteur de ski Michel Coppo, devenu conducteur de téléphérique. On sait que la rupture d'un câble tracteur avait immobilisé au-dessus d'un à-pic de 1.500 mètres la benne du téléphérique de l'aiguille du Midi. Il fallait deux heures avant que le dispositif de sécurité pût être mis en œuvre. On conçoit l'inquiétude qui régnait parmi les vingt et un passagers suspendus au-dessus du vide. Michel Coppo résolut alors de ravitailler les

voyageurs en panne. Accroché au câble au moyen d'une poulie, il se laissa glisser jusqu'à la benne, tandis qu'à l'aide d'un filin un ouvrier freinait sa course vertigineuse au-dessus du gouffre. L'arrivée de Michel Coppo, dont la prouesse acrobatique avait été suivie avec angoisse, les sandwiches qu'il apportait et surtout sa bonne humeur produisirent le plus heureux effet. Et, quand la benne de secours survint, l'évacuation s'accomplit dans un calme parfait.

CHAMONIX. — En plein cœur du massif du Mont-Blanc, à la limite de la terre et du ciel, une centaine d'hommes, alpinistes autant qu'ouvriers, luttent depuis quatre ans pour donner à la France le plus haut téléphérique du monde. Leur chantier est le plus aérien, le plus dangereux aussi, que l'on puisse imaginer : accrochés au rocher, suspendus à bout de corde au-dessus d'abîmes de 1.000 mètres, ils ont tendu près de 200 kilomètres de câbles dans les conditions les plus difficiles. Risquant leur vie à chaque instant, à chaque pas, ils ont mérité l'estime des plus célèbres guides de Chamonix, qui les ont baptisés les « araignées de la haute montagne ».

C'est piolet en main, crampons aux

EN PANNE à 1.500 mètres au-dessus d'un à-pic est une situation qui n'a rien d'agréable, et l'on conçoit l'anxiété des passagers. CI-DESSOUS : l'ancien moniteur de ski Michel Coppo, accroché à une poulie, va au secours de la benne, où il réconfortera et ravitaillera les voyageurs avant que s'effectue leur sauvetage.



BLOC-NOTES

DIVERS : prix du câble porteur à la sortie de l'usine (système clos), 8.000.000 de francs ; transport à l'usine de Chamonix, 500.000 francs. Prix du halage jusqu'au sommet de l'aiguille du Midi, 4.000.000 de francs. Prix du câble installé, 15.000.000 de francs.

La construction du téléphérique de l'aiguille du Midi a nécessité l'installation (entre Chamonix, la Para, le Plan des Aiguilles et le sommet de l'aiguille du Midi) de près de 200 kilomètres de câbles de divers diamètres.

Puissance installée : Chamonix, 50 kW. Plan, 670 kW. Col du Midi, 63 kW. Sommet, 63 kW.

Le chantier, particulièrement aérien et dangereux, a causé deux morts (chutes du sommet au long de la face nord de l'aiguille du Midi).

Panorama visible du sommet : toutes les Alpes suisses, italiennes et françaises, d'un seul coup d'œil allant des dents du Midi en passant par le Chardonnet, l'aiguille Verte et les Drus, les Droites, les Courtes, les aiguilles Ravanel et Mummery, le Cervin, le Triolet, les Grandes Jorasses, la dent du Géant, le mont Rose, le mont Blanc du Tacul, le mont Maudit et le mont Blanc, soit le panorama de haute montagne le plus étendu du monde.

Ce téléphérique bat de 200 mètres le téléphérique de Cervinia (Italie) et détient, avec 3.800 mètres, le record mondial d'altitude.

Une télécabine doit, à l'avenir, relier le sommet de l'aiguille du Midi (3.800 mètres) au col du Géant (3.300 mètres), par-dessus la Vallée Blanche. Un téléphérique italien, montant de Courmayeur au col du Géant, permettra ainsi une liaison rapide et aérienne de toute beauté entre le val d'Aoste et la vallée de Chamonix.

LE GRAND PYLONE du premier tronçon qui relie Chamonix (altitude 1.034 mètres) au Plan des Aiguilles (altitude 2.317 mètres). Il mesure 58 mètres de haut. Sa construction a nécessité l'emploi de 80 tonnes de fer et de 330 mètres cubes de béton.

pieds, assuré par une corde de caravane que l'on atteignait hier le sommet de l'aiguille du Midi. Au départ de Chamonix, il fallait compter près de dix heures ! Depuis cet été, une benne partant de Chamonix à la cote 1034 hisse le touriste en vingt minutes à 3.842 mètres, au sommet de l'aiguille. Là s'offre à sa vue le plus étendu, le plus sensationnel des panoramas de haute montagne : dans un bouleversant décor de glaciers suspendus, de « gendarmes » vertigineux, d'hallucinantes murailles rocheuses, d'arêtes neigeuses effilées comme des lames, il découvre d'un seul coup d'œil, de l'aiguille Verte à l'aiguille du Goûter en passant par le Cervin, les Grandes Jorasses, le mont Rose et le mont Blanc, toutes les Alpes françaises, italiennes et suisses.

COMMENCÉS en 1951, les travaux sont loin d'être achevés : il faudra encore beaucoup de temps pour aménager les passerelles et les terrasses panoramiques, construire l'hôtel prévu, fignoler les

CI-DESSUS, A DROITE, pendant la dernière étape de la construction, les ouvriers du téléphérique et les matériaux utilisaient cette benne de service. La photographie a été prise du sommet nord de l'aiguille du Midi, alors que la benne se trouve à 30 mètres de la gare. Au fond, la vallée de Chamonix. — CI-CONTRE, c'est sur cette terrasse aménagée à 3.800 mètres d'altitude, sur une arête de l'aiguille du Midi, que les ouvriers prennent chaque jour leurs repas.

POUR PASSER du sommet nord au sommet principal, ouvriers et matériaux utilisaient ce va-et-vient particulièrement aérien.

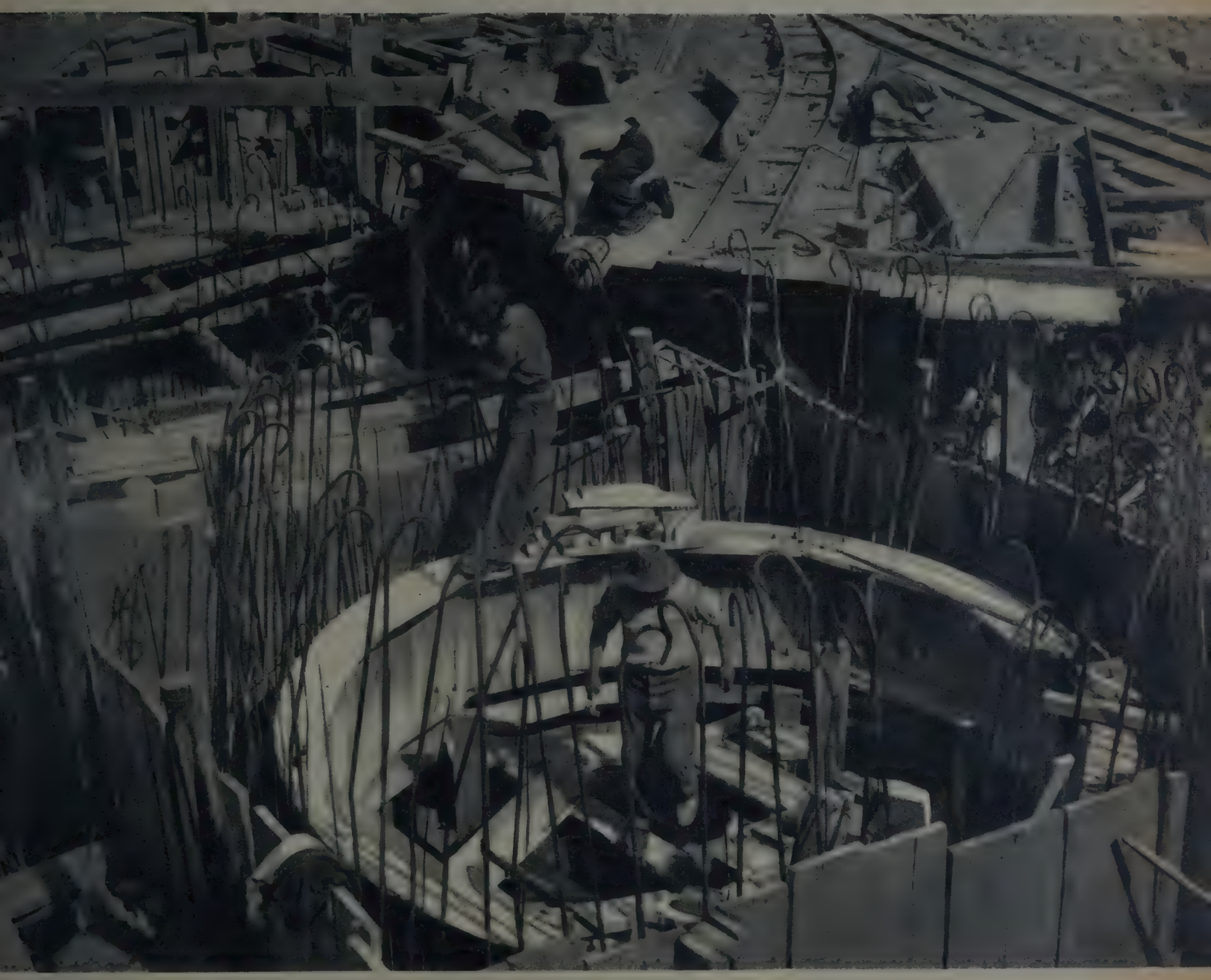
galeries d'accès, la gare et l'ensemble de l'équipement nécessaire pour que les touristes puissent goûter, dans des conditions de confort absolu, les charmes de cet étonnant paysage de haute montagne.

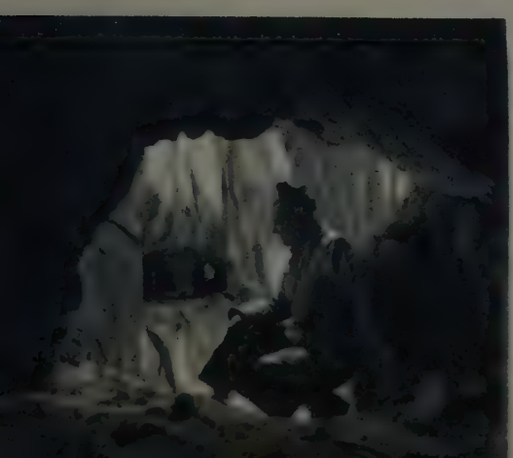
Mais l'essentiel est fait : le 30 mai dernier, pour la première fois, une benne à voyageurs a atteint le sommet de l'aiguille du Midi, et, depuis cet été, le plus haut téléphérique du monde est en service.

Le premier tronçon de ce téléphérique — Chamonix (1.034 mètres)-Plan des Aiguilles (2.317 mètres) — a été inauguré en juin 1954.

Les bennes, qui contiennent quatre-vingts passagers, roulent au long des câbles porteurs, qui ont 2.525 mètres de longueur, 50 millimètres de diamètre ; chaque câble pèse 34.087 kilos et a été éprouvé à 292 tonnes. Chaque benne pèse 1.500 kilos, y compris le chariot, qui est équipé de seize roues. Elle est tirée par trois câbles de 22 millimètres de diamètre. L'installation mécanique comprend un moteur de 100 CV. et un de 250 CV. Vitesse : 7 m. 80 à la seconde.

Le système de freinage, qui comporte six systèmes différents, mécaniques ou électromagnétiques, a été particulièrement étudié : les freins entrent en action automatiquement en cas de panne ou lorsque la vitesse augmente, pour une raison ou pour une autre, de 10 %.





CI-DESSUS, pour loger les contrepoids de tension des câbles (poids : 59 tonnes) il a fallu creuser dans le plateau du Plan des Aiguilles des puits de 24 mètres de profondeur. — CI-CONTRE, cette vue est prise à la sortie du souterrain qui traverse de part en part le sommet nord. Au delà du couloir Michel-Save, on aperçoit l'entrée et la sortie du tunnel qui traverse le sommet principal de l'aiguille du Midi et qui débouche sur la Vallée Blanche. C'est entre ces deux galeries qu'une passerelle a été jetée pour le passage des touristes.

tance a été éprouvée à 262 tonnes.

Pour le hisser au sommet, il a d'abord fallu monter à l'aiguille du Midi un filin de 147 millimètres de diamètre et de 3 kilomètres de longueur. Le transport de ce filin a été effectué à dos d'homme, chaque homme portant une « torche » (rouleau du filin) de 30 kilos. Cette opération « mille pattes » terminée, quelques guides courageux sont descendus au long de la face nord de l'aiguille du Midi — 1.400 mètres de dénivellation ! — en tirant le filin derrière eux. Pendant tout le temps que dura l'opération, les hommes, munis de casques protecteurs et dirigés par radio, restèrent sous la menace permanente des chutes de pierres et des avalanches de séracs.

Ce premier filin, actionné par un treuil monté au sommet en pièces détachées, permit de tirer un câble de 23 millimètres, puis un de 30 millimètres, ensuite un câble de 42 millimètres, enfin le câble définitif de 49 millimètres, au long duquel roule aujourd'hui la benne des voyageurs.

Ce câble mis en place et arrimé au rocher, les ingénieurs ont poussé un « ouf ! » de soulagement : c'était là l'opération-clef.

On aura une idée de l'importance du travail accompli en sachant qu'un câble de cette sorte revient à 8 millions de francs à la sortie de l'usine, à 8.500.000 à son arrivée à Chamonix, et à 15 millions une fois en place.

OUVRIER déchargeant des sacs de ciment sur le sommet nord. Un maçon, travaillant dans la même position, fut happé par la benne et fit une chute de 1.600 mètres au long de la face nord de l'aiguille du Midi.

Le téléphone équipe chaque benne. Le circuit est constitué par les câbles eux-mêmes, qui sont isolés, la gorge des poulies étant caoutchoutée.

Le premier tronçon est équipé de quatre pylônes. L'un d'eux, véritable tour Eiffel, a 58 mètres de haut. Sa construction a nécessité l'emploi de 80 tonnes de fer et de 330 mètres cubes de béton !

LA réalisation de ce premier tronçon n'a pas posé de problèmes délicats. Dans l'état actuel de la technique, ce fut, pour les ingénieurs et les ouvriers, un travail banal. On ne peut en dire autant du second tronçon.

Trois kilomètres séparent en effet la gare intermédiaire du Plan des Aiguilles au sommet nord de l'aiguille du Midi. Comme il n'y a aucune possibilité d'implanter des pylônes sur ce parcours, c'est au long d'un câble de 3 kilomètres, d'une seule portée, que roulent les bennes au-dessus d'un abîme qui, près du sommet, dépasse 1.400 mètres ! Jamais encore les techniciens n'avaient osé entreprendre la construction d'un téléphérique aussi audacieux.

Long de 2.869 mètres, le câble porteur a un diamètre de 49 mm. 8. Cet énorme serpent d'acier (système clos) pèse 13 kg. 250 au mètre, soit en tout plus de 38 tonnes. Sa résis-

POUR LA PREMIERE FOIS, le 26 juin dernier, la benne du nouveau téléphérique, en service normal, a monté des touristes au sommet de l'aiguille du Midi. Sur cette photographie, prise de l'éperon Frando, on voit la benne arrivant au sommet nord et la passerelle, récemment jetée, qui relie ce sommet au sommet principal.

CI-CONTRE, la gare de départ du plus haut téléphérique du monde, en plein centre de Chamonix.

Citons un autre chiffre : pour assurer la tension du câble, il a fallu creuser — au prix de quels efforts, on le devine — dans le plateau du Plan des Aiguilles des puits profonds de 26 mètres dans lesquels coulissent des contrepoids de 59 tonnes !

Le même système de traction, le même système de sécurité que sur le premier tronçon sont appliqués sur le second, mais l'absence de pylônes permet de faire rouler les bennes à près de 10 mètres à la seconde. Chaque benne, entre le Plan des Aiguilles et le sommet, contient cinquante passagers. Elle pèse une tonne avec son chariot.

LA construction de ce téléphérique dépassera de loin 500 millions.

Mais ses réalisateurs pensent amortir en tablant sur quatre-vingt-dix jours d'exploitation par an, tant ils sont sûrs de voir les touristes se ruer chaque jour d'été par milliers vers la gare du plus haut téléphérique du monde.

Cette facilité donnée aux touristes, moyennant un ou deux billets de 1.000 francs, d'accéder au domaine féerique de la haute montagne a suscité dans de nombreux milieux une vive émotion. Contrairement à ce que l'on pense communément, les guides de Chamonix ne sont pas

CI-DESSUS, le mont Blanc tel qu'il apparaît aux touristes depuis la passerelle panoramique. Au premier plan, devant les cascades de glace du mont Blanc du Tacul, les « gendarmes » de l'arête de l'aiguille du Midi au col du Midi. — CI-CONTRE, la benne des voyageurs photographiée à son arrivée au sommet nord. Au fond, 2.800 mètres plus bas, les maisons de Chamonix.

contre le téléphérique : ils pensent, en effet, qu'il permettra de faire découvrir aux touristes la haute montagne qu'ils méconnaissent, qu'il les fera passer du stade touriste au stade alpiniste et qu'ainsi ils gagneront des clients pour leurs courses. Ils savent aussi que la commune touchera d'importantes redevances en échange de la concession accordée et qu'ainsi la vie dans leur vallée subira une amélioration.

En revanche, de nombreux alpinistes, et non des moindres, se sont élevés contre l'intrusion en haute montagne, dans leur domaine jusqu'ici inviolé, de centaines de milliers de « Perrichons » qui n'auront pas fait le moindre effort pour mériter les joies pures qu'elle dispense. « Ces joies, disent-ils, ne s'achètent pas avec un billet de banque! »

PROTESTATION vaine, car on n'arrête pas le progrès.

Bien au contraire. A peine le téléphérique est-il arrivé au sommet de l'aiguille du Midi que l'on travaille à la réalisation d'une télécabine qui, partant de ce sommet, survolerait la Vallée Blanche et, par le Gros Rognon et les Flambeaux, aboutirait au col du Géant. Là elle ferait sa liaison avec le téléphérique montant de Cour-

CETTE PASSERELLE, qui enjambe le couloir Michel-Save au-dessus d'un abîme de 1.000 mètres, permet aux touristes de passer facilement du sommet nord au sommet principal.

mayeur et relierait ainsi, par la voie des airs — jusqu'à ce que soit percé le tunnel sous le mont Blanc — la vallée de Chamonix française au val d'Aoste italien.

En attendant, au sommet de l'aiguille du Midi, le travail se poursuit.

Il y a là-haut l'équipe des bétonneurs, chargés d'implanter dans le granit les massifs de béton des quais, de la gare, des passerelles panoramiques, des terrasses ; celle des charpentiers et des menuisiers, celle des forgerons, celle surtout des mineurs, qui forent, en plein cœur de l'aiguille, de vastes « galeries de métro » : la « gare du sommet » doit, en effet, pour obéir aux prescriptions des Ponts et Chaussées, permettre d'abriter six cents personnes en cas d'orage ou de panne.

Le travail aujourd'hui avance vite : c'est qu'il est maintenant possible de gagner, depuis Chamonix, directement, le sommet de l'aiguille du Midi en moins d'une demi-heure.

AUTREFOIS, pour atteindre le chantier du sommet, ingénieurs ouvriers et matériaux étaient obligés d'emprunter un chemin détourné. Utilisant l'ancien téléphérique des Glaciers, ils montaient par la Para jusqu'à 2.600 mètres, sur la rive droite du glacier des Bossons. Là, ils empruntaient la ligne de service du col du Midi, qui, par l'arête, les montaient à 3.600 mètres. Il leur fallait alors descendre de près de 200 mètres dans la Vallée Blanche : là, au milieu des champs de neige, ils trouvaient une dernière benne de service qui les montait jusqu'au sommet principal de l'aiguille du Midi. Le voyage, quand tout allait bien, demandait plus d'une heure.

On aura une idée des difficultés surmontées pour réaliser l'accès direct à l'aiguille depuis Chamonix quand on saura qu'il a fallu tendre entre cette station, la Para, le Plan des Aiguilles, les glaciers, le col du Midi, la Vallée Blanche et le sommet plus de 200 kilomètres de câbles, non comptés les câbles électriques de transport de force !

A 3.800 mètres, on a le souffle court, et le rythme du travail est lent.

C'est pourquoi les constructeurs ont fait appel, pour le chantier du sommet, à des ouvriers italiens du val d'Aoste et du val Ferret : habitués à vivre toute l'année à près de 2.000 mètres, ils ont un meilleur rendement à 3.800 mètres que les hommes de la plaine. Il s'agit du reste d'un commando de spécialistes : les « araignées de la montagne », qui travaillent à Chamonix, sont celles qui ont tissé la toile du téléphérique italien de Cervinia et qui, l'an prochain ou dans deux ans, iront tisser la toile d'un téléphérique de la Cordillère des Andes.

Travaillant tout le jour à 3.800 mètres, ils redescendent chaque soir coucher dans une cabane installée au col du Midi, à 3.600 mètres. Ils y mènent la même vie que des alpinistes en refuge, dans un confort des plus réduits. Ils ne descendent dans la vallée que tous les quinze jours. L'été dernier, l'un d'eux est resté trois mois entre 3.842 mètres et 3.600 mètres sans vouloir descendre, pour ne pas perdre, affirmait-il, le bénéfice de son accoutumance à la haute altitude.

Les photographies qui illustrent ces pages ont été prises par beau temps. Installé dans la « caisse à savon » d'une benne de service, juché à califourchon sur un « bastaing », blotti au fond d'une benne à sable ou varappant au long des dalles de granit, j'ai pu surprendre en plein travail ces hommes qui se baladent entre ciel et terre, au-dessus d'abîmes de 1.000 mètres, avec la même désinvolture qu'un Parisien sur les boulevards à l'heure de l'apéritif. Deux jours après mon retour dans la vallée, la foudre « grillait » la ligne de 15.000 volts qui alimente les chantiers. Sur l'arête, le vent se mettait à souffler à 180 kilomètres à l'heure, plaquant les hommes au sol et menaçant de les projeter dans le vide comme feuilles mortes. La neige se mettait à tomber. Pendant huit jours, les « araignées de la montagne » restèrent bloquées dans leur cabane du col du Midi sans pouvoir mettre le nez dehors : la porte franchie, il faisait —25 degrés. Et c'était au mois de mai...

Quand enfin ils purent regagner le chantier du sommet, ils trouvèrent la plate-forme qu'ils venaient d'aménager ensevelie sous 14 mètres de neige. Il leur fallut une semaine pour remettre le chantier en route.

CE chantier, comme toutes les entreprises dangereuses, a son martyrologe. Peu avant la Libération, l'ingénieur de Peufeuilloux, surpris par un arrêt brusque de la benne de service, fut projeté dans le vide et vint s'écraser sur le glacier des Pèlerins. Au cours des deux dernières campagnes, deux maçons, dérapant sur le verglas, tombèrent du sommet et vinrent s'écraser au pied de la face nord, après une chute de 1.400 mètres. Un charpentier eut la tête broyée par le poteau d'un pylône de la ligne de service. Un électricien fut électrocuté dans le transformateur de la ligne de 15.000 volts.

C'est dire les aléas de ce prodigieux combat qui s'est déroulé depuis quatre ans sur les pentes neigeuses et les abruptes parois de l'aiguille du Midi, et les risques énormes qu'ont accepté de courir, pour le plaisir futur de nos yeux, les « araignées de la haute montagne ».

Philippe GAUSSOT.

QUELQUES DATES QUI MARQUENT LES PRINCIPALES ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION DU PLUS HAUT TÉLÉPHÉRIQUE DU MONDE

BREF HISTORIQUE

DEBUT DES TRAVAUX : 15 juin 1951 (à Chamonix, au Plan des Aiguilles et au sommet de l'aiguille : plates-formes et ligne de service).

1951 (programme réalisé) : gros œuvre de la station de Chamonix, lignes de service la Para-Plan des Aiguilles et Chamonix-Plan des Aiguilles, fondations massif de béton, ligne électrique de 15.000 volts (jusqu'au Plan).

Au Plan des Aiguilles : terrassement général, forage des puits des contrepoids, bétonnage.

Aiguille du Midi : ligne de service Vallée Blanche-sommet principal, forage galeries aiguille, ligne de 150.000 volts jusqu'au sommet, transformateur de 220 volts.

Descente du premier câble du sommet de l'aiguille au Plan des Aiguilles, par la face nord. Ce câble, de 14 millimètres, a été monté à dos d'homme à l'aiguille par rouleaux de 30 kilos. Les guides sont descendus par la face nord en le halant (une journée). C'est ce premier câble qui a permis de tirer ensuite les câbles de 28, 30, 42 millimètres et, enfin, 49 mm. 8.

1952 (programme réalisé) : terminaison de la station de Chamonix, coulage des blocs d'ancrage des 4 pylônes du premier tronçon, montage de 3 pylônes et d'un tiers du quatrième pylône, terminaison de la gare (gros œuvre) du Plan des Aiguilles.

A l'aiguille du Midi : forage des galeries, construction d'un téléphérique de service entre le sommet nord et le sommet principal, minage des assises des 2 pylônes d'arrivée au sommet nord, début de coulage de ces pylônes, minage d'une plate-forme sur la face sud. Minage total : 6.000 mètres cubes.

1953 (programme réalisé) : terminaison du montage et du rivetage des 4 pylônes du premier tronçon, tirage des câbles porteurs du premier tronçon, montage des cabines électriques du transformateur du Plan des Aiguilles, montage de la mécanique de la station de Chamonix, montage des poulies de renvoi des deux tronçons au Plan.

Au sommet de l'aiguille : coulage du béton des 2 pylônes d'arrivée et des quais, ancrage des câbles porteurs, forage des 2 galeries (aiguille principale et vers l'est); halage du câble porteur sur l'aiguille du Midi.

1954 (programme réalisé) : terminaison de la gare de Chamonix, montage des treuils au Plan des Aiguilles. Mise en service du premier tronçon le 25 juin 1954.

Sommet de l'aiguille du Midi : terminaison de la galerie est, aménagement de la plate-forme à la sortie, terminaison par le génie civil de la gare d'arrivée (avec toit), tirage du deuxième câble tracteur.

22 juillet 1954 : première montée de la benne matériaux, du Plan au sommet de l'aiguille.

1955 (programme réalisé) : mise en place des tracteurs entre le Plan et le sommet, mise en place de la passerelle métallique (9 juin). La première benne de voyageurs monte au sommet de l'aiguille le 30 mai.

RENSEIGNEMENTS TECHNIQUES

I. PREMIER TRONÇON : Chamonix (1.034 mètres)-Plan des Aiguilles (gare intermédiaire, 2.317 mètres).

LONGUEUR DE LA PORTEE : 2.525 mètres.

DENIVELLATION : 1.283 mètres.

PYLONES : quatre (le plus haut mesure 58 mètres. Sa construction a nécessité 80 tonnes de fer et 330 mètres cubes de béton).

CABLE PORTEUR : longueur, 2.525 mètres ; diamètre, 50 mm. 02 ; poids, 13 kg. 5 au mètre, soit 34.087 kilos ; résistance, 210 kilos au millimètre carré ; éprouvé à 282 tonnes ; sécurité, 3,5.

CABLES TRACTEURS : trois (diamètre, 22 millimètres) ; sécurité, 4,5.

CONTREPOIDS : câble porteur, 69 tonnes (puits de 26 mètres) ; câbles tracteurs, 11 t. 5 × 3.

MOTEURS : un moteur de 100 CV et un moteur de 250 CV.

VITESSE : 7 m. 80 à la seconde.

BENNE : 80 places (5 m. 50 × 2 m. 75) ; poids total, 1.500 kilos (dont 700 kilos pour chariot à 16 roues).

FREINAGE : frein électromagnétique Hydrel ; frein à main mécanique ; trois freins de sécurité (sur poulies tracteurs, agissant mécaniquement, électromagnétiquement, déclenchées automatiquement quand la vitesse augmente de 10 % et en cas de panne).

TELEPHONE : dans chaque cabine (circuit par câbles porteurs et tracteurs, tous isolés, gorge des poulies caoutchoutée).

II. SECOND TRONÇON : Plan des Aiguilles (2.317 mètres)-sommet nord aiguille du Midi (3.800 mètres).

LONGUEUR DE LA PORTEE : 2.869 mètres.

DENIVELLATION : 1.483 mètres.

PYLONE : néant.

CABLE PORTEUR : longueur, 2.869 mètres ; diamètre, 49 mm. 8 ; poids, 13 kg. 250 au mètre, soit 38.014 kilos ; résistance, 262 tonnes ; sécurité, 3,5.

CABLES TRACTEURS : trois.

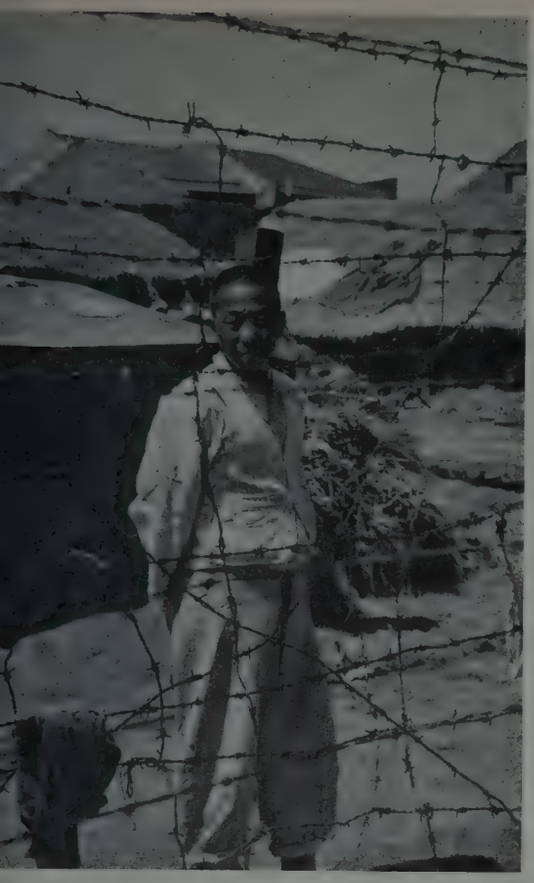
CABLE DE SECOURS (permettant d'amener près de la benne une benne de secours, autonome, par treuil auxiliaire).

MOTEURS : un de 100 CV et un de 220 CV.

BENNE : 50 places ; poids total, 925 kilos, dont 385 pour chariot.

FREINAGE, TELEPHONE, CONTREPOIDS (identiques à ceux du tronçon I).

Les photographies qui illustrent ces pages sont de Philippe Gaussot.



LA CORÉE
DE L'ÉTRANGE M. SYNGMAN RHEE

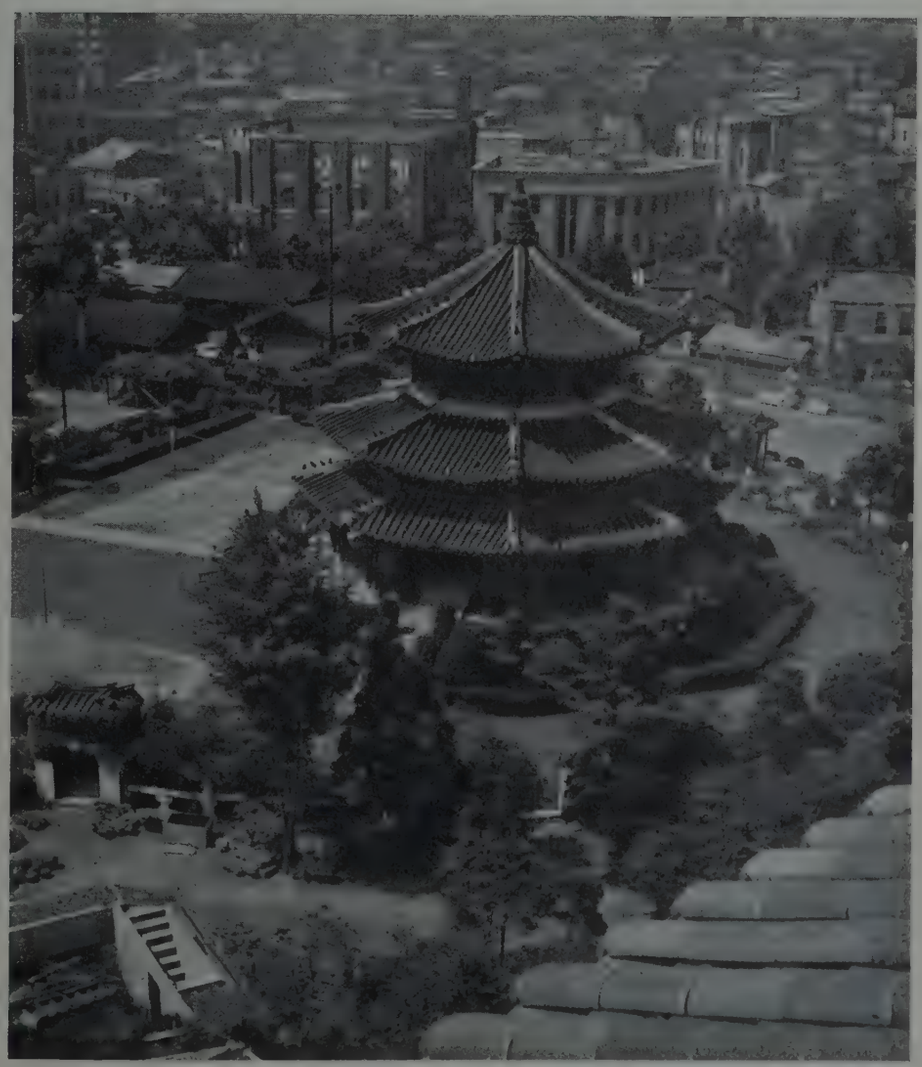
PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

Séoul, juillet.

A QUOI tient un article ! Selon toute vraisemblance, celui-ci n'eût point été tendre pour la police coréenne sans une mésaventure qui m'advint, l'autre jour, à Séoul, dans une avenue proche de la Banque de Corée et des bâtiments, détruits, de la poste centrale. Il faisait si chaud que les rares Blancs visibles arboraient — chemise et pantalon de toile — la tenue des G.I.'s en été. Je me frayais non sans mal un chemin dans la remuante, la grouillante, l'épaisse foule d'ici quand, leur casquette tendue à la hauteur du visage, trois galopins surgirent, m'assaillirent en demandant, en exigeant l'aumône. Au courant de leurs pratiques, je les écartai, je l'avoue, assez rudement, et poursuivis ma route. Cinquante mètres plus loin, quelqu'un, derrière moi, me toucha le bras : un Coréen, un petit homme trapu, correctement habillé, qui tirait par la ceinture un de mes mendiants. Il me jeta une phrase. Comme je n'y entendais goutte, il désigna du doigt la poche de ma chemise. J'y portai la main : mon stylo avait disparu. Je m'en servais depuis 1950 et pendant la campagne de Corée. Sa perte me fâcha. A peine ouvrais-je la bouche pour exprimer mon ennui qu'avec un rire mon bonhomme me montra, de l'autre côté de l'avenue, un de ses compatriotes qui rossait de belle manière les deux complices de mon petit voleur. Conclusion : en moins de cinq minutes, un stylo m'avait été dérobé et m'était restitué. L'incident en disait long sur la vigilance, l'efficacité d'une police partout présente. Quant aux gamins, ils prirent sans plus tarder, sans même qu'on sollicitât mon témoignage, la direction de la prison...

... « Prison » est d'ailleurs un des mots qu'à Séoul, en cet été 1955, on entend le plus fréquemment prononcer. Par des Coréens qui redoutent un séjour plus ou moins long dans les geôles de la république. Par ceux aussi qui rêvent d'y jeter ou d'y faire jeter leurs adversaires ou concurrents.

EN HAUT. — Dans le sud, certains réfugiés du nord de la Corée sont parqués derrière des barbelés. Ceux-ci ne les empêchent d'ailleurs pas de sortir comme ils l'entendent. — CI-DESSUS, ces campagnards coréens vêtus de leur costume traditionnel sont venus en visite à Séoul.



CE PETIT TEMPLE, dont l'élégante architecture continue d'orner les jardins du Chosen Hôtel, à Séoul, a été épargné par la guerre, qui a causé dans cette ville, notamment lors des premiers combats de 1950, des dégâts importants. Si le Bando Hôtel, qui appartient à M^me^ Syngman Rhee, a été refait et modernisé en un temps record, on trouve encore de nombreuses ruines, qu'on commence à peine à déblayer.

440.000 POLICIERS CONTROLENT 20 MILLIONS DE COREENS

AUTRES termes d'usage courant parmi les tenants du pouvoir : « démocratie » et « Japon ». Chez les hommes d'affaires : « import-export », et également, dans un esprit différent, toutefois : « Japon ». En revanche, deux substantifs : « pots de vin » et « corruption », ceux précisément à la répétition constante desquels on s'attendrait sur la foi d'articles publiés à l'extérieur, semblent absents du vocabulaire. Cette lacune n'étonnera qu'un étranger. La chose, en réalité, est à ce point entrée dans les mœurs que nul parmi les Coréens ne songe à la remarquer.

La Corée se trouve en Asie. Or, presque partout en Asie, quiconque détient une parcelle d'autorité a, du même coup, une tendance naturelle à en abuser et à monnayer les faveurs qu'il consent. A noter que « faveurs », « droits » n'offrent pas le même sens en coréen qu'en français. Un exemple : une Coréenne se tient dans la rue devant sa maison. Un policier apparaît. « En prison ! rugit-il à la femme. Vous avez commis telle ou telle infraction à tel arrêté municipal ! » C'est vrai ou ce ne l'est pas. Si, en l'occurrence, l'interpellée n'a pas la présence d'esprit de franchir son seuil et de se barricader chez elle (ce qui la met, « en principe », à l'abri d'une violation de domicile par un policier non muni d'un mandat d'arrêt), elle risque, au mieux, le paiement d'une rançon à celui qui l'a élue pour victime. Trop peu rapide et se révélant insolvable, il arrive d'ailleurs que la personne arrêtée se voie condamnée, après dix, quinze jours de prison, à écrire deux cents fois, comme un enfant à l'école : « Je me suis mise en contravention, dans telles circonstances, et promets de ne plus recommencer... » N'existe-t-il donc point, pour un citoyen normal, de recours ? Pratiquement, aucun. Le policier (police nationale : 80.000 hommes peu payés ; milices policières : 140.000 moins payés encore, plus, dans les deux cas, autant de remplaçants) crée sa propre loi. Ainsi 440.000 policiers, bien décidés à vivre le mieux possible, contrôlent une population de 20 millions d'âmes. Ne pas s'opposer à leurs caprices est règle de sagesse.

Je n'ignore pas que, théoriquement, les milices ont été dissoutes. On veut le croire. L'arbitraire le plus éhonté n'en subsiste pas moins. Mais que dire de ces habitants de Séoul qui, toujours considérés propriétaires d'immeubles en Corée du Nord (bien que les communistes leur aient tout confisqué depuis longtemps), continuent à être taxés sur ces immeubles par la seule volonté du régime de Séoul ? Fait du prince ? « Simple logique », répondrait M. Syngman Rhee, et pour peu qu'il s'astreigne à une justification : « Si des événements malencontreux ont temporairement partagé la Corée, le pays constitue un tout sous la seule autorité de mon gouvernement. Celui-ci n'a du reste pas signé l'armistice de 1953 et continue à juste titre à qualifier les Nordistes de rebelles. »

SYNGMAN RHEE FAIT FIGURE D'AUTOCRATE...

A CE point de l'exposé interviendrait une digression, destinée aux Occidentaux, sur la démocratie et ses bienfaits. Que l'on se garde de demander une définition de cette démocratie-là ! « C'est l'ordre ! », a dit une fois un ministre. « La défense de l'ordre établi », a précisé un autre. Entre les conceptions américaines et coréennes sur le sujet, un abîme, on le voit, se creuse. Mais mieux vaut ne pas insister dans un pays dont le chef, l'honorable M. Syngman Rhee, n'a pas craint de faire fêter quatre années de suite son soixante-dix-neuvième anniversaire, ne se résignant qu'en 1955 à avouer quatre-vingts ans. Incorrigibles, des Occidentaux hochent la tête : « Fallait-il donc verser tant de sang, dépenser tant d'argent, pour finalement aboutir à une autocratie presque semblable aux pires régimes que la Corée ait connus durant sa longue histoire ? »

De ces regrets M. Rhee n'a cure. Un simulacre de parlement sans aucune possibilité réelle d'action, un simulacre de presse obéissant au sifflet suffisent, pense-t-il, à prouver à Washington que nul ne peut lui en remontrer en matière démocratique — adjectif, soit dit en passant, n'ayant aucun équivalent dans la terminologie coréenne. Alors, se sentant au fond assez peu fier des résultats d'une intervention politico-militaire célébrée à maintes reprises à l'égal d'une croisade, le journaliste qui, pour la quatrième fois en cinq ans, revient dans la péninsule lève les yeux vers le ciel bleu, limpide, vers les montagnes altières de Séoul. S'il pouvait, durant son séjour, ne contempler que l'azur ou les pins ornant de manière si décorative les sommets ! S'il pouvait négliger ces routes, ces rues aussi défoncées, à peu de chose près, qu'aux plus sombres jours de 1950 ! Cette électricité aux pannes fréquentes ! Cette eau qui refuse de couler des robinets ! Ces ruines non relevées dans le centre même de la ville ! (Mais il s'agit là d'immeubles construits par les Japonais, et chacun sait que rien de bon ne peut venir ou être venu du Japon...) S'il pouvait faire abstraction de cette quasi-misère qui s'étale en dépit des vêtements chatoyants des femmes, de l'animation de la foule, des boutiques remplies d'un bric-à-brac dont la qualité ne résiste pas à trois secondes d'inspection !

... MAIS IL A L'APPROBATION DU PEUPLE

BIEN que les militaires semblent le plus robustes, personne, certes, grâce à l'Amérique, ne paraît affamé. Autant qu'on soit capable de lire sur les visages traditionnellement fermés des Coréens, personne non plus ne semble se plaindre. En réalité, nul ne se plaint — sauf une poignée de gens qui, cultivés, parlant plusieurs langues, ayant voyagé ou s'étant frottés à des étrangers, appartiennent au milieu que nous appellerions celui des professions libérales, et, en butte à la tyrannie actuelle, en viennent, par comparaison, à regretter la domination japonaise.

S'il hait du plus profond de lui-même deux sortes d'êtres qu'il juge exécrables : les politiciens, les hommes d'affaires, le peuple, lui, accoutumé à l'oppression depuis des siècles, sinon des millénaires, estime normale, presque bonne, une situation qui pousserait à la révolte immédiate n'importe laquelle des nations encore libres d'Occident. Dans une certaine mesure, il aime la main de fer, dans un gantelet de fer, de son président, l'homme fort qui n'en fait qu'à sa tête, libéra 30.000 prisonniers nord-coréens qui, peu avant l'armistice, avaient dit refuser de retourner dans leur pays, et que les Américains entendaient soumettre à la procédure prévue. Et l'on peut affirmer que M. Syngman Rhee a l'approbation de ses... sujets quand il se rit ouvertement de l'Amérique et de ses prétentions à la liberté pour les autres comme pour elle-même. « Il est notre air, notre eau, notre soleil, notre vie ! » clame l'Autrichienne, fille d'un quincaillier viennois, Patricia Donner, de trente ans la cadette de son mari, qu'à Genève, pauvre révolutionnaire exilé, vivant alors de la charité de compatriotes en rébellion contre le Japon, le président prit pour femme. S'ils la détestent, elle aussi, en dépit de ses robes coréennes et de l'amour qu'elle affiche pour son vieil époux, s'ils l'appellent « Madame le Chat », à cause de ses sautes imprévisibles de méchanceté, les Coréens sont, dans l'ensemble, d'accord avec elle. Car, qu'on le veuille ou non, le président Rhee, patriote incontestable, incarne la Corée ; qu'on le veuille ou non, on se trouve forcé de revenir à lui, qui se prétend d'extraction royale, impériale, traite les élus du peuple de ramassis d'incapables, entend travailler seul, sans personne pour le gêner, et considère la démocratie comme une affaire de famille dont il est l'ancêtre aux décisions sans appel.

IL JOUE AU PLUS FIN AVEC LES AMERICAINS

LES Américains de se lamenter... Il leur accorde quelques concessions, de pure forme, et persiste dans son action souveraine. Cependant que sa femme règne sur la police nationale et établit elle-même, de temps à autre, les listes de proscription, il n'opère qu'à sa guise, renvoie à ses moutons, après des scènes d'une violence extrême, l'ambassadeur des Etats-Unis venu lui présenter des observations, assaille l'Amérique de réclamations, traite avec elle de puissance à puissance. Les Américains invoquent-ils la suprématie de la volonté populaire ? Il tolère alors des élections générales, comme celles de 1954, et s'arrange pour qu'elles coïncident avec ses visées propres, par des moyens qui provoquent la consternation des observateurs des Nations Unies. Les résultats acquis, il triomphe.

Que peut rétorquer l'Occident ? Grisé par une liberté toute fraîche, le Parlement manifeste-t-il des velléités d'indépendance ? Des « aménagements successifs » remettent les choses au point. A preuve les « amendements constitutions » de 1955 qui permettent maintenant au président d'être élu et réélu jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi se trouve assurée la permanence d'un régime. Ainsi un chef, qui n'est pas loin de se prendre pour la Jeanne d'Arc, le Clemenceau coréen, sait-il faire prévaloir ses vues. Qui n'est pas avec lui est contre lui. Qu'un de ses seconds ne le suive pas de manière aveugle, il l'écarte. Qu'il semble prendre trop d'importance, il l'élimine. Qu'une organisation dévouée à Syngman Rhee (par exemple les associations de jeunesse, dénommées à l'époque la « Syngman Jugend ») semble devenir trop puissante, il la dissout. Pour les adversaires (Cho Pyong Ok, chef du parti national démocratique, en opposition, lors des élections dernières au parti libéral du président) : la prison. Pour des journalistes décidément trop peu souples : une accusation de haute trahison en bonne et due forme.

CEPENDANT la vie continue à Séoul et dans la péninsule. Saules, acacias, peupliers d'Asie emplissent de leur verdure un peu poussiéreuse les avenues ; artisans, menu peuple parviennent à subsister de trafics minuscules, à base de marchandises en provenance — Dieu sait par quel chenal ! — des PX américains. Les fonctionnaires, eux, s'enrichissent plus ou moins petitement de « commissions ». Avec leur appui, les gros commerçants réussissent des affaires. Régime stable, par conséquent, ayant à sa tête un homme, mi-dictateur, mi-adjudant de quartier, édictant des lois draconiennes là où suffirait un règlement d'administration publique, intervenant en matière religieuse aussi bien que civile, et décrétant notamment (mai 1955) que les moines bouddhistes mariés devraient, dans un délai de très peu de jours, abandonner femmes et enfants ou quitter leurs couvents. Au-dessous de Syngman Rhee : des ministres ne voyant que par les yeux de leur président et se gardant soigneusement d'initiatives personnelles.

L'auteur de ces lignes a eu dernièrement l'heureuse fortune d'une audience avec le ministre des Affaires étrangères sud-coréen, M. Yun Pai Pyun, petit homme explosif, au faciès de colonel japonais, dont il attendait beaucoup. Pour des raisons mystérieuses (et peut-être simplement parce que, à la suite d'éditoriaux véhéments d'un Américain anonyme dans le journal d'inspiration gouvernementale « Korean Republic » contre le rôle de la France en Indochine, il estimait opportun de mouiller son vin), M. Pyun rompit avec son dynamisme bien connu pour se montrer d'une désarmante douceur, s'efforçant « de nuancer sa pensée », « de se prononcer de manière objective ». Quelques jours plus tard, en revanche, dans un de ces discours publics dont il a le secret, et pour ne point faillir à une tradition bien établie, M. Syngman Rhee réclamait une fois de plus la réouverture immédiate des hostilités contre la Chine, une déclaration de guerre à la Russie et l'emploi sans préavis de la bombe à hydrogène. Rodomontades, prétendent certains. Rien ne dit qu'ils aient absolument raison. Leitmotiv du président : « Nous marcherons contre les Nordistes et les réduirons par la force, seuls s'il est nécessaire, et même dans les conditions de contrôle où les U. S. A. tiennent l'armée coréenne. »

SEUL empêchement à ce projet, cher au cœur de M. Rhee et de son entourage : la détermination de Washington à ne point laisser l'armée coréenne disposer de plus de vingt-quatre heures d'essence et de munitions. (M. Rhee réclame quatre-vingt-dix jours de l'une et des autres.) Une offensive dans ces conditions paraît peu probable — aussi bien, du reste, de la part des

LA PLUPART des transports se font à dos d'homme, et la charge de paille de riz comprimée que porte ce Coréen remplirait une charrette.

PROFITANT d'un moment d'arrêt de la péniche qu'il pilote, ce batelier se lave les mains. Pour ce faire il s'est accroupi, posture favorite des Coréens, qui prétendent que rien ne repose mieux.

VIEUX PAYSAN près d'un lac de Séoul.

Sudistes que des Nord-Coréens. Il y aurait en effet péril à prendre pour argent comptant les rumeurs que, sous couleur d'information, répandent les milieux intéressés de Séoul. Lancé par eux, le bruit d'une union, réclamée par Pyong-Yang, de la Corée du Nord à la Chine paraît aussi fantaisiste que la colonisation systématique de la république populaire coréenne par les Chinois — bien que Radio-Pékin ait récemment signalé l'implantation de paysans chinois dans une plaine près de Pyong-Yang. Si, grâce aux impératifs idéologiques du communisme et à la vigueur des méthodes employées, les résultats en Corée du Nord s'obtiennent de façon singulièrement plus facile que dans le pays sur lequel règne M. Syngman Rhee, les Chinois semblent, en réalité, laisser aux Russes la partie belle au-dessus du 38e parallèle. Tous les renseignements que l'on peut obtenir concordent pour y montrer la présence de nombreux conseillers soviétiques, moins acharnés à la reconstruction des agglomérations détruites qu'à une fortification à outrance des zones possibles d'invasion.

Contrairement à ce que proclame Séoul, Russes, Chinois ou Nord-Coréens ne nourrissent-ils donc plus d'intentions agressives contre la Corée du Sud ? De bons esprits le croient qui estiment que, la Russie ayant, pour le moment, atteint tous ses objectifs dans cette partie du monde, rien n'empêche d'envisager un répit de quelques années durant lesquelles Moscou consoliderait ses positions avant de repartir sous une forme ou une autre à l'attaque — ce qui, de toute évidence, ne signifie nullement qu'elle n'agisse pas ailleurs dans l'intervalle. Un fait certain : après la conférence de Genève, qui, sur le plan des solutions coréennes, n'aboutit à rien, l'armistice de 1953 apparaît moins que jamais viable, et l'habile propagande menée par Radio-Pékin et Radio-Pyong-Yang pour la réunification du pays ne laisse pas de porter des fruits. Sans doute des élections libres dans le nord comme dans le sud, et sous le contrôle des Nations Unies, permettraient-elles de dénouer une situation difficile. Il est malaisé de réfuter les raisons du bloc soviétique, qui les repousse, sous le prétexte incontestable de la qualité de belligérantes des Nations Unies.

SYNGMAN RHEE EST OPPOSE A TOUTE ENTENTE AVEC LE JAPON

SANS vouloir nier un seul instant que M. Rhee ait raison d'affirmer que, coupée en deux, la péninsule ne peut point pleinement vivre, on est bien obligé d'avouer (aucun coup de tête de sa part n'étant du reste exclu) que ses crises périodiques, ses menaces de reprendre les armes et de voler aux frontières constituent pour lui un merveilleux moyen de pression — on dira même : de chantage — sur les Américains, moyen toutefois moins parfait, parce que non sans risques, que celui dont il use en maître depuis la fin de 1953 : l'antagonisme coréen à l'égard du Japon.

A entendre M. Rhee et les siens, la Corée a conservé de l'oppression nippone un souvenir si exécrable que tout contact, tout rapport avec les Japonais lui sont odieux. Prémisses fort nettes. Conclusions apparemment sans appel. Le tout, parfaitement logique. Pourtant une étude un peu poussée du problème prouve très vite (les journalistes japonais admis dans la péninsule en 1953 par le commandement américain, pour la première fois depuis la fin de la seconde guerre mondiale, s'en déclarèrent tout étonnés) que le ressentiment coréen à l'encontre du Japon ne se révèle nullement d'origine populaire. Pratiquement asservis depuis des siècles, les Coréens avaient, en passant sous la coupe de Tokyo, simplement changé de maîtres. Or si, obéissant à leur nature, rebelles aux extrapolations osées, les Nippons se montrèrent toujours fort stricts, l'efficacité de leur action ne se démentit jamais, non plus que l'intérêt qu'ils ne cessèrent de porter au petit peuple coréen. L'économie de la Corée liée à la leur propre, ils procurèrent à la péninsule une prospérité inconnue jusqu'alors. « Est-ce là, s'exclament-ils à présent, le fait des colonisateurs que nous accuse d'avoir été M. Rhee ! D'ailleurs, depuis quand a-t-on vu des gens de races identiques se coloniser les uns les autres ? »

L'argument vaut ce qu'il vaut. Nombreux en tout cas sont les Coréens qui, dans le fond de leur cœur, regrettent la belle période de la paix japonaise, où chacun mangeait à sa faim et pouvait, avec quelque sécurité, envisager son propre avenir et celui de ses enfants. En réalité, l'observation la plus superficielle le prouve : le sentiment antijaponais est essentiellement d'origine politique, dû à des Coréens exilés ou expulsés de leur pays pendant la première moitié du siècle et revenus en 1945 bouillants de désirs de vengeance. Ces exilés, ces expulsés se trouvent aujourd'hui au pouvoir. De leur rancœur ils ont fait un dogme. Non que leur raisonnement ne soit valable. Le danger, qu'ils dénoncent, d'une tentative, à plus ou moins bref délai, d'emprise économique du Japon sur la Corée existe — comme aussi le péril d'une inévitable expansion japonaise le jour prochain où, cent millions d'êtres embouteillant ses îles, l'archipel devra à tout prix dégorger ici ou là l'excédent de sa population. La Corée, en l'occurrence, apparaîtrait de nouveau tentante, au moins comme lieu de passage.

LE DRAPEAU SUD-COREEN flotte sur les petites embarcations comme sur les bateaux et sur les édifices.

FAISANT bon marché des querelles d'antan, traitant un peu à la légère les inimitiés internationales, les administrateurs de l'aide américaine en Extrême-Orient s'étaient assez candidement représenté les avantages certains — pour toutes les parties en cause, l'Amérique comprise — d'une collaboration nippo-coréenne. En refusant catégoriquement toute machine, tout équipement industriel fabriqué au Japon, M. Rhee s'est, depuis deux ans, chargé de les détromper. Cette mise au point, il l'effectua avec une âpreté si grande, allant jusqu'à chasser les pêcheurs nippons d'eaux territoriales coréennes, portées par sa seule volonté à 200 milles en mer, jusqu'à refuser le visa d'entrée en territoire coréen à des Japonaises mariées à des étrangers, et accumula si bien les vexations de tous ordres que, poussés à bout, les militaires américains voulurent obtenir du président Eisenhower une parade brutale. Enclin à la temporisation, le Département d'Etat s'y opposa.

Syngman Rhee n'en avait pas moins senti le vent du boulet, et, fidèle à une tactique dont il n'a eu qu'à se louer, préféra paraître venir à composition. Admettant avec toutes les apparences de la sincérité que des relations amicales entre Tokyo et Séoul sont essentielles à une paix durable en Extrême-Orient, il autorisa donc, en mars 1954, des conversations à Washington entre les ambassadeurs de Corée et du Japon, conversations succédant à des conférences ouvertes à Tokyo en octobre 1951, poursuivies en avril et en octobre 1953 et chaque fois rompues sur son ordre.

Préalablement à toute négociation, les Coréens posaient d'ailleurs en principe l'acceptation par Tokyo d'un certain nombre de revendications : 1° statut privilégié consenti aux 800.000 Coréens vivant au Japon ; 2° renonciation des Japonais à toutes les propriétés acquises par eux durant l'occupation de la Corée ; 3° restitution de tous les trésors estimés nationaux soustraits par le Japon en Corée ; 4° abandon par Tokyo de tous les navires présents dans les eaux coréennes le 9 août 1945 ou enregistrés en Corée ; 5° exclusion des pêcheurs nippons des eaux coréennes. A ces exigences s'en ajoutèrent d'autres, telles que la réfutation formelle par Tokyo de propos tenus par les Japonais lors d'une des conférences antérieures et tendant à démontrer que la Corée avait grandement bénéficié de l'occupation nippone.

LE ton des entretiens, les directives intransigeantes de M. Rhee à son ambassadeur aux Etats-Unis aboutirent automatiquement à un échec. Point découragé, voulant croire, d'autre part, à la bonne volonté de M. Hatoyama, le Département d'Etat n'abandonne pas la partie et espère toujours un accord. M. Rhee n'a garde de lui faciliter les choses. Dernière incartade du fougueux président (son Goebbels de service, le docteur Hong Kee Karl, n'ayant, de son côté, pas craint de menacer le Japon d'une invasion coréenne et d'une sanglante défaite...) : son refus de participer à la conférence de la Ligue asiatique anticommuniste, qui devait se réunir à Formose le 13 mai dernier.

Quelles raisons à cette attitude ? M. Syngman Rhee avait été, en juin 1954, l'inspirateur, le promoteur de cette ligue. Si sa première manifestation, au mois d'octobre 1954, à Chinhae, dans le sud de la Corée,

UN DEFILE de troupes sud-coréennes entraînées à l'américaine. Les mouvements d'ensemble s'exécutent dans la tradition de West-Point.

PROFESSEUR D'ANGLAIS avant la guerre, M. Yun Pai Pyun, petit homme au tempérament explosif, est ministre des Affaires étrangères.

n'avait abouti qu'à une déclaration assez platonique : « L'Asie doit rassembler ses forces contre le communisme ! », il restait pourtant entendu que les nations participantes se retrouveraient à Formose en mars 1955. Date reportée successivement au début, puis à la fin de mai. Séoul, alors, de se dérober. Souffrait-elle que la Chine nationaliste et non point la Corée fût puissance invitante ? C'est possible. M. Rhee affirmait autre chose : la conférence de Chinhae avait décidé que de nouveaux membres pourraient être admis, mais devraient être acceptés à l'unanimité. Or le gouvernement du généralissime Tchang Kaï-chek à Formose prétendait inviter Japon, Inde et six autres nations à envoyer des observateurs.

LA COREE DU SUD A BESOIN DE BEAUCOUP D'ARGENT

A CELA, Séoul ne se refusait pas, mais, craignant que la nouvelle doctrine chinoise : admission de nouveaux membres à la simple majorité des votants, ne l'emportât sur celle, coréenne, de l'unanimité, le gouvernement de Séoul jugea que, dans ces conditions, Japon, Inde, Pakistan, etc., obtiendraient certainement un siège, et que, ayant fixé une fois pour toutes sa position : « Si le Japon, dont l'anti-communisme n'est que de façade, entre dans la ligue, la Corée s'en retirera », mieux valait pour lui ne déléguer personne à Formose.

Ainsi, de nouveau, et alors que le Département d'Etat escomptait obtenir, par un biais, un rapprochement coréo-nippon et parfaire ainsi sa ligne de défense dans le Pacifique, inopérante sans une collaboration entre Séoul et Tokyo en cas de guerre, M. Rhee s'est plu à jeter bas les espérances de Washington. On le répète et on ne se lassera pas de le répéter : après avoir multiplié les exigences et les manifestations depuis juin 1953 : contre l'armistice, contre la présence de l'Inde (déclarée par lui communiste), parmi les nations chargées de contrôler le retour des prisonniers, au point d'interdire aux troupes indiennes de fouler le sol coréen, ce qui obligea les Nations Unies à transporter par hélicoptères 6.000 Indiens dans la zone démilitarisée ; après s'être insurgé contre le retrait d'une partie des forces alliées, après avoir tempêté pour la reprise des hostilités, l'accroissement de ses forces, la dissolution des commissions neutres, l'annulation du régime de l'armistice, M. Syngman Rhee a choisi le Japon comme cheval de bataille. Du moment que Washington souhaite une entente entre son gouvernement et ce pays, il s'y oppose. Il s'y oppose — qu'on comprenne bien ! — à l'asiatique, s'efforçant de monnayer au maximum ses reculades les plus minimes. Car il lui faut, en même temps qu'une « face » accrue, de l'argent, beaucoup d'argent — pour entretenir une armée de près de 700.000 hommes et pour remettre sur pied un pays qui n'acquerra jamais du reste une économie assez forte pour maintenir par ses seuls moyens son indépendance. Deux points nettement séparés.

IL serait injuste de dire, tant sa nécessité éclate, que l'armée sud-coréenne représente avant tout une vaste entreprise de lutte contre le chômage. Il n'en demeure pas moins que le retour à la vie civile de ces centaines de milliers de jeunes gens entraînerait une catastrophe. Très bel instrument mis au point, payé par l'Amérique (cette année, sur 700 millions de dollars de l'aide américaine, 450 millions lui auraient été consacrés), sa valeur, abstraction faite de l'indéniable courage de ses soldats, reste, pour les observateurs impartiaux, sujette à réserves. Digue contre une invasion à laquelle pas plus Nordistes que Chinois ou Russes ne semblent actuellement songer, elle joue en outre, sans peut-être s'en rendre absolument compte, un rôle politique et constitue avec la police l'atout le plus indiscutable, sinon le seul, du régime, et il semble en définitive que, pour parodier un contemporain de Frédéric II parlant de la Prusse, on puisse dire de la Corée : « Ce n'est point un pays ayant une armée, mais une armée ayant un pays. »

COMMENT fonctionne celui-ci ? Si mal qu'on en vient à se demander si M. Rhee possède en matière d'administration des notions autres qu'exclusivement théoriques. La véhémence de ses récriminations, les accusations dont il abreuve l'Amérique, ses demandes d'industries de base et métallurgiques (dans une région presque uniquement agricole) n'impressionnent que les ignorants, bien que de nombreuses richesses du sous-sol semblent avoir été négligées jusqu'ici. Plus raisonnables sont les Américains, enclins en la matière à une politique d'expectative et pour lesquels le but n° 1 consiste toujours à assurer la subsistance de gens qui, sans leur action, échapperaient mal à une demi-famine. Aucun journaliste n'osera prétendre, en conscience, qu'un effort gouvernemental efficace a été fourni du côté coréen, autant dans le domaine de la réforme agraire que dans celui de la reconstruction ou des services publics. Condamnation qui n'entend nullement passer sous silence les réalisations dues à certaines bonnes fées américaines qui s'évertuent, entre autres choses, à élever au-dessus de l'absolu minimum le niveau de vie de la population.

Les paysans, pour leur part, ont accompli des merveilles, relevant leurs propres maisons, cultivant champs et rizières comme jamais peut-être encore ils ne l'avaient fait. La condition des villes, de l'économie générale, continue à s'affirmer des plus précaires.

La Corée du Sud ne dispose-t-elle point des moyens et de la main-d'œuvre permettant une résurrection totale ? L'exemple du luxueux « Bando Hôtel », édifié en plein cœur de Séoul en un temps record, prouve le contraire. Mais ce splendide caravansérail pour étrangers (de 8 à 20 dollars la chambre) eût-il jamais vu le jour si Mme Syngman Rhee n'en était la propriétaire ou à tout le moins la principale actionnaire ? A quoi bon d'ailleurs s'obstiner, dans le cas de la Corée, à dresser un bilan qui s'affirme, d'année en année, résolument déficitaire, après une impulsion initiale, peu après l'armistice, qui put faire illusion ? Mieux vaut résumer en quelques formules simplistes une situation évidente : soumise à un autocrate, la république coréenne n'est une démocratie que de nom ; son avenir autorise toutes les craintes ; pays de la corruption administrative, elle s'effondrerait du jour au lendemain sans l'aide américaine.

En contre-partie, les Américains supportent M. Syngman Rhee, qu'ils considèrent comme un mal nécessaire, pour deux raisons : d'abord parce qu'ils répugnent à reconnaître l'échec d'une expérience qu'ils souhaitaient rigoureusement démocratique ; parce que, ensuite, la Corée persiste à être un terrain d'importance dans la stratégie du Pentagone.

LA SUCCESSION DE SYNGMAN RHEE SERA DIFFICILE

LA conclusion de ces quelques remarques se dégage d'elle-même : bien qu'il s'attache à cacher son âge, M. Syngman Rhee ne saurait être éternel. Qu'adviendra-t-il le jour de sa disparition ? Ici, les pronostics apparaissent nettement pessimistes. Le président et, plus encore, sa femme se sont trop dépensés dans l'élimination de concurrents éventuels, M. Syngman Rhee a trop férocement bridé ses adversaires pour qu'une personnalité émerge, s'impose actuellement. Personne, semble-t-il, sur qui l'on puisse compter pour saisir les rênes à la minute où les mains du vieillard les laisseront échapper. Il existe bien à présent un dauphin désigné (par M. Syngman Rhee) : l'intègre mais faible président de l'assemblée législative, M. Lee Ki Boon. Mais, selon une formule plus expressive qu'élégante, il ne paraît pas que celui-ci « fasse le poids ».

A la mort de son chef, la Corée est-elle donc vouée au chaos ? A une anarchie dont les Nordistes profiteraient et auraient bien tort de ne point profiter ? Beaucoup le croient. Il convient toutefois de noter, avec du reste la plus extrême prudence, la présence d'une opposition assez clandestine, en marge de cette « opposition » officielle servant à M. Syngman Rhee à réfuter les reproches de dictature que ne lui ménage pas une certaine presse américaine. Divers indices donnent en effet à penser que les intrigues électorales du Président, sa soif irrépressible de pouvoir personnel ont eu pour résultat de créer, parmi les députés, une sorte d'union susceptible d'engendrer, le moment venu, un nouveau parti au sein duquel se révéleraient des chefs véritables. A voix basse, on murmure déjà des noms. D'autres augures semblent faire fond sur un coup d'Etat militaire. En attendant, les étrangers résidant à Séoul se félicitent des tournées d'inspection, prétextes à une débauche d'acclamations organisée par la police de M. Syngman Rhee, dans sa bonne ville, seules occasions pour eux de voir quelque peu réparées des rues et des routes dont, en temps normal, l'état déplorable laisse l'administration indifférente.

De rues, de routes aux creux, aux bosses, aux fondrières desquelles une jeep résiste mal, cette administration se soucie bien ! Compliquant à l'extrême, et non sans profit pour elle, les formalités les plus simples, elle s'affirme, comme son auguste maître, ardemment, farouchement antinippone — au désespoir des hommes d'affaires et autres « traders » (gros négociants) qui, naviguant entre divers dollars aux cours tous différents (dollar vert, dollar d'occupation, dollars alloués chaque mois par Washington aux missions, qui les revendent légalement, dollars des travellers'cheques, dollars des lettres de crédit, etc.), et en butte à toutes les tracasseries, toutes les « chinoiseries » possibles, appellent de leurs vœux l'aube encore lointaine où importations et exportations seront libres avec la plupart des pays, et notamment avec le Japon. Rêve presque chimérique, que, sachant les inconvénients d'une trop grande franchise, ils cultivent en secret ! Car Syngman Rhee n'admet point l'indiscipline et, comme on le disait au début de cet article : parmi les mots-clefs de la Corée de 1955, le plus souvent employé, celui qui prête le moins à l'équivoque est encore le mot « prison »...

LE Dr HAMMERSCHMID A-T-IL TROUVÉ

CHAQUE jour on signale la découverte du remède souverain du cancer ; c'est le domaine idéal des charlatans, des imposteurs, des illuminés, avec, hélas ! les espoirs insensés qu'ils suscitent et les cruelles désillusions qu'ils laissent. Certes, aujourd'hui, les tumeurs malignes ne nous trouvent plus aussi désarmés qu'autrefois. Le moment où nous disposerons de moyens d'action rationnels et régulièrement efficaces approche. Il semblerait, parmi d'autres éléments favorables, que la découverte du docteur Hammerschmid apporte une contribution importante à la guérison du cancer.

Presque toujours, le cancer, à son début, est une maladie purement locale. Ceci explique les succès quasi constants des dermatologues dans les cancers de la peau, et les succès équivalents, quoique moins fréquents, des gynécologues dans les cancers de l'utérus : le traitement, entrepris à l'extrême début de la maladie, permet une cure radicale. Les examens préventifs fréquents avec étude microscopique des cellules prélevées doivent multiplier ces cures brillantes et définitives. Les audaces de la chirurgie et de ses associations avec les rayons X et le radium — ou d'isotopes radioactifs équivalents — ont aussi leur part de succès. On en connaît trop les limites.

LA CHIMIE A PERMIS D'OBTENIR DES RESULTATS ENCOURAGEANTS

LES cancers du sang et du tissu lymphatique ont été l'objet d'une riche expérimentation dont le bilan est positif. L'aminoptérine, la moutarde à l'azote — qui est un dérivé nitré de l'ypérite, de sinistre mémoire — par exemple, ont donné des survies importantes, soit en agissant directement sur les prolifération malignes, soit en permettant la reprise efficace de la röntgenthérapie, dont l'activité paraissait épuisée. Tirées d'une gracieuse plante, la colchique, certaines substances ont le pouvoir de freiner la multiplication des cellules vivantes. Des malades leur doivent un soulagement notable. De nombreuses drogues du monde minéral et du monde organique ont permis de marquer des points. On était cependant loin d'une méthode générale de traitement.

LES HORMONES, QUI ONT PROBABLEMENT UN ROLE DANS LA GENESE DU CANCER, ONT AUSSI UNE ACTION BIENFAISANTE

UNE notion d'une portée étendue est apparue lorsque s'est dégagé le rôle des facteurs glandulaires, hormonaux, dans la naissance et l'évolution de certains cancers. On a pu voir des complications osseuses, survenues après un cancer du sein, régresser et même disparaître sous l'action d'injections de fortes doses d'hormones mâles. Ces faits sont inconstants, mais indiscutables : les examens microscopiques établissent la nature du mal, les clichés radiographiques successifs montrent l'envahissement de l'os par la tumeur, puis la restauration de celui-ci jusque dans ses structures les plus fines sous l'influence du traitement. Ces guérisons apparentes peuvent se maintenir après des années. On voit plus souvent (mais peut-être d'une manière moins durable) les tumeurs de la prostate parvenues à un degré avancé de leur évolution régresser sous l'influence de l'ingestion de la seule hormone féminine et s'améliorer à tel point que le malade peut reprendre une vie absolument normale.

Chacun sait que toute notre activité hormonale est commandée par l'action d'une petite glande placée à la base du cerveau, l'hypophyse. On fut amené à concevoir au moins comme probable que l'hypophyse influençait les tumeurs malignes. De là à envisager son ablation pour empêcher l'extension de ces tumeurs, il n'y avait qu'un pas ; les expérimentateurs l'ont franchi. Les résultats n'ont pas permis de généraliser la méthode, ils sont cependant assez significatifs pour qu'on puisse dire que l'hypothèse conserve tout son intérêt.

LES ISOTOPES RADIOACTIFS, PAR ACTION ELECTIVE OU PAR ACTION LOCALE, SONT PRESENTS AU BON COMBAT

LA connaissance des isotopes radioactifs se présente également comme riche d'avenir. Ces éléments artificiels présentent, selon leur nature, une affinité élective pour tel ou tel organe. L'iode, par exemple, se fixe électivement sur les éléments thyroïdiens ; le phosphore, sur les globules blancs ou leurs éléments formateurs. L'isotope radioactif vient ainsi porter à point choisi le pouvoir destructeur utile. Limité dans sa puissance et sa durée, il est capable de détruire la tumeur en respectant les forces vitales du patient. Dans ce domaine, l'électivité est si grande que l'isotope injecté dans la veine va de lui-même se concentrer dans les tissus malins.

DES auteurs anglo-saxons ont eu l'idée de reprendre les expériences de destruction de l'hypophyse imaginées en France vers 1936. Ils ont préconisé non plus l'ablation chirurgicale, aux conséquences immédiatement graves, mais « l'injection dans le tissu hypophysaire même d'une solution colloïdale de phosphate de chrome radioactif qui, avec le minimum de manipulation, parvient à détruire complètement l'hypophyse ». Ici aussi les résultats n'ont pas été assez constants pour permettre la généralisation de la méthode, mais les faits acquis sont suffisants pour encourager vivement les chercheurs dans la poursuite de leurs travaux.

En France encore, des recherches se poursuivent sur l'affinité élective des isotopes radioactifs à l'égard des tumeurs : leur concentration en un point de la boîte cranienne peut être identifiée par les radiations émises ; cela permet du même coup de localiser la tumeur au foyer maximum de ses radiations. Le chirurgien peut alors, avec la plus grande précision, soit faire une ablation de type classique, soit injecter dans le mal même un isotope à pouvoir destructeur contrôlé, comme nous venons de le voir dans les interventions sur l'hypophyse.

J. HAMMERSCHMID A CONÇU UN TRAITEMENT BIOLOGIQUE DU CANCER

LE docteur J. Hammerschmid travaille à la clinique chirurgicale de l'Université de Munich, dont le directeur est le professeur E. K. Frey. Ses publications sont faites sous l'égide de ce dernier. Ceci est déjà un sérieux argument en faveur du caractère scientifique et de la valeur de ses travaux. Cet homme frappe par son aspect physique, trapu, puissant, presque rustique. Il frappe aussi par sa simplicité. Avant tout, il se défend de présenter un remède radical du cancer. Sa découverte n'en est pas moins remarquable, même s'il s'agit seulement d'un produit capable de renforcer les moyens de défense de l'organisme ou de rendre opérables des tumeurs qui ne l'étaient pas. En présence d'un cancer, dit-il, « l'abstention opératoire, si elle présente encore la moindre chance de succès, ne se justifie cependant jamais ». Il tient donc le langage le plus prudent qui soit.

L'hypothèse de travail d'Hammerschmid est fondée sur l'existence vraisemblable dans l'organisme de moyens de défense naturels contre le cancer. Il s'agirait de substances contrôlant la forme et la structure de nos cellules, l'organisation des tissus qu'elles constituent. Ceci n'est plus du domaine spéculatif : les spécialistes, qui cultivent au laboratoire des tissus isolés à partir d'embryons, ont parfaitement connaissance de ces faits. Hammerschmid a admis qu'il pourrait extraire ces substances freinatrices et régulatrices de tissus animaux en voie de régénération et de cicatrisation.

Au cours de ses expériences, il a observé des modifications cellulaires profondes ; il a mis en évidence, dans les produits préparés par ses soins, l'existence d'un

LE MOYEN DE GUÉRIR LE CANCER ?

composé du phosphore « riche en énergie », différent des composés analogues habituellement rencontrés. Il en a isolé des acides aminés libres nombreux, des polypeptides. Point fondamental, il a pu, tout en conservant à sa préparation son pouvoir biologique particulier, en éliminer les protéines ; ainsi les phénomènes d'allergie sont pratiquement supprimés, et le produit est utilisable par la voie veineuse.

Hammerschmid ne cache pas qu'une série de malades, parmi lesquels se trouvaient des sujets ayant conservé un état général satisfaisant, n'ont pas répondu favorablement à son traitement. Mais, dans l'ensemble, 70 % des malades, dit-il, ont réagi au traitement par une amélioration importante de l'état général et par une diminution des douleurs. Dans quelques cas il a observé une régression importante des tumeurs. Voici des faits observés par lui ; ils sont parmi les plus extraordinaires, ils ne sont malheureusement pas la règle.

DES MALADES DONT L'ETAT ETAIT TRES GRAVE...

UNE femme-médecin, au voisinage de la cinquantaine, est atteinte d'un cancer du sein. Ce diagnostic est confirmé par l'examen microscopique. Elle est traitée par la chirurgie et les rayons X. Cinq ans plus tard, des douleurs intenses conduisent à une radiographie qui révèle l'envahissement des os du bassin et des vertèbres par la tumeur maligne. Il s'agit là d'une évolution trop classique. Bientôt la malade ne peut même plus se lever. Soumise au traitement d'Hammerschmid, son état s'aggrave d'abord, puis s'améliore tellement qu'elle peut reprendre son travail. A la radiographie, les os ont retrouvé leur aspect normal. Certes, des faits comparables ont déjà été observés : nous avons vu que l'hormone mâle est capable, dans une certaine mesure, de s'opposer aux manifestations tardives des cancers du sein et que l'hormone féminine est capable de véritables miracles dans certains cancers de la prostate. La nouveauté apportée par la préparation d'Hammerschmid réside dans le fait que son pouvoir ne dépend d'aucune spécificité hormonale. *Si elle a un pouvoir spécifique, c'est de contrôler la prolifération des cellules et l'organisation des tissus.* Il n'est lié qu'à l'aptitude reproductrice normale des tissus d'où elle est extraite.

Voici un autre exemple. Il s'agit cette fois d'un enfant de treize ans atteint d'une tumeur de la paupière et de l'arcade sourcilière droite et envahissant l'orbite. L'examen microscopique montre qu'il s'agit d'un « réticulo-sarcome », tumeur particulièrement maligne. Nous insistons sur le fait que cette tumeur, par sa nature, sa structure et le tissu qui lui a donné naissance, est bien différente du cancer du sein, dont nous parlions précédemment. L'enfant est soumis au traitement, la tumeur se limite peu à peu, son contour se précise, elle s'isole des tissus adjacents, et l'enfant, qui était considéré comme atteint d'une affection au-dessus des ressources de la médecine, est enfin opéré dans des conditions assez satisfaisantes pour qu'on envisage sa guérison définitive comme possible.

HAMMERSCHMID signale que des accidents peuvent résulter de son traitement lui-même. L'anémie, avec diminution des globules rouges et aussi de certains globules blancs, est, semble-t-il, ce qu'il redoute le plus, mais nous sommes particulièrement bien armés pour traiter de telles complications, aussi bien par l'ingestion de fer, de vitamine B 12, d'acide folique, que par les transfusions sanguines répétées qui, de nos jours, ne posent plus qu'un problème de routine. Il recommande aussi l'emploi de vitamines C et A. On peut dire que tous les médecins ont une expérience suffisante de ces médicaments. Soulignons à ce propos qu'il est maintenant bien acquis que les propriétés que nous mettons en œuvre dans l'emploi des vitamines sont tout à fait différentes de celles pour lesquelles elles ont été utilisées primitivement dans les maladies par carence. Ainsi nous ne sommes nullement surpris de les voir utiliser comme médication de complément contre les tumeurs malignes.

POSSIBILITES ET LIMITES DU TRAITEMENT D'HAMMERSCHMID

QUELLES sont les limites et les possibilités du traitement d'Hammerschmid ? Autant qu'il est possible de juger un homme dont on comprend très mal la langue, Hammerschmid est le contraire d'un charlatan. Avant toute chose, il fait comprendre qu'il cherche à mettre en œuvre des pouvoirs biologiques normaux, rationnels, existant dans l'organisme. Sa préparation ne fait que les apporter au malade sous une forme concentrée. L'action qu'il nous propose est à la fois exceptionnelle et modeste : il veut, chez un sujet opéré et traité pour une tumeur maligne d'une manière classique, apporter des éléments capables d'éviter les rechutes, les récidives, la reprise à distance de la maladie : une réussite dans ce domaine effacerait un des plus terribles cauchemars de la chirurgie. Il veut, chez un malade qui doit être opéré d'une tumeur maligne, lui faire subir une préparation telle que l'opération en soit facilitée, les suites simplifiées, les complications évitées, et le nombre de succès définitifs multiplié. Hammerschmid nous cite des échecs complets à côté de succès particulièrement impressionnants. Nous avons dit que des faits isolés, aussi heureux, avaient déjà été publiés ; le fait nouveau, c'est qu'il s'agirait ici d'une méthode générale de traitement du cancer.

NOUS pouvons souligner que les conceptions d'Hammerschmid sont immédiatement accessibles pour des médecins habitués à l'étude expérimentale des phénomènes biologiques. De Munich à Paris, de Zurich à Londres, à Philadelphie, il n'est pas un service spécialisé qui ne puisse, demain, reprendre ces recherches et qui, si les mêmes succès sont observés, ne se fasse honneur de les proclamer. Nous saurons en peu de mois ce que nous pouvons espérer. Si les premières informations sont confirmées, la dette que devra l'humanité au docteur Hammerschmid sera parmi les plus grandes. Après la syphilis, après la tuberculose, le cancer sera bien près d'être vaincu, et vaincu non par des empiriques ou des mystagogues, mais par des médecins inspirés par la grande conception expérimentale classique de Claude Bernard.

VERON LACROIX.

LE PROFESSEUR HUGUENIN N'EST PLUS

L'UN des plus éminents cancérologues, le professeur René Huguenin, est mort récemment. Né à Reims, le 22 juillet 1894, il fit ses études successivement à Lille, à Sedan et à Paris, et, après la guerre de 1914-1918, se spécialisa dans la cancérologie. Interne des hôpitaux en 1923, il consacra, en 1927, au cancer du poumon une thèse très remarquée. Depuis lors, tous ses travaux portèrent sur la terrible maladie. Reçu agrégé en 1930, il fut successivement médecin adjoint, médecin, puis directeur du Centre anticancéreux de Villejuif, où il avait été le collaborateur du recteur Roussy.

Tout en dirigeant le traitement des malades, le professeur Huguenin étudia de manière approfondie les différentes formes du cancer et mit particulièrement au point une méthode de traitement efficace du cancer pulmonaire. Membre de nombreuses sociétés savantes, il attachait une grande importance à la prophylaxie sociale, et, afin de permettre un dépistage rapide des porteurs de tumeurs, il avait créé des services de consultations près de différents grands organismes et aussi à l'hôpital du Val-de-Grâce, au service de santé militaire.

L'ensemble de ses travaux, qu'il avait condensés dans un livre paru en 1946 et intitulé « Quelques vérités premières sur le cancer », lui avait valu le prix Louise-Darracq.

LA GALÈRE DE MAHDIA

RETROUVÉE AU LARGE DE TUNIS

N'ÉTAIT PAS UNE GALÈRE

NON... ce n'était pas une galère qui s'éloignait des rivages de Grèce, il y a près de deux mille ans, avec un riche chargement de mobilier, de sculptures, de bronzes, de marbres et même de lourdes colonnes rangées et calées avec soin sur le pont.

Ce bateau, qui emportait vers l'Italie les commandes de riches amateurs d'art et probablement une partie du butin provenant du pillage de la Grèce par le dictateur romain Sylla, pouvait admettre une cargaison de 400 à 500 tonnes. C'était un véritable mastodonte pour l'époque que cette « corbita » romaine, avec ses 40 mètres de longueur et ses 12 mètres de largeur. Aussi, nombreux devaient être les badauds amassés sur le quai pour assister au départ du voilier et de la précieuse cargaison, qui remplaçait les grains habituellement transportés.

Les vents étant favorables, les voiles du navire disparurent bientôt à l'horizon, mais la clémence des dieux avait des limites, et la tempête qui s'abattit sur la « corbita », trop lourdement chargée, eut tôt fait de la livrer sans gouverne à la fureur des éléments. Elle dériva petit à petit, à ce que nous apprennent les archéologues, jusqu'au large du cap Africa, où, complètement désemparée, elle coula par un fond de 39 m. 50, à 4 km. 800 seulement du phare de Mahdia.

LES siècles passèrent. En 1907, des scaphandriers lourds en quête d'éponges la retrouvèrent: hasard étrange : ils étaient Grecs. En bons pirates, ils s'empressèrent de monnayer les quelques objets qu'ils trouvèrent épars sur la vase entre les colonnes. C'est ce qui mit la direction des Antiquités sur la piste du gisement et, dès 1908, une première campagne eut lieu. En 1909, une deuxième campagne fut organisée par la direction des Antiquités grâce au mécène américain James Hyde. L'intérêt exceptionnel des découvertes fit entreprendre trois nouvelles campagnes, toujours grâce au financement de J. Hyde, en 1910-1911 et 1913.

De nouveau les années passèrent sans que personne songeât au trésor

CE PAYSAGE FANTASTIQUE, où l'on peut apercevoir des poissons aux couleurs étranges évoluer au milieu d'une végétation abondante, c'est le pêle-mêle tragique des colonnes brisées que transportait la corbita romaine lorsqu'elle coula, au large du cap Africa, il y a deux mille ans. A droite, au premier plan, extrémité d'une colonne. Au second plan, une grosse éponge fixée sur l'extrémité saillante d'une colonne enfouie dans la vase. Au troisième plan, un chapiteau se détache au-dessus du fond de la mer.

CI-CONTRE, l'équipe de surface regarde avec quelque inquiétude le « Suroît » donner de la bande sous le poids de la lourde colonne de marbre qui, après de nombreux efforts, vient d'être arrachée à son lit de vase.

sous-marin de Mahdia. Ce furent Cousteau et Taillez, à bord de l' « Elie-Monnier », qui entreprirent les premiers de plonger en scaphandre autonome sur les lieux de l'antique naufrage. Avec le temps, les enseignures, mal choisies, étaient devenues inutilisables, et il fallut à l'équipe du G. E. R. S. cent six plongées, représentant une durée totale de vingt et une heures, pour retrouver l'épave.

En 1953, le Club d'études sous-marines de Tunis (C. E. S. M.), grâce à la compétence et à la remarquable organisation de son comité directeur, sut, en quelques mois, équiper et entraîner systématiquement tout un groupe de plongeurs. Dès le mois d'août 1954, ils étaient prêts à descendre par 40 mètres de fond pour exécuter le dur travail des fouilles sous-marines. Maître Pierre Cirier, le sympathique et athlétique président du C. E. S. M., réussit, avec MM. de Frondeville et Bachollet, à rendre le club à même de réaliser une campagne de prospection afin d'examiner les possibilités actuelles du gisement. Grâce à l'appui des Travaux publics, d'une part, et de la direction des Antiquités, d'autre part, d'importants moyens furent mis sur pied. La campagne préparatoire des fouilles put enfin commencer.

La tempête ayant arraché la bouée laissée par le commandant Cousteau, il fut nécessaire de repérer à nouveau l'épave. Le premier maître Cirier, remorqué par 37 mètres de fond, aperçut une colonne isolée, qui fut, hélas ! perdue à cause du mauvais temps. Effectuant une dernière plongée, j'eus la chance de trouver une autre colonne, également isolée, à laquelle on réussit à attacher l'orin d'une bouée, ce qui

permit, le lendemain matin, à maître Cirier, après quelques minutes de remorquage, d'actionner, par 39 mètres de fond, la sonnette nous donnant le signal de la victoire.

A la surface de la vase, il apercevait les colonnes rangées les unes à côté des autres et dessinant vaguement la forme d'un navire. L'épave était retrouvée, et il n'avait fallu pour cela que trente et une plongées, soit onze heures de remorquage au fond à l'équipe du C. E. S. M. de Tunis.

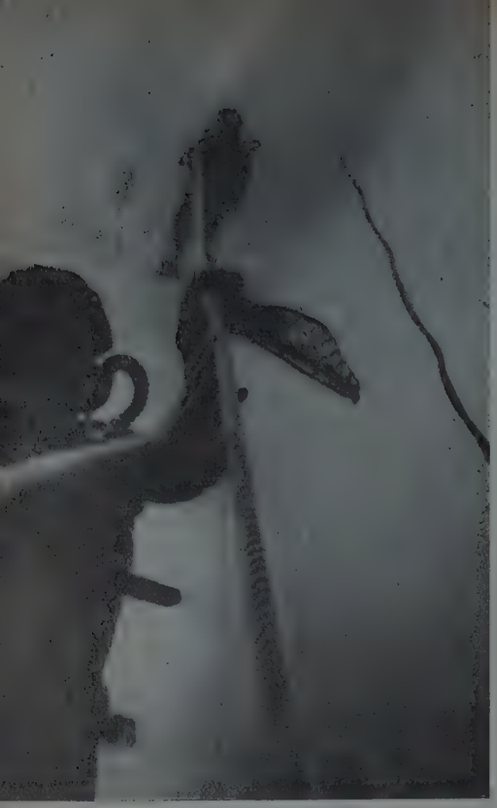
QUELQUES semaines plus tard, le « Suroît », équipé d'un treuil et d'un mât de charge qui devaient assurer le déplacement des lourdes colonnes, vint rejoindre le « Pétrel », vedette à bord de laquelle se trouvent le compresseur permettant de recharger les scaphandres autonomes et un caisson de recompression en cas d'accident.

Après de nombreux efforts et la défection d'un scaphandrier lourd, qui partit, trouvant le travail trop dangereux, douze colonnes furent déplacées afin de permettre le dévasage

CET HOMME ETRANGE, dont les pieds sont munis de palmes, est un scaphandrier qui, grâce à son appareil autonome, peut descendre sans danger à quelque 50 mètres.

UNE COLONNE ISOLEE, à laquelle on réussit à attacher l'orin d'une bouée, permit de repérer l'épave et les autres colonnes rangées dans le fond de la mer. — A gauche, des scaphandriers élinguent une colonne avant sa remontée, cependant que le photographe enregistre la scène (à droite).

SUR LA PAGE DE DROITE, EN HAUT, ce plongeur qui, au-dessus d'une colonne, évolue avec aisance devant l'opérateur, c'est le commandant Cousteau, spécialiste des recherches sous-marines.



A GAUCHE, une équipe du club d'études sous-marines de Tunis va prendre position sur le chantier sous-marin de Mahdia ; on aperçoit, 15 mètres plus haut, la silhouette du navire. — AU CENTRE, M. de Frondeville fixe le panier de récupération à la sortie de la dévaseuse. Opération difficile et qui ne put être menée à bien sans l'aide du photographe, car la dévaseuse, suspendue au bateau par un gros câble d'acier, montait et descendait violemment de 1 mètre à 1 m. 50 au rythme de la houle. — A DROITE, la dévaseuse en action crache dans le panier récupérateur son nuage de vase, de bulles d'air et parfois de petites pièces recueillies dans l'épave. — CI-DESSOUS, il a fallu déplacer douze colonnes semblables à celle-ci pour dévaser systématiquement le navire naufragé.

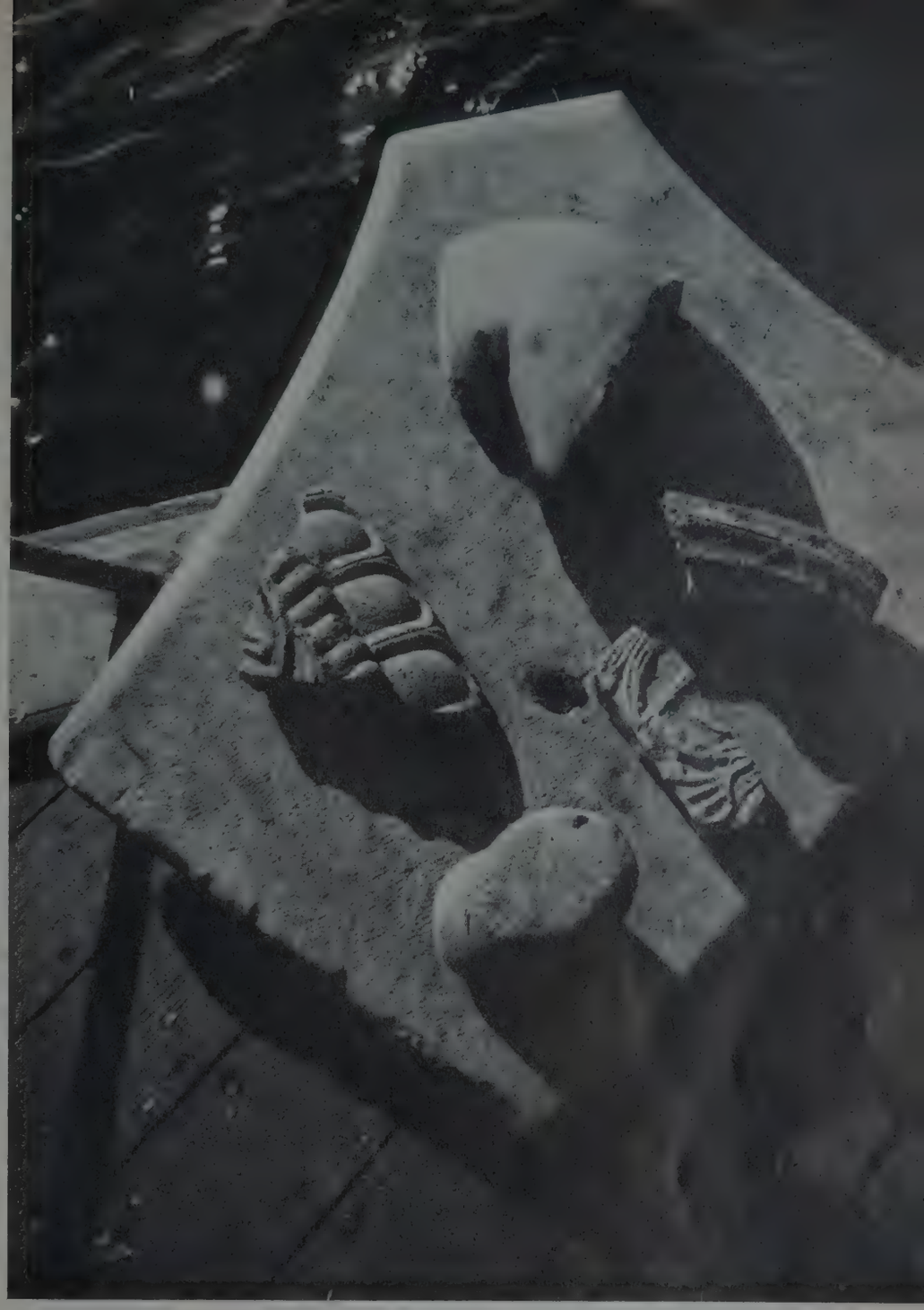
systématique des parties qu'elles recouvraient. Des poulies furent attachées à trois points fixes, ces points étant, soit une colonne, soit un chapiteau. Trois cordages descendaient du « Suroît », passaient dans chacune des poulies et venaient se rattacher tous les trois à la dévaseuse. Celle-ci était suspendue au mât de charge du « Suroît », lequel donnait très légèrement de la bande, entraîné par les 600 kilogs de la « suceuse », dont les 12 mètres de tuyauterie dressaient au fond de la mer la silhouette fantastique d'une potence. La moindre houle faisait tosser la dévaseuse sur le fond, creusant de profonds entonnoirs dans la vase glaiseuse et compacte.

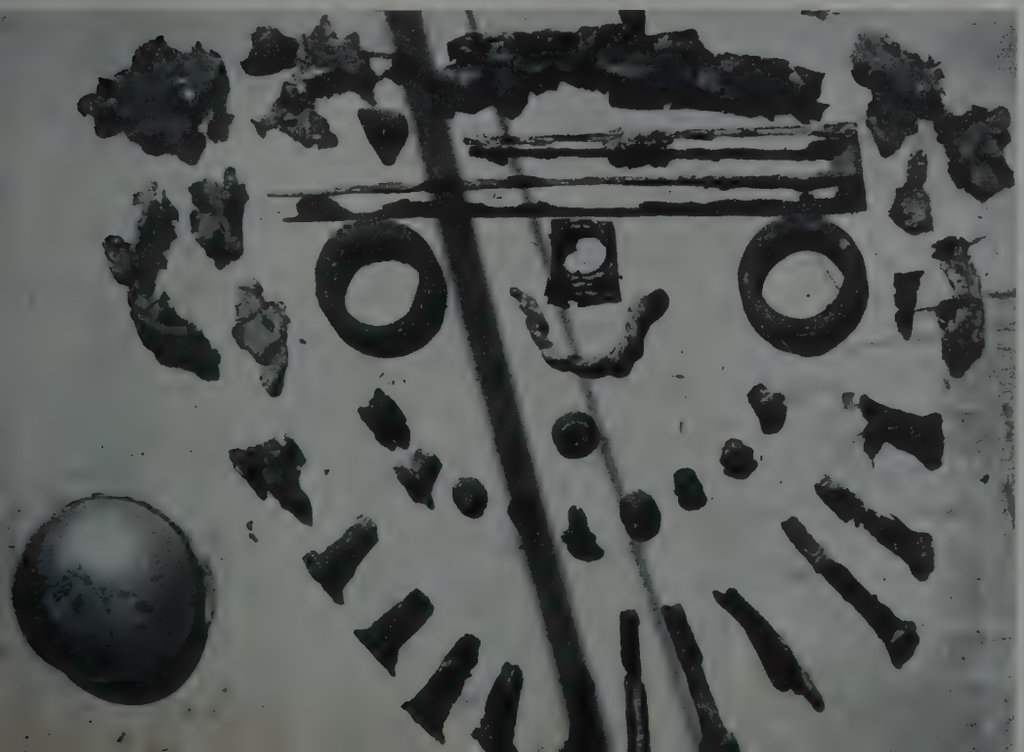
A tour de rôle nous descendions contrôler le travail, au milieu d'une véritable toile d'araignée de cordages et perdus dans un nuage de vase. Nous signalions à l'aide de la guide les déplacements qu'il fallait faire effectuer à la dévaseuse. Le code, que nous avions tatoué au crayon à bille sur le dos de la main, nous permettait à volonté de faire déplacer l' « ulseur » en faisant haler sur un cordage pendant que l'on donnait « du mou » aux deux autres.

Au cours d'une plongée, j'eus la chance de tomber sur des pièces de bois fort importantes puisque, après plusieurs plongées, l'équipe du C. E. S. M. de Tunis réussit à dégager le bordé du navire sur 10 mètres de longueur. M. de Frondeville, vice-président du C. E. S. M., releva le plan du chantier.

LE travail se pousuivit malgré le mauvais temps qui vint souvent entraver les opérations, mais, après deux cent seize plongées représentant un total de plus de cinquante-quatre heures de travail au fond, le C. E. S. M. de Tunis avait acquis la certitude que les colonnes reposaient sur le pont du navire, qui fut repéré à l'aide de multiples sondages.

De nombreuses masses de marbre ont été ainsi localisées, dont quelques-





FRAGMENTS DE MARBRE SCULPTE trouvés sur le chantier et posés sur le dessus d'un chapiteau en marbre muni du trou de scellement. Le bloc du haut, sur l'entablement, n'est pas un fragment brisé, mais une pièce de bas-relief représentant une épaule de femme et le pli de l'aisselle.

CETTE PANOPLIE, d'un genre très spécial, est composée d'objets qui ont été, soit récupérés directement, soit mis à découvert par la dévaseuse : poignée de meuble, anneaux de bronze, clous de fixation, morceaux de bordé de la corbita, entre autres...

EN HAUT, pièce de bois du bordé de l'épave, avec ses gros clous de cuivre. — CI-DESSUS, près de Mahdia, la pointe du cap Africa, qui a donné son nom à toute l'Afrique, s'enfonce dans la mer telle une proue de navire. A son extrémité se dresse, ruine prestigieuse de la grandeur romaine, un grand porche qui semble la porte de tout un continent. C'est à 4 kilomètres au large, par 40 mètres de fond, que gît la « corbita » romaine, qu'une prochaine campagne de recherches sous-marines va tenter d'explorer plus complètement qu'elle ne l'a fait jusqu'alors.

unes ont été remontées à la surface, en particulier deux plaques de marbre blanc, dont une très bien conservée, avec le trou de scellement nettement visible. Ce sont toutes deux des dessus de chapiteaux, dont elles épousent la forme. M. de Frondeville, qui a trouvé l'une de ces pièces, l'autre l'ayant été par Y. de Rolland, a pu repérer par sondage l'emplacement d'un chapiteau qui pourra être remonté au cours d'une campagne ultérieure. De nombreuses pièces de bois et de gros clous en cuivre, dont les têtes mesurent environ 3 centimètres de diamètre, ont également été retirés. Plusieurs de ces pièces de bois sont restées assemblées, ce qui fournit des compléments d'information intéressants et confirme certaines hypothèses sur la construction navale de l'époque. Nombre de ces pièces avaient encore leur revêtement de plomb.

Une poignée de meuble en bronze torsadé et deux anneaux du même alliage d'environ 7 centimètres de diamètre furent également trouvés, l'un, par maître Cirier, l'autre, par Mme Le Soufaché, la sympathique script-girl du C. E. S. M. Deux ornementations de lits, elles aussi en bronze, et une sorte de trépied ont aussi été récupérés. Des fragments de grands vases en marbre sculpté, du même type que les cratères qui figurent déjà au musée Alaoui au Bardo, furent remontés à la surface. On discernait la bordure supérieure, une partie des flancs (relativement abîmée), où l'on distinguait encore une danseuse la tête tournée vers un de ses bras levé en corbeille, ainsi qu'un fragment d'anse.

Nous sortîmes, de plus, un fragment de colonne de 3 tonnes environ, ainsi qu'une colonnette dont le cœur en marbre gris bleuté avait été respecté par les coquillages fouisseurs. La pièce maîtresse de cet ensemble est une épaule et une demi-poitrine de femme, en marbre blanc, absolument intact, avec le dessin du pli de l'aisselle. L'intérêt de cette pièce réside en ce qu'elle n'est point un fragment de sculpture brisée (probablement un bas-relief), mais une pièce entière portant sur toutes ses surfaces non polies les traces d'équarrissage laissées par l'outil du sculpteur. De plus, les bords de la sculpture offrent un certain relief et un polissage beaucoup moins fini que le reste ; ce qui laisserait supposer que, les pièces ayant été assemblées comme dans un puzzle, on procédait au polissage final des jointures. Cela n'est évidemment qu'une hypothèse, toujours est-il que cette trouvaille a fortement intéressé les archéologues, dont M. Pauphilet, représentant la direction des Antiquités sur le chantier de Mahdia, qui n'hésita pas à plonger régulièrement à 40 mètres pour observer par lui-même et sur place les progrès des travaux.

LES résultats obtenus sur ce chantier d'observation permirent de mettre au point les techniques à utiliser au cours des prochaines campagnes et confirmèrent la supériorité du scaphandre autonome sur le scaphandre lourd.

Le C. E. S. M. de Tunis, par ce magnifique travail, a ainsi démontré que, loin d'être épuisé, le gisement contient encore certainement, à l'intérieur du navire, de nombreuses pièces intéressantes.

Le 2 septembre 1954, quatre jours avant la clôture du chantier de Mahdia, le C. E. S. M. de Tunis reçut la visite du commandant Cousteau, venu à bord de la « Calypso ». Parmi les passagers de la « Calypso » se trouvaient, outre Mme Cousteau, le professeur Pérez, de la station océanographique d'Endoume, ainsi que l'ingénieur américain Edgerton, inventeur du flash électronique, qui a réalisé les installations de prises de vues sous-marines du batyscaphe. Le commandant Cousteau plongea avec son équipe, et j'eus l'honneur d'accompagner maître Cirier, le président du C. E. S. M., au cours de cette plongée, où nous eûmes le plaisir d'admirer le commandant Cousteau évoluant parmi nous avec sa maestria bien connue.

CETTE brève mais fructueuse tentative, couronnée de succès appréciables, incitera peut-être les mécènes et les organismes officiels à venir en aide à cette sympathique et courageuse équipe. Ceci d'autant plus que les nouveaux moyens déjà mis à l'étude et en partie réalisés par le comité directeur du C. E. S. M. de Tunis permettent d'augurer des découvertes sensationnelles pour les prochaines expéditions.

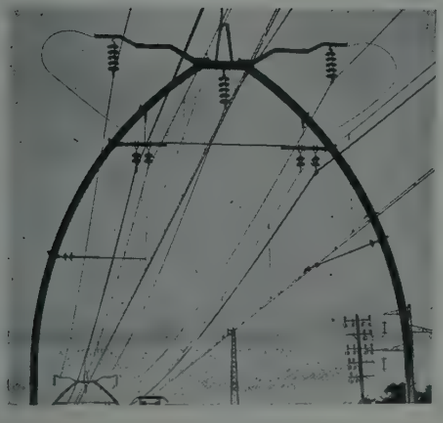
Max-Yves BRANDILY.

Photographies de Max-Yves Brandily.

LA CATENAIRE, ensemble de suspension du câble porteur d'énergie, est beaucoup plus légère sur la ligne Valenciennes-Thionville (ci-dessus) qu'elle ne l'est sur l'ensemble du réseau français (ci-dessous).

UN PUR TRIOMPHE DE TECHNIQUE FERROVIAIRE

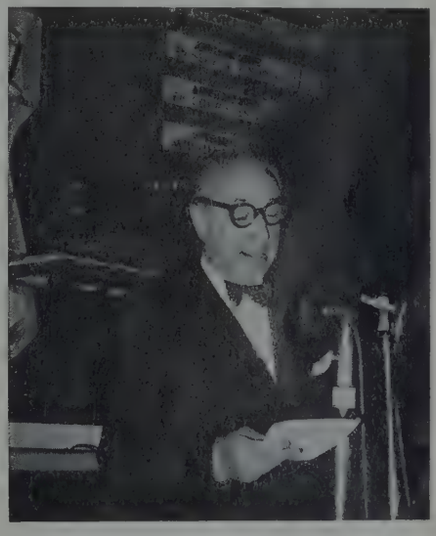
SOUS LA CATÉNAIRE LA PLUS LÉGÈRE LES TRAINS LES PLUS LOURDS



QUAND, après un an environ de trafic, expérimental d'abord, normal ensuite, sur des tronçons de plus en plus longs de la ligne Valenciennes-Thionville, la S. N. C. F. procéda, voici quelques semaines, à l'inauguration officielle de ce parcours entier, le premier d'Europe à être équipé en courant monophasé de fréquence industrielle, elle consacrait une très réelle victoire d'ordre technique, de prudente audace et de calculs minutieux. Ce n'est pas une attitude d'esprit chez les ingénieurs du rail que d'entonner en l'honneur de leur propre mérite un « los » dont leurs collègues étrangers seraient appelés à faire les frais. Pour une fois, cependant, ils eussent eu de bonnes raisons à une telle dérogation. Car on aurait eu beau ratisser tous les coins de voies ferrées et tous les replis de bureaux d'études ferroviaires du continent, on n'aurait pu isoler un ingénieur d'au delà les frontières ayant foi dans les mérites du 25.000 volts, 50 périodes (50 Hz).

C'est dire que pour la S. N. C. F., l'engagement d'avenir qu'elle prenait en fixant son choix sur ce système de traction électrique encore inédit était quelque peu périlleux. En 1951, lors de ces Journées d'information qui groupent périodiquement tous les maîtres européens du rail, les partisans du courant continu et, plus encore, ceux de l'alternatif à 16 périodes 2/3, additionnaient objections sur objections, ne dissimulant pas à leurs collègues français qu'ils n'avaient chance de passer à côté de la catastrophe qu'en mettant prudemment leurs pas dans les leurs. Malheureusement pour ces prudents, c'était dans des sentiers vierges de tout pas que les ingénieurs français entendaient mettre les leurs.

LES inconnues étaient multiples et déterminantes. La plus redoutable d'entre elles se rapportait aux types de locomotives à adopter, compte tenu des services à effectuer. Sur le Nord-Est, Valenciennes-Thionville, ces services comportaient, d'une part, la remorque de trains de marchandises très lourds, trains de minerai et de charbon, essentiellement du moins, et, d'autre part, la remorque de trains de voyageurs à vitesse relativement faible, puisque limitée à quelque 100 km.-h., en raison du profil de la ligne. Mais sur le Nord, dont l'électrification est amorcée, les services sont différents comme le sont les profils. S'il y faut compter également des trains lourds, il convient surtout de satisfaire à un service voyageurs important à tous égards. Sur cette zone que domine la desserte Paris-Lille, la vitesse maximum de 140 km.-h. est une nécessité. Corsant cette inconnue, des considérations de prix des machines ajoutaient leurs exigences. On comprend, dès lors, l'enjeu de la partie que les ingénieurs



M. CORNIGLION-MOLINIER, ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme, célèbre l'œuvre grandiose accomplie par la S. N. C. F. — CI-DESSOUS, M. Louis Armand, président du conseil d'administration de la S. N. C. F., et M. Jules Moch.

de la S. N. C. F. engageaient. Ils avaient tout contre eux : le système de traction adopté, lequel étant tout à fait nouveau ne comportait aucun précédent ayant valeur d'enseignement, le temps d'études théoriques et d'expérimentation, qui était fort réduit, et des dépenses d'investissement, puis d'exploitation, que la dureté de l'époque voulait aussi comprimées que possible.

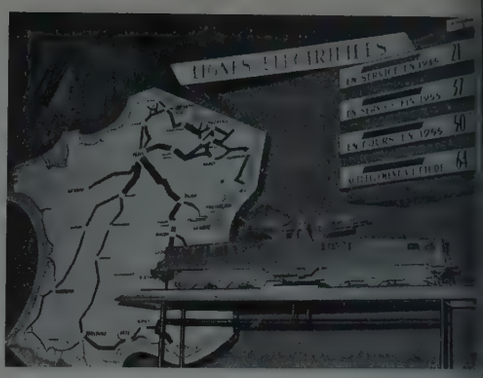
DANS LES COULISSES DES BUREAUX D'ETUDES

Lorsque, voici déjà de nombreuses années, à l'occasion de l'électrification en monophasé de fréquence industrielle du tronçon Aix-les-Bains - La Roche-sur-Foron pour essais préliminaires, les ingénieurs se penchèrent sur le problème de la sélection de types de locomotives, toute leur attention se porta sur le moteur direct monophasé 50 Hz. La recherche était normale, classique même et devait s'imposer à l'esprit, ne serait-ce qu'en raison du fait que les systèmes à courant spécial n'avaient comme ressource que la solution du moteur direct. Sans entrer dans des détails techniques aussi rebutants pour le rédacteur que pour le lecteur, disons simplement que, lors des Journées d'informations d'Annecy, la S. N. C. F. n'avait à produire comme fruit de ses travaux que trois types de machines : la première, à redresseurs ; la seconde, à moteurs directs ; la dernière, à moteurs directs aussi, mais à un moteur par essieu. De ces trois spécimens, les deux premiers avaient fort peu roulé et, de ce fait, ne présentaient rien de probant, mais le dernier totalisait 150.000 kilomètres de marche, et ses collecteurs, point sensible, étaient en parfait état de fonctionnement. Toutefois, rien ne pouvait être considéré comme définitif, pour l'observation critique tout au moins, car les ingénieurs, délivrés de la hantise du moteur direct, ayant aussi résolu le délicat problème de l'alliance de la grande puissance et de l'adhérence totale, savaient désormais où ils allaient. Ils n'ignoraient pas qu'ils devraient compter dans leurs parcs des machines à moteurs directs, mais ils savaient enfin que celui-ci compterait aussi des locomotives à groupes tournants et d'autres à redresseurs. Seulement, ils se gardaient bien de le dire, s'en remettant au temps et à la répétition des expériences d'en assurer la démonstration.

En mai 1954 se tint à Londres un Congrès international de techniciens des chemins de fer. Leur religion fermement établie, les représentants de la S. N. C. F. sont désormais sans dissimulation. Mais, s'ils ont conscience d'avoir théoriquement gagné la bataille des types de machine, ils ne peuvent encore en assurer la démonstration pratique. A cette époque, les installations fixes du tronçon Valenciennes-Charleville ne sont pas encore achevées. Les équipements électriques des premières locomotives n'avaient été essayés qu'en plate-forme. Il faut attendre avant d'abattre toutes ses cartes. Aussi la conclusion du Congrès de Londres témoignera-t-elle d'une prudente et légitime réserve : « Un avis définitif à ce sujet (types de locomotives) ne devrait toutefois pas être formulé avant qu'une expérience suffisante en exploitation eût été acquise. »

Deux mois après la clôture du Congrès de Londres, le 2 juillet 1954, la mise sous tension du tronçon Valenciennes-Charleville est effectuée, et le 13 juillet commencent les premières circulations des locomotives nouvelles. Patiente, la S. N. C. F. additionne essais et services. Elle veut un bilan probant qui permette cet avis définitif demandé à Londres. Quand elle le produira, près de dix mois se seront écoulés.

Le 31 mars 1955, elle arrête ses comptes et les rend publics. « La première locomotive CC à groupe mono continu a parcouru 128.000 kilomètres ; la première BB à moteurs directs, 151.500 kilomètres, et la première BB à redresseurs, 165.000 kilomètres, soit des parcours journaliers moyens de 500 à 650 kilomètres. » Plus démonstratives encore sont les



LA SITUATION de l'électrification du réseau français et les perspectives pour les prochaines années témoignent que, de plus en plus, la vapeur va céder sa place à l'électricité.

PROBLÈMES MINEURS DIFICILES A RÉSOUDRE

En marge des problèmes majeurs de traction que posait l'électrification à 50 Hz de la région Nord, il en est de mineurs, tout aussi hérissés de difficultés et dont certains sont même sans précédents. Ainsi en est-il de celui des télécommunications, en fait de la liaison combinée fil-sans fil entre un poste mobile et un poste fixe. Déjà, de tels contacts étaient fréquents dans les gares de triage entre mécaniciens de machines de manœuvre et chefs de poste de tri, mais uniquement par sans fil. Par sans fil aussi, des employés pointeurs de wagons, munis d'un émetteur-récepteur, lançaient par radio les numéros de wagons qu'auparavant ils enregistraient sur un petit carnet. Ces premières expérimentations, ayant permis de dégager de précieux enseignements, la S. N. C. F., d'accord avec les P. T. T., a mis au point un système permettant dès maintenant à un voyageur d'appeler n'importe quel abonné du réseau « national ». Sur les futurs rapides Paris-Lille, roulant à 140 km-h., téléphoner à un abonné d'un quelconque réseau « européen » sera une opération courante.

Autre problème, de génie civil, celui-ci. L'électrification du réseau Nord nécessitera, pour la pose des caténaires, le déplacement vertical des ponts routiers entre la gare du Nord et la sortie de la capitale. Ces ponts sont au nombre de quatre. Bien évidemment, leur déplacement devra être effectué sans que la circulation des voitures et des piétons soit le moins du monde perturbée. Mais, de ces quatre ponts, il en est un pour lequel le problème est particulièrement délicat. C'est celui du boulevard de la Chapelle, qui supporte un second pont, le pont de la ligne aérienne du métro Dauphine-Nation, laquelle ne saurait voir son trafic suspendu, ne serait-ce qu'une minute.

En d'autres temps, de tels travaux eussent été confiés à Hercule. Aujourd'hui, ils n'étonnent même pas un ingénieur frais émoulu de son école !

A DROITE, un des types des nouvelles motrices qui, utilisant directement le courant de 25.000 volts, peuvent remorquer aussi bien des trains lourds de marchandises que des trains de voyageurs à des vitesses commerciales encore jamais atteintes.

CI-DESSOUS, alors que, dans les locomotives électriques actuellement en service, le conducteur est face à la voie, sur les nouvelles machines, il se trouve placé perpendiculairement à celle-ci ; il peut ainsi surveiller très facilement l'arrière du convoi, notamment dans les courbes.

EN HAUT, naguère encore, il était courant de voir attelées aux trains de minerai deux locomotives à vapeur, l'une en tête, l'autre en queue. — AUJOURD'HUI, ci-dessus, une seule machine suffit, et comme le soulignait le président Armand, « ce sont de véritables trains-cargos qui sillonnent l'artère Valenciennes-Thionville ».

performances accomplies par ces trois types de machines, qui démarrent et remorquent des trains de 1.100 à 1.850 tonnes. Ajoutons qu'il nous a été donné de voir, en gare d'Audun-le-Roman, une CC à groupe mono continu démarrer un train de minerai du poids fabuleux de 2.700 tonnes. Certes, il s'agit là d'une performance exceptionnelle, comme exceptionnels ont été les records de vitesse du début de cette année. Les uns et les autres témoignent simplement la haute qualité du matériel engagé.

Ane s'en tenir qu'aux résultats acquis en service normal, « ces chiffres, note M. Garreau, chef de la division des Etudes de Traction électrique à la S. N. C. F., dépassent largement tout ce qu'on connaît dans les autres systèmes. C'est la révélation actuelle du 50 Hz... » De telles charges n'ont pas été le fait d'essais exceptionnels. Ce sont les charges effectivement allouées à l'exploitation. Elles sont remorquées normalement.

Afin de faire ressortir sans conteste possible la valeur du 50 Hz, de son matériel de traction, de ses conditions d'exploitation, de ses installations fixes, peu coûteuses à établir, les bureaux d'études firent choix d'un véritable réseau, celui du Nord-Est, de 2.800 kilomètres de lignes, et l'équipèrent théoriquement selon les trois types d'électrification en usage. Les conclusions de ces bilans comparés furent formelles. Toutes aboutissaient à l'indéniable excellence du 50 Hz, notamment en matière de traction.

Au total donc, sur le plan des engins moteurs de traction, la querelle des anciens et des modernes de l'électrification ferroviaire peut être considérée comme close. Le courant continu, qu'il soit à 1.500 ou à 3.000 volts, a donné son plein de perfectionnements. Mieux que personne, la S. N. C. F. en connaît la valeur, elle qui a conduit au record du monde de vitesse deux machines de série. Longtemps elle a douté de pouvoir atteindre de tels résultats en 50 Hz. Aujourd'hui, elle sait que cette espérance lui est ouverte. Elle sait même vers quel type de machine unique le progrès la conduira pour assurer des services contradictoires : celui de voyageurs à très grande vitesse ; celui de trains de plus en plus lourds de marchandises. L'outil, elle l'a conçu patiemment, dans une connaissance parfaite des techniques étrangères.

VERS L'ADOPTION DE LA MACHINE UNIVERSELLE

Au degré d'avancement où en sont aujourd'hui venus les ingénieurs du service des Etudes électriques, on serait en droit de croire qu'ils ont atteint un palier de repos et d'assimilation, et qu'un nouveau bond en avant nécessiterait, au préalable, une certaine somme d'études théoriques suivies de l'habituel dosage d'expériences à toutes les échelles et sur tous les plans. Or il est loin d'en être ainsi. L'esprit de progrès, et peut-être aussi l'esprit d'orgueil, ce puissant levier, les pousse littéralement aux reins. Déjà ils ont dessiné le proche avenir. Et s'ils réalisent ce qu'ils espèrent, ils auront marqué le destin de l'électrification ferroviaire pour un laps de temps appréciable.

A l'heure présente, deux types de locomotives électriques constituent le parc des machines électriques de la S. N. C. F., tant pour les lignes équipées en courant de 1.500 volts continu que pour la ligne à 50 Hz. Ces deux types à adhérence totale sont des BB et des CC ; chacun d'eux comportent des différences de construction les adaptant à des services également différents.

Point n'est besoin de divination pour esquisser l'orientation prochaine de la S. N. C. F. La traction à vapeur a vécu et relève du passé. Dans une très large mesure, il en est de même de l'électrification en continu. Hormis des raccords de lignes secondaires à des lignes principales, ce système ne connaîtra plus d'extension. L'avenir est sans conteste au 50 Hz. Dès lors, le système de traction doit être pensé en fonction de cet équipement et de lui seul.

Actuellement, les types de BB et de CC en service (locomotives de grandes lignes) ou susceptibles de réalisation aisée — ils sont dans les cartons des constructeurs — sont les suivants :

1° Locomotives BB pour trains de voyageurs à grande vitesse (140 km.-h., capables d'atteindre et de tenir 160 km.-h.) ;

2° Locomotives BB pour services mixtes : trains de voyageurs de grandes lignes à vitesse modérée, trains omnibus ou directs ; messageries et marchandises ordinaires. Vitesse maximum : 120 km.-h. ;

3° Locomotives CC spécialement prévues pour le service des trains de marchandises lourds. Vitesse maximum au moins égale à 60 km.-h.

Cette parenthèse close, parmi les BB de grande vitesse, celles du système dit à redresseurs ont montré des aptitudes proprement extraordinaires, les rendant susceptibles des usages les plus inattendus. Dans un de ses rapports, M. Nouvion, ingénieur en chef à la division des Etudes électriques, écrit : « Il nous est demandé de remorquer des trains à grande vitesse, identiques à ceux de Paris-Lyon. Nous avons donc été conduits à prévoir des machines ayant des caractéristiques de traction comparables à celles de nos BB grande vitesse, 1.500 volts, c'est-à-dire à 140 km.-h. de vitesse normale en service et de puissance supérieure à 4.000 CV. Le problème est résolu. Les machines capables de satisfaire à un tel programme sont en commande ou sur le point de l'être. » Ces machines auront une vitesse limite de 160 km.-h. Un rapide de 700 tonnes pourra relier Paris à Lille (la vitesse étant limitée, *pour le moment*, à 140 km.-h.) à plus de 120 km.-h. de vitesse moyenne, avec deux arrêts intermédiaires. C'est dire que le record du *Mistral* sur Paris-Lyon est, d'ores et déjà, battu.

« En messageries (service mixte), sur Paris-Lille, avec une vitesse *volontairement* limitée à 100 km.-h., l'horaire réalisable par la même machine, avec un train de 600 tonnes, est de 164 minutes, à 92 km.-h. de vitesse moyenne.

» En marchandises, avec une vitesse limite de 100 km.-h., l'horaire sur Paris-Lille serait de 228 minutes, à 66 km.-h. de vitesse moyenne, avec un train de 2.000 tonnes. »

Et maintenant, que conclure, sinon que, dans un laps de temps peut-être fort proche, le parc de locomotives électriques 50 Hz de la S. N. C. F. ne comportera qu'un unique type de machine : la BB à redresseurs.

Perspective qui relève presque de la féerie si l'on songe que :

— les premières études théoriques des locomotives à redresseurs datent de 1930 ;

— la première application pratique d'un redresseur monophasé alimentant des moteurs à collecteur date de 1936 et fut réalisée sur deux locomotives types à 50 périodes ;

— la première locomotive à redresseurs type ignition fit son apparition en 1952 aux Etats-Unis ;

— la première conception de la BB à ignition due aux ingénieurs de la S. N. C. F. date de 1953, soit deux ans.

Aussi quand M. Nouvion enregistre que « la technique du 50 Hz marche à pas de géant », il se tient dans les limites de la vérité la plus modeste.

« AUDACES FORTUNA JUVAT »

Avec l'adoption du 50 Hz et de tout ce qu'il comporte, notamment dans le domaine de la traction, la S. N. C. F. vient non seulement de prendre un nouveau tournant de son histoire, mais encore d'ouvrir une étape dans l'évolution de l'électrification ferroviaire. L'amorce Valenciennes-Thionville n'est que le premier et modeste élément de l'équipement des zones Nord et Nord-Est, mais ses enseignements comme ses perspectives ont été suffisants pour que soient assis des programmes de la plus grande envergure et de longue échéance.

Le choix du 50 Hz comme forme d'énergie électrique a paru audacieux à beaucoup. Certes, il comportait ses inconnues, mais aussi il présentait les avantages inhérents à tout courant alternatif : souplesse, maniabilité, facilité de changer la tension. Quant à la périodicité, plutôt que de faire appel à des fréquences spéciales, pourquoi ne pas adopter tout simplement le courant industriel que tout le monde emploie et dont plusieurs générations de techniciens ont déjà mis au point de multiples procédés d'utilisation, parmi lesquels un grand nombre répondaient aux exigences de la traction ferroviaire ? La S. N. C. F. a osé. Elle a réussi.

Fera-t-elle des disciples ? Entraînera-t-elle dans le sillage si brillamment tracé des pays qu'habite le désir de l'électrification ? Doute et espérance peuvent être, en l'espèce, donnés à égalité. Un instant on a cru pouvoir escompter l'adhésion belge ; finalement, nos voisins du Nord ont fait pencher la balance en faveur du continu 3.000 volts. L'Angleterre serait plus hésitante. Mais, quoi qu'il en soit de l'immédiat, une révolution technique et économique est accomplie, révolution qu'aucun ingénieur ferroviaire ne saurait ignorer. Les problèmes que pose le rail sont les mêmes pour tous. Ainsi celui de l'adhérence, qui est le problème de base du chemin de fer et qu'a posé, une fois de plus avec une nouvelle acuité la nécessité de faire remorquer les trains les plus lourds par les locomotives les plus légères — ce que permettait le matériel de traction en 50 Hz. Or, à cet égard, les résultats ont été surprenants, puisque la limite d'adhérence admise de tout temps de 25 % a été atteinte et poussée jusqu'à 35 %. Il s'agit là d'une nouveauté susceptible d'alléger sensiblement encore les locomotives et d'éviter la « course au poids », génératrice de dépenses croissantes d'infrastructure. Disons, avec M. Armand, que « si le rail est pour les wagons une surface lisse qui ne leur oppose qu'une résistance minime, il est pour nos machines modernes une véritable crémaillère à laquelle elles se cramponnent solidement. Ainsi s'explique le démarrage en rampe de 10 ‰ de véritables trains cargos. » Autre problème tout aussi capital dans un domaine différent, celui des dépenses d'exploitation : la consommation de courant d'un train de marchandises lourd s'établit en chiffre record de 11 watts-heure par tonne-kilomètre au pantographe. L'usage d'une locomotive au prix d'emploi d'un aspirateur !

C'est une harmonie souveraine que dégage cette nouvelle jeunesse du rail français, tentant et réalisant ce que d'autres n'ont ni osé tenter ni osé réaliser. Une harmonie qui unit dans une féconde alliance la technique et l'économique, qui donne au transport sa vraie place dans la vie active nationale et en fait le ciment de liaison entre les ensembles industriels de base. Comme on comprend dès lors l'orgueil du chef responsable : « Valorisés dans des centrales thermiques, les charbons cendreux et les gaz de hauts fourneaux, sous-produits des bassins du Nord et de la Lorraine, transportent leurs frères nobles, le coke et l'acier, dans les trains les plus lourds, que remorquent, sous la caténaire la plus légère, des locomotives de puissance relativement faible, à des prix de revient que seule la navigation intérieure permettait, autrefois, d'envisager. »

Raoul Peslin.

TOUJOURS PLUS VITE : grâce à l'électrification du tronçon Valenciennes-Thionville, il a été possible de réduire de quarante minutes la durée du parcours Calais-Bâle. Photographies S. N. C. F. et « la Vie du rail ».

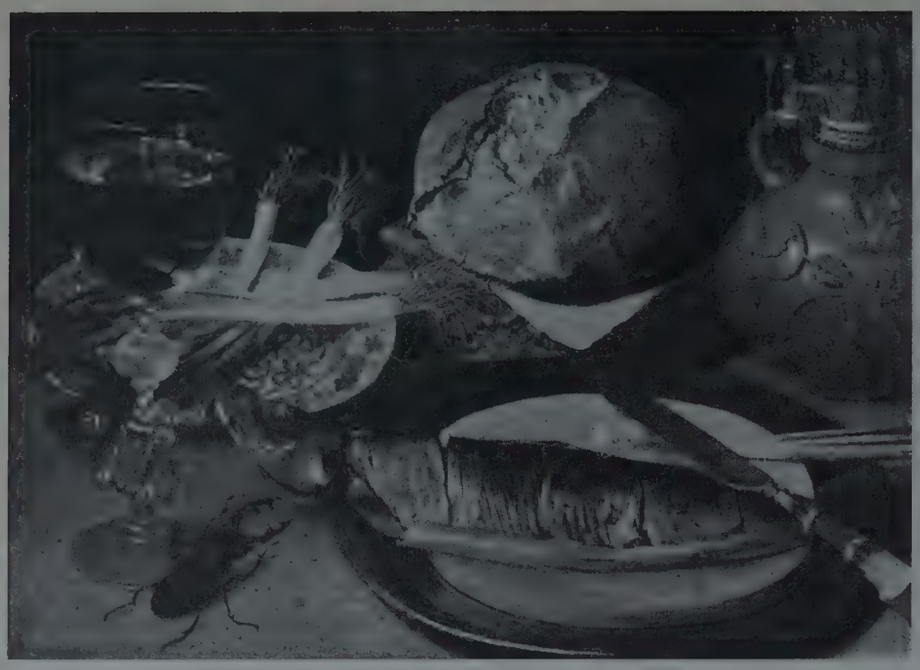
LUCAS CRANACH L'ANCIEN « Sainte Marie-Madeleine. »

A L'ORANGERIE

CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSÉE DE COLOGNE

ON aime la modestie dont fait preuve M. L. Reidemeister en nous présentant les œuvres de son musée. Il nous permet de reprendre, sans être discourtois, ses propres termes : « Si séduisante que soit l'idée de savoir nos plus belles œuvres offertes à l'appréciation des connaisseurs parisiens et des visiteurs venus du monde entier, nous n'en devions pas moins nous poser cette question : « Après l'exposition à » Paris des collections de Vienne, de » Berlin et de Munich, sommes-nous » en mesure, avec notre collectif, de » supporter honorablement cette » épreuve ? »

Nous pouvons lui répondre que la présentation du musée de l'Orangerie est beaucoup plus qu'honorable ; elle offre un intérêt certain puisqu'elle



GEORG FLEGEL « Nature morte au cerf-volant. »

nous permet de prendre contact avec des maîtres allemands que l'on ne peut connaître sans avoir fait le voyage d'Allemagne ; elle a aussi le mérite de nous montrer l'effort de grands amateurs d'art d'autrefois pour rassembler leurs collections. Le musée Wallraf-Richartz de Cologne porte, en effet, le nom de deux bourgeois colonais qui sont à l'origine de la fondation du musée. Ferdinand Franz Wallraf, professeur à l'Université, lutta avec acharnement pour sauvegarder les œuvres d'art amassées par sa cité au cours des âges, que les guerres de la Révolution française et la dispersion des biens d'Eglise menaçaient gravement. Avec des moyens financiers réduits, il put ainsi rassembler une collection admirable qu'il légua à sa ville natale. Au milieu du XIX[e] siècle, J. H. Richartz, négociant, faisait construire un bâtiment néogothique, à la mode du temps, pour abriter les œuvres d'art. Ce musée, les collections ayant été mises à l'abri, fut détruit en 1944 par les bombardements aériens. C'est avant de reprendre place dans les nouveaux bâtiments reconstruits qu'une sélection de tableaux a été envoyée à Paris.

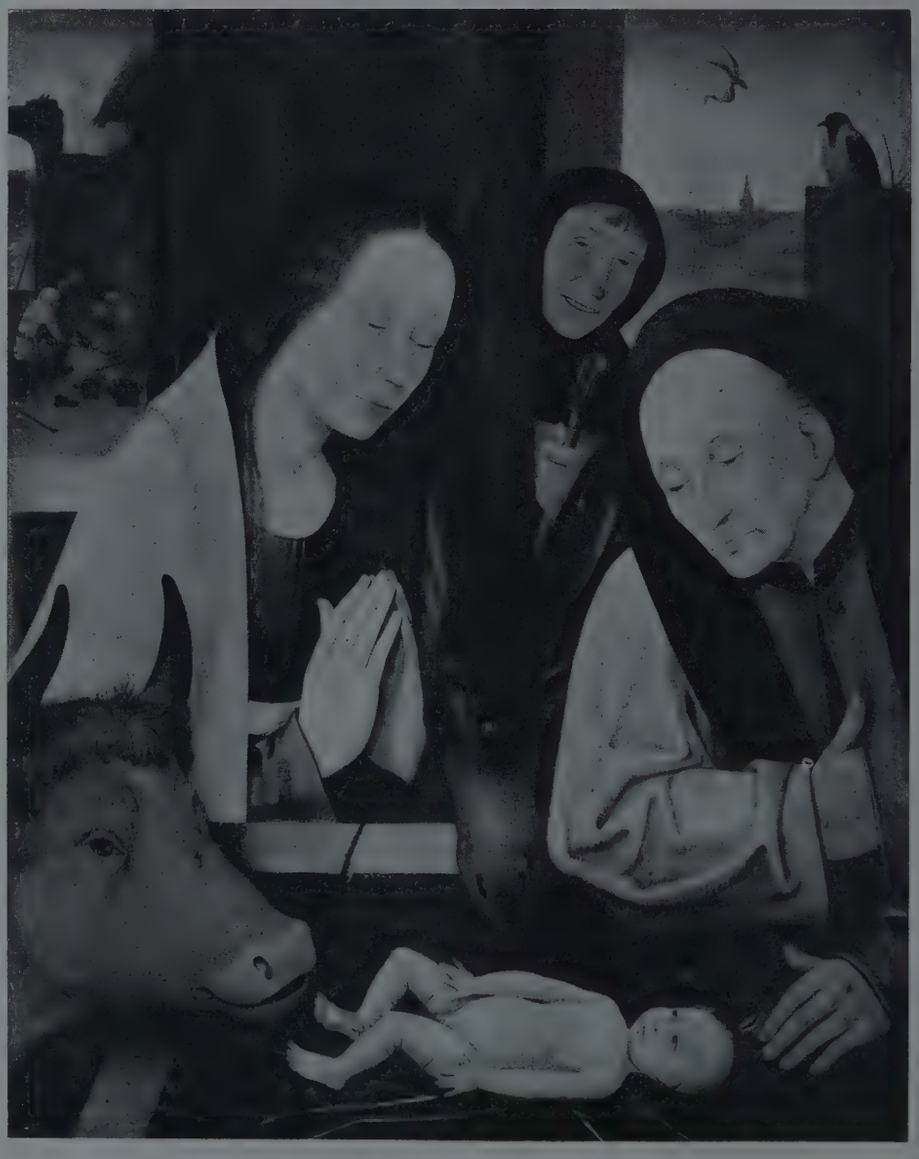
Cologne, de longue date, est une ville riche et florissante. Les commerçants amateurs d'art, comme dans les villes flamandes, y furent nombreux. Nous citerons entre autres le banquier Jabach — dont nous voyons ici un portrait plantureux par Hyacinthe Rigaud — célèbre par les collections qu'il céda à Louis XIV qui composent aujourd'hui le fonds le plus prestigieux du musée du Louvre.

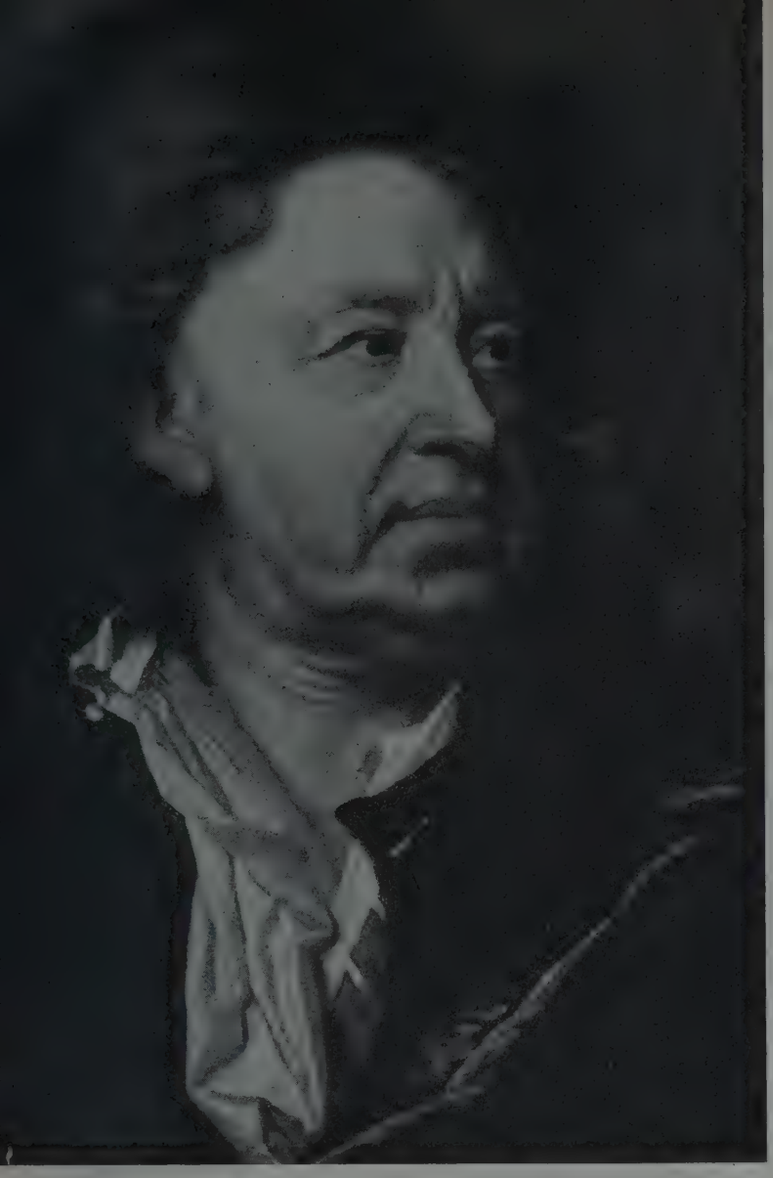
Les primitifs colonais s'inspirent assez manifestement des miniaturistes français, sans en traduire la fraîcheur ni la spontanéité. Le Maître de la Véronique a subi surtout l'influence flamande, encore que dans la *Crucifixion* on trouve un certain accent florentin. Le Maître de la vie de Marie, le Maître du calvaire Wasservass, le Maître du retable de Saint-Barthélemy témoignent d'un réalisme expressif allié à une sorte de baroquisme gothique très représentatif de l'art rhénan. Du Maître de Sainte-Ursule nous admirons l'apparition de l'ange à la sainte, qui rayonne de la plus pure spiritualité.

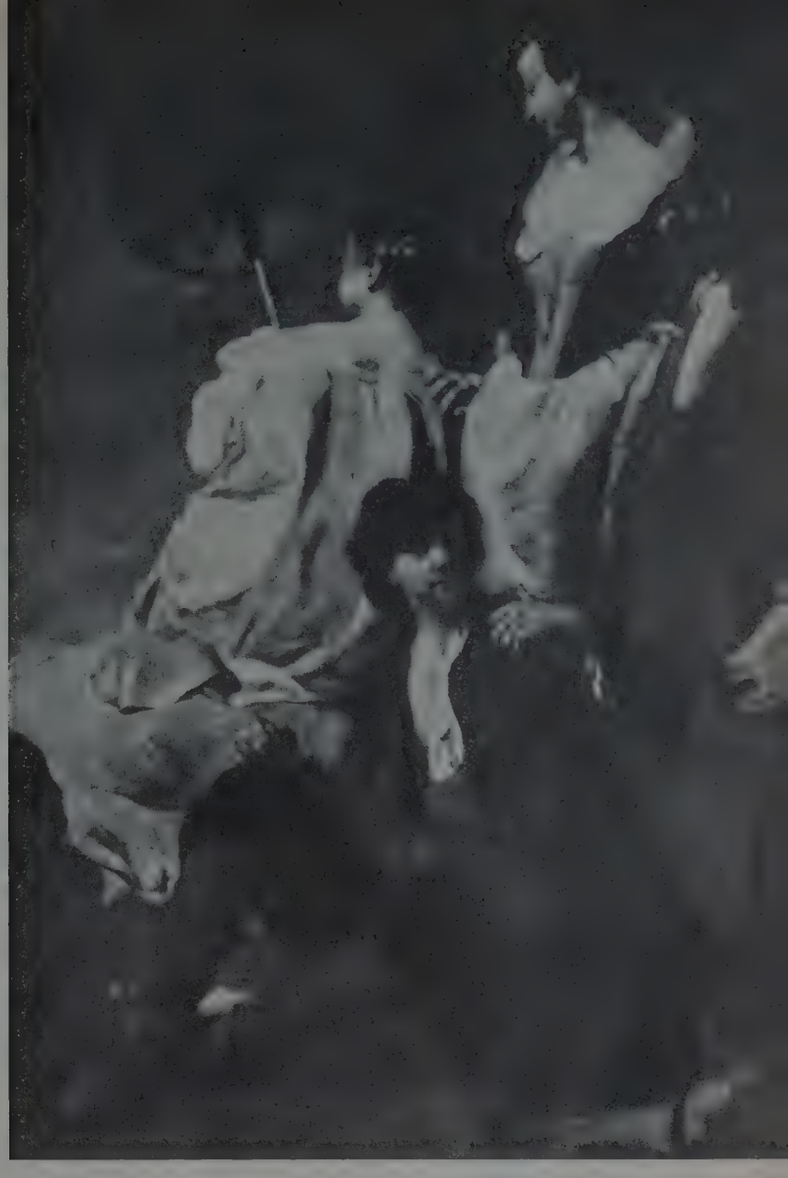
Un nom se détache parmi ces anonymes, celui de Stefan Lochner. Sa *Vierge au buisson de roses* est d'une grâce infinie. La délicate poésie et le sentiment si tendre qui se dégagent de cette œuvre, peinte avec un art exquis, qui touche à la préciosité, nous font aborder un sommet de la peinture germanique de l'exposition. L'autre sommet, qui le dépasse encore, selon nous, étant la *Marie-Madeleine*, de Cranach, dont le charme et l'élégance, faits de menus détails précis, sont incomparables. Je tiens aussi à mentionner la sobre et forte nature morte de Flegel, par quoi se termine en beauté cet historique de l'école allemande que nous ne retrouverons qu'au XIX[e] siècle.

L'école des Pays-Bas est représentée par une *Nativité* de Memling et une autre de Jérôme Bosch. Quels contrastes entre la solidité architecturale de celui-ci et la sensibilité assez mièvre de celui-là ! Le retable de Joos van Clève, dont l'agitation n'est pas exempte d'un certain maniérisme, est cependant du plus vif intérêt. Les portraits de Jordaens, de Van Dyck, de Franz Hals — avec celui de la *Jeune Pêcheuse* joufflue, si habile-

JEROME BOSCH « La Nativité. »







HYACINTHE RIGAUD « Portrait d'Everhard Jabach. »

A droite : GIAMBATTISTA PIAZZETTA « Idylle. »

Ci-contre : CARL BEGAS « L'artiste et l'architecte J.-P. Weyer. »

ment « enlevé » — nous mènent aux trois peintures de Rembrandt qui justifieraient à elles seules la visite de l'exposition. Le visage fin et inquiet jusqu'au drame de cet *Ecclésiastique âgé,* qui se redresse après la lecture d'un gros livre, ce visage d'une intelligence qui sait tout et a compris qu'il ne savait rien nous pénètre jusqu'au fond de l'âme. Le *Christ à la colonne* est une étude de corps déjeté par la souffrance et auréolé par la résignation. Quant au portrait de l'artiste lui-même, peint un an avant sa mort, quelle audace bouleversante dans la distribution de cette pâte épaisse et boueuse d'où jaillit ce rire insolite !

Je n'arrive pas à partager l'admiration dont font preuve certains critiques pour le grand *Repas de chasse* de Courbet ; il m'apparaît comme une peinture assez bâclée, vulgaire, et intéressante surtout par la qualité des détails alignés au premier plan.

La peinture allemande romantique est largement représentée au musée de Cologne. Les peintres de cette époque sont généralement à la recherche d'effets pittoresques ou de réminiscences historiques où leur personnalité paraît peu. Les paysagistes Otto Menzel, Feuerbach, d'esprit inquiet mais très académique, furent, en leur pays, des peintres à succès. Wilhelm Leibl, lui, possédait plus de talent, et le musée de Cologne a bien fait de faire large place à un choix de figures où se reflète l'influence de Courbet — du meilleur Courbet — marquées par une belle vigueur d'accent.

Bernard CHAMPIGNEULLE.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

LE prestige de Jacques Villon ne fait que grandir. L'actuelle exposition de ses œuvres, à la Galerie Louis Carré, confirme le merveilleux talent de cet artiste, qui a su — le fait est si rare à notre époque qu'il convient de le signaler — rester simple, modeste et exquis. Rattaché au cubisme, Jacques Villon est toujours fidèle à une certaine forme « figurative » dans cette conception artistique, et il semble qu'il y revienne plus volontiers dans quelques-unes de ses dernières peintures. Tel nous apparaît, par exemple, le « Portrait de Joseph Pulitzer Jr. », peint cette année, et que nous reproduisons ici. « Jo » Pulitzer devait, à plus d'un titre, intéresser Villon. Directeur du « Post Dispatch » à Saint-Louis, Etats-Unis, il s'est passionné tout jeune pour la peinture contemporaine, et il possède une des plus importantes collections d'œuvres modernes de Saint-Louis : Picasso, Braque, Matisse, Juan Gris, Paul Klee, etc. Séduit — et ceci est une preuve de son goût fin et sûr — par l'art de Jacques Villon, « Jo » Pulitzer décida de faire faire son portrait par cet artiste si celui-ci y consentait. Après de multiples séances de pose, Villon exécuta ce chef-d'œuvre, dans lequel il sut rendre à la fois la ressemblance physique de son modèle en même temps qu'il décelait tous les impondérables de son caractère et de son intelligence. Je ne crois pas trahir ni la pensée de l'artiste ni la mienne en disant qu'ici Jacques Villon s'apparente par bien des points à Cézanne, et qu'il poursuit ici l'œuvre du génial Aixois (souvenons-nous du portrait de Vollard) en même temps qu'il continue cette grande tradition française de l'art du portrait.

Pleine de poésie, cette peinture est d'une très grande rareté de coloris : des bleus et des roses, des mauves et des verts se combinent ou s'opposent en de délicates harmonies nuancées, tout en valeurs. La lumière est blonde et transparente, les reflets jouent, par vibrations colorées, sur le visage, sur le plastron de la chemise (comme chez Cézanne dans le portrait de Vollard) et sur les mains. Par ce portrait, et par les autres peintures exposées à la Galerie Louis Carré, Jacques Villon nous apparaît comme un des plus grands peintres-poètes de notre temps.

★

KANDINSKY demeure un des maîtres de la peinture abstraite. Dèpuis ses premiers essais de 1910 dans cette forme d'art, il réalisa toute une série d'œuvres où la progression vers une nouvelle création cosmique l'autorise à un langage essentiellement poétique. L'artiste ne représente plus désormais tel ou tel arbre, fleuve ou être particulier, mais il évoque, soit fragmentairement, soit par synthèse ou schématisation, l'arbre devenu symbole de tous les arbres, le fleuve devenu symbole de tous les fleuves...

Enfin, voulant exprimer la vie dans son essence, Kandinsky a, par des compositions habiles et rythmées, donné un caractère dynamique, toutes ses formes étant en mouvement continuel, chacune participant par phénomène d'attraction, semble-t-il, au mouvement de la voisine. Cette plasticité étonnante des formes et des couleurs, cette harmonie qui les unit permettent cette rêverie sur le mystère du monde, dont Kandinsky nous ouvre largement les portes. (Galerie Maeght.)

XAVIER VALLS a exposé récemment quelques œuvres à la Maison Espagnole de la Cité Universitaire. Nous reproduisons ici celle qui vient d'être primée, dans laquelle on peut retrouver les qualités de tradition, de sévérité et de poésie intérieure et ce sens de la lumière et des valeurs qui relie Valls à ses grands devanciers ; on évoque notamment certaines natures mortes de Zurbaran devant la rigueur et le sens plastique de cette belle composition.

J. VILLON « Portrait de Joseph PULITZER Jr. »

CONSERVATEUR du musée Toulouse-Lautrec à Albi, M. Julien vient d'organiser dans ce musée une remarquable exposition consacrée à Raoul Dufy. Dufy chez Lautrec, le peintre du bonheur chez le peintre des joies factices, le peintre de Mozart chez le peintre du French Cancan, le peintre qui prend « la nature pour une hypothèse » chez le peintre qui veut être « le témoin de son époque » ! Cette antithèse fait sans doute mieux apprécier encore le talent exceptionnel de l'un et l'autre de ces artistes, et Raoul Dufy apparaît davantage comme le « peintre de la joie », qu'il exprime dans la « joie de peindre ».

Xavier VALLS « Nature morte. »

LES LIVRES D'ART

MONTAGNES, édité aux « Horizons de France » et consacré par Henri Gaussen, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, et par Paul Barruel à la vie des plantes et des animaux aux hautes altitudes, fera rêver les amoureux de la nature. D'admirables photos, dont de nombreuses en couleurs, évoquent pour le lecteur ravi une faune typique, des paysages grandioses et une flore merveilleuse dans sa richesse et sa diversité.

Un texte documenté, mais toujours parfaitement clair et dont la poésie n'est pas exclue, expose tout ce qu'il convient de savoir sur le milieu montagnard des cinq continents.

Puisse ce livre contribuer à faire aimer et protéger « ces sanctuaires de la nature où l'homme peut s'élever au-dessus de ses mesquines préoccupations quotidiennes », ainsi que le souhaitent ses auteurs dans leur conclusion.

★

« SAINT-MALO ET LA MER »

LA vieille cité des corsaires est à présent reconstruite. Par bonheur, sa fière silhouette n'est pas perdue. La collaboration de la Reconstruction, des Monuments historiques et de la municipalité a permis cette résurrection d'une ville moderne qui a gardé son caractère propre. Saint-Malo a repris place aujourd'hui parmi les grandes curiosités touristiques de la France. Nombreux sont les étrangers, les Anglais surtout, qui viennent admirer ce paysage maritime incomparable, où la vieille architecture militaire du château et des remparts se confond avec le rocher qui domine les flots.

Saint-Malo, aux deux tiers détruit, revit. Et ses maisons sont beaucoup plus avenantes et plus logeables qu'elles ne l'étaient. Il suffit de voir l'afflux des touristes qui circulent dans les nouvelles rues de la ville pour constater qu'elle n'a rien perdu de son attrait.

Mais une ville sans industrie, qui ne reçoit que des afflux passagers ou saisonniers, qui n'est pas animée par des ressources intellectuelles et artistiques, serait une ville artificielle, une ville seulement décorative, une ville morte. Il faut bien avouer que les souvenirs de voyage, de style régional ou international (car la plupart nous les retrouvons dans toutes les villes d'art du monde) ne peuvent en aucune façon combler les gens de goût. C'est ce qu'a compris un jeune amateur d'art, M. Philippe Baslé, qui a invité des peintres à prendre sa ville comme thème d'inspiration et a organisé une exposition où Saint-Malo tient un rôle prépondérant. Un hommage justifié a été rendu tout d'abord à l'un de nos plus grands maîtres du paysage gravé, mort récemment, qui vécut retiré en Bretagne, tenu à l'écart de la vie artistique parisienne pour tirer bénéfice d'un immense talent. Les peintures, assez panachées, ont pour auteurs : Pierre Bompard, E. Blandin, Gérard Cochet, M. de Champ, H. Chaumont, Jean Couty, Othon Friesz, M. Gimond, D. Laillier, E. Lahner, J. Thevenet et Roger Wild.

Ainsi les habitants et les voyageurs dotés de quelque sens artistique trouveront des « souvenirs » capables de les satisfaire. C'est un excellent point de départ. On souhaiterait que de telles manifestations fussent développées non seulement à Saint-Malo, non seulement en Bretagne, mais parmi toutes les régions de France susceptibles de retenir des artistes et de les inspirer.

B. CH.

UNE SAISON THÉATRALE

PAR GILLES DEBOISGE

SEPTEMBRE va rouvrir les portes des théâtres et sonner la reprise de l'activité dramatique. En attendant d'en cueillir les prémices, jetons un rapide coup d'œil sur la dernière période de cette saison. Le Festival de Paris s'est achevé dans le bruit des applaudissements. Désormais, il a conquis sa place, suscitant l'intérêt et souvent l'enthousiasme d'un public nombreux qui a trouvé dans les spectacles qui lui étaient offerts une précieuse information sur le théâtre des autres pays et la matière de fort intéressantes comparaisons. M. A.-M. Julien, sur qui reposait la plus lourde part de l'organisation, peut à bon droit se montrer satisfait des résultats obtenus. Et M. Jacques Hébertot, qui accueillit sur son théâtre une partie des troupes venues à Paris, ne doit pas être oublié.

Nous avons déjà dit, dans notre numéro d'août, les mérites de plusieurs de ces troupes. La seconde partie du Festival ne le céda point en intérêt à celle qui l'avait précédée. Si l'Opéra de Pékin obtint à juste titre un triomphe d'un éclat particulier, il convient de signaler d'autres représentations de haute valeur. Celles, en particulier, d' « Hécube » par le Théâtre national grec. Certes, il ne pouvait être question sur le plateau du théâtre Sarah-Bernhardt de lui donner l'ampleur qu'elle revêt au théâtre d'Epidaure, où des milliers de spectateurs s'entassent sur les gradins antiques. Quelques-uns de nos confrères avaient eu l'heureuse fortune, peu de jours avant que le Théâtre grec vînt à Paris, d'assister à l'une de ces représentations d'Epidaure. Ils en avaient rapporté une impression de majestueuse grandeur. Malgré la nécessaire adaptation du dispositif scénique à un cadre tout différent, bien que les évolutions — d'une importance capitale — du chœur ne pussent se dérouler de manière identique, « Hécube », à Paris, a atteint aussi à une émouvante beauté.

De son côté le Burgtheater de Vienne, avec la « Médée » de Grillparzer — les textes classiques ont été cette année fort exploités — nous a révélé en Mme Liselotte Schreiner une tragédienne d'exceptionnel pouvoir (une autre nous a été montrée par le Schauspielhaus de Zurich : Mme Maria Becker, dans l' « Iphigénie en Tauride » de Gœthe). Les représentants de l'Autriche nous ont, d'autre part, donné avec « Liebelei » et « Comtesse Mizzi », de Schnitzler, des images d'une Vienne gaie, frivole, spirituelle, mélancolique et quelquefois douloureuse, mais toujours d'un charme séduisant. L'Espagne (théâtre Maria Guerrero) avait choisi une œuvre fort dramatique, et même mélodramatique, de Benavente, tandis que Stuttgart défendait avec style « Marie Stuart », de Schiller. La Comédie d'Amsterdam présentait « Œdipe roi » dans une mise en scène un peu déroutante de Johan de Meester, le rôle principal étant confié à un tragédien hollandais réputé, M. Han Bentz Van der Berg, qui en donne une interprétation qui a paru manquer de cette puissance dont Mounet-Sully a laissé le souvenir.

Expérience — et même expérience assez audacieuse — l'an passé, le Festival d'art dramatique de Paris a victorieusement consolidé ses positions. Il nous procurera encore,

MADELEINE ROBINSON, dont le succès personnel dans « Adorable Julia », au Gymnase, où elle tient le rôle d'une comédienne célèbre, a été très grand.

ÉCHOS DU THÉATRE

UN THEATRE NOUVEAU MODELE

UNE invention qui ne manquera pas d'éveiller la curiosité de tous ceux qui s'intéressent à la technique théâtrale a été mise au point par le régisseur général d'un grand théâtre de province, celui de Nantes, M. Marcel Blassy. Celui-ci, que ses fonctions mettent quotidiennement aux prises avec les problèmes de la mise en scène, a en effet imaginé de leur donner une solution au moyen d'une scène tournant autour de la salle, de manière que le spectateur puisse soit revoir un décor déjà vu, soit voir des décors différents se succéder en un temps extrêmement court, soit, enfin, voir défiler un décor continu. Le plateau tel qu'il le conçoit est constitué par un vaste disque tournant, autour duquel tourne une couronne de quelques mètres de largeur. La scène est limitée au fond par un cyclorama. Les plateaux peuvent se déplacer soit à la même vitesse, soit à des vitesses différentes, dans le même sens ou en sens contraire. Ils peuvent rester fixes, soit ensemble, soit séparément, et tandis que l'un est immobilisé, l'autre peut se déplacer à la vitesse que l'on veut. Le montage des décors peut donc se poursuivre sans interruption tandis que se déroule la pièce, ou bien les décors peuvent être plantés avant la représentation, de sorte que les différents tableaux peuvent se succéder à peu près sans interruption. Si l'on suppose, par exemple, une pièce dont le premier acte se déroule en plein air et le second dans un intérieur, au lieu de baisser le rideau entre les deux tableaux, on voit, grâce au plateau tournant, les personnages gagner la maison, ouvrir la porte, pénétrer à l'intérieur, sans aucune discontinuité de l'action. Une expérience a été faite sur maquette à Rennes, et l'on a pu voir les premiers tableaux de « Thaïs » se succéder sans aucune interruption.

Il y a là à coup sûr une invention extrêmement ingénieuse et qui, en rapprochant le théâtre du cinéma, lui permet de se mesurer avec son concurrent.

Un seul inconvénient, pareille réalisation est évidemment d'un coût élevé, mais les architectes qui auront à construire dans l'avenir des salles de spectacle feront bien d'y songer.

★

SOUS le patronage de la direction de la Jeunesse et des Sports au ministère de l'Education nationale, des spectacles ont été présentés du 15 au 21 août, avec le concours des associations de tourisme et des municipalités, en plusieurs villes d'Alsace : Riquewihr, Trois-Epis, Sainte - Marie - aux - Mines, Munster, Sélestat, Molsheim, Schirmeck. La pièce choisie était « la Mégère apprivoisée », de Shakespeare, dans une adaptation d'André Crocq.

Cette série faisait partie des stages d'art dramatique organisés pendant l'été. Les autres ont eu lieu à Annecy, Semur et Figeac.

JACQUES IBERT ADMINISTRATEUR DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

CEDANT aux instances du gouvernement, M. Jacques Ibert a accepté de remplacer M. Maurice Lehmann au poste d'administrateur de la réunion des théâtres lyriques nationaux (Opéra et Opéra-Comique). Toutefois, il a exprimé le désir que sa mission soit limitée à une année. M. Jacques Ibert, qui est âgé de soixante-cinq ans, est comme compositeur une des personnalités marquantes de l'école musicale française. Ses

à coup sûr, nombre d'instructives et agréables confrontations. S'il fallait formuler une réserve, ce serait sur la participation de jeunes compagnies françaises, nullement indifférentes et dignes de sympathie, mais peu aptes à supporter la comparaison avec des formations étrangères qui envoient ici leurs meilleurs éléments.

LE Festival de Paris est un des derniers venus sur la liste de manifestations chaque été plus nombreuses. Encore ne parlons-nous pas ici de celles qui sont vouées à la musique et au théâtre lyrique. Sans prétendre à un dénombrement rigoureux, bornons-nous à en rappeler quelques-unes. A Nîmes, Raymond Hermantier monte une intéressante fresque historique, de Maurice Clavel et Jacques Panigel : « les Albigeois », puis, avec Jean Chevrier et Valentine Tessier, « Coriolan » et « Jules César ». C'est aussi à Shakespeare que s'adressent Jean Dasté et la Comédie de Saint-Etienne, qui présentent — et le mérite est réel, car l'entreprise n'est pas facile — « la Tempête ». A Blois, qui prend place à son tour parmi les villes à festivals, le sympathique Jean Deninx offre « la Nuit des rois » (toujours Shakespeare) et démontre que l'adaptation de Copeau n'a rien perdu de ses vertus. Jeanne Boitel, à Ajaccio, revêt une nouvelle fois l'uniforme blanc de « l'Aiglon », tandis que Madeleine Ozeray devient Pauline de « Polyeucte ». A Vaison-la-Romaine, Jacques Dacqmine fait revivre, en grand comédien, le fameux Robert Macaire de « l'Auberge des Adrets ».

Pour la neuvième fois, Jean Vilar a assuré le Festival d'Avignon avec le T. N. P. Il y a donné « Don Juan ». Il a créé « la Ville », de Paul Claudel, que nous devons revoir cet hiver à Paris. Enfin, il a ressuscité « Marie Tudor ». Le drame de Victor Hugo a, semble-t-il, fortement remué le public du Festival, sensible à la vigueur dramatique de l'action et passant sur certaines outrances. Le jeu pathétique de Maria Casarès a certainement beaucoup contribué à ce résultat.

La Comédie-Française a fait entendre, devant le Mur d'Orange, « la Mort de Pompée » et « Mithridate », dont Yonnel demeure le puissant interprète. Hélas ! qui prendra la relève ? On ne voit guère poindre de tragédiens, et ce ne sont pas les concours du Conservatoire de cette année qui nous rassureront.

SI nous considérons maintenant l'ensemble de la saison qui vient de s'écouler, qu'inscrirons-nous à son actif ? D'abord, incontestablement, « Port-Royal », de Montherlant. La haute qualité littéraire de l'œuvre suffirait à justifier l'accueil qui lui a été fait. Mais il n'est que juste de dire que la Comédie-Française a apporté à sa réussite les soins les plus méritoires. La mise en scène extrêmement sobre de Jean Meyer laissait au texte toute son efficacité. Et l'interprétation, Mmes Annie Ducaux et Renée Faure et M. Jean Debucourt, était de tous points remarquable.

La Comédie-Française a d'ailleurs manifesté sur ses deux scènes une grande activité. Que celle-ci se soit exercée avec un bonheur inégal ne doit pas faire perdre de vue l'intérêt des soirées nombreuses auxquelles nous avons été conviés. Et, plutôt que d'une discutable « Athalie », nous conserverons le souvenir d'un « Barbier de Séville » étincelant et qui a peut-être vu les débuts d'un vrai jeune premier classique, M. Toja.

La saison avait débuté à La Michodière avec une pièce de belle tenue, forte et nette, de Jules Roy, « les Cyclones », merveilleusement jouée par Pierre Fresnay.

A qui avons-nous dû encore de bonnes soirées ? A Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, avec « la Cerisaie », de Tchékhov, et avec « Intermezzo », de Giraudoux. (Les « essais » du Petit Marigny ont, en outre, plus d'une fois retenu l'attention.)

Puisque nous venons de nommer Tchékhov, constatons que l'auteur russe a tenu cette année une grande place. « La Mouette », à l'Atelier, a imposé le jeune talent de Catherine Sellers (fort remarquée aussi dans « le Rendez-vous de Senlis », d'Anouilh, au même théâtre). A l'Œuvre, Sacha Pitoëff, avec « les Trois Sœurs », nous a offert un autre aspect de cet art envoûtant.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, Raymond Rouleau a triomphé comme metteur en scène avec « les Sorcières de Salem », pièce d'ailleurs intéressante. Il a retrouvé ce succès de metteur en scène, augmenté de celui du comédien, dans « Pour le meilleur et pour le pire », aux Mathurins.

Ce sont là des pièces adaptées. Il y en eut beaucoup cette saison. A Claude-André Puget on doit une nouvelle version du « Pygmalion » de Bernard Shaw, dans laquelle Jeanne Moreau fit, aux Bouffes-Parisiens, la preuve d'un talent extrêmement souple et personnel. Autre grand succès de comédienne : celui de Madeleine Robinson dans « Adorable Julia », au Gymnase. La pièce, à laquelle Marc-Gilbert Sauvajon avait donné ses soins, était d'ailleurs brillante et bien faite. La version par le même M.-G. Sauvajon de « l'Amour des 4 colonels », une fantaisie fort drôle de Peter Ustinov, n'a pas cessé de faire salle comble au théâtre Fontaine, et a permis à Mlle Magali Noël d'accéder à la vedette.

Œuvre grave et forte, ouvrant le champ à bien des discussions, « Living-room », la pièce du grand romancier anglais Graham Greene, que nous a révélée Jean Mercure au théâtre Saint-Georges, a mérité pendant des mois l'attention d'un public étendu.

Autre soirée excellente et succès durable pour le Théâtre en Rond : « Voulez-vous jouer avec moâ ? ». La délicieuse fantaisie de Marcel Achard trouvait là un cadre tout indiqué et — excellemment secondé — un étonnant acteur : Robert Dhéry.

UN mouvement se dessine d'ailleurs en faveur du théâtre gai et, sur trois scènes, nous a valu d'excellents spectacles. En premier lieu, au Vieux-Colombier, Jacques Fabbri, dont « la Famille Arlequin » brille par l'invention comique, l'ingéniosité, le mouvement. Toutes les ressources y sont mises en œuvre : chant, danse, mime. C'est du théâtre pour le théâtre. Et ma foi, cela fait plaisir après tant d'élucubrations pseudo-métaphysiques. C'est plein de franchise, de bonne santé, sans prétention ni vulgarité.

De son côté, au théâtre Gramont, René Dupuy passe avec un égal bonheur de Bernard Shaw à Feydeau. Sexagénaire, la farce satirique de Shaw, « le Héros et le Soldat », conserve une étonnante verdeur. Quant au vaudeville de Feydeau, une pièce de ses débuts, il contient déjà toute la loufoquerie logique qui devait s'épanouir dans « la Dame de chez Maxim's » et dans « Occupe-toi d'Amélie ».

Enfin, au théâtre La Bruyère, Georges Vitaly s'est fait en quelque sorte le spécialiste de Labiche. « Doit-on le dire ? » a, par ses soins, rajeuni et grandement diverti les spectateurs qui y sont accourus.

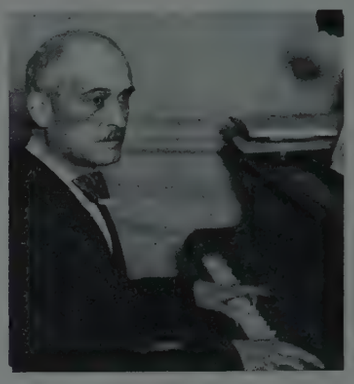
Un trait commun à ces animateurs est qu'ils sont entourés de comédiens qui ne les quittent guère d'une pièce à une autre, et qui peu à peu tendent à prendre un style d'ensemble. Faut-il voir là un pas vers un retour à ces fameuses troupes dont le renom est inséparable de celui de certains théâtres ?

En somme, bonne année, mauvaise année? L'aperçu que vous venez de lire montre qu'il y eut des heures heureuses en nombre assez grand. Et en songeant aux soirées perdues, comme dit Musset, il convient de se rappeler que la patience est sans doute la plus recommandable des vertus.

L'AMOUR DES 4 COLONELS a été un des succès persistants de la saison au théâtre Fontaine.

ÉCHOS DU THÉATRE

(SUITE)



M. JACQUES IBERT

œuvres dramatiques et symphoniques ont connu de vifs succès. Depuis plusieurs années il dirigeait la Villa Médicis, et tous les Prix de Rome qui y ont été pensionnaires s'accordent à louer son autorité discrète et la sagacité de son jugement. Artiste et administrateur, M. Jacques Ibert réunit ainsi les qualités nécessaires au poste difficile dont il vient d'être chargé.

LES SORCIERES DE SALEM, à Sarah-Bernhardt, ont vu les débuts d'Yves Montand dans la comédie.

LE théâtre des Variétés, qui pendant l'été a monté « les Vignes du Seigneur », la pièce de Robert de Flers, avec Germaine Charley et Philippe Janvier dans le rôle rendu fameux par Victor Boucher, se propose de reprendre à la fin de septembre « la Route des Indes », la pièce anglaise adaptée par Jacques Deval. Michel Simon et Gaby Sylvia en seraient les principaux interprètes.

Au cours des « Journées vénézuéliennes », qui ont eu lieu à Deauville, le souvenir de Reynaldo Hahn a été célébré par plusieurs de ses amis et interprètes. Ce Parisien « parisianissime » était né, en effet, à Caracas.

Un très coquet théâtre de neuf cents places a été inauguré à Annecy, au bord du lac.

La « Jeanne d'Arc » de Péguy, adaptée par Marcel Péguy et Léon Chancerel, sera donnée cette saison à la Comédie-Française. Claude Winter interprétera Jeanne.

M. Roger Ferdinand, qui préside depuis dix ans la Société des Auteurs, a été appelé à la direction du Conservatoire d'art dramatique, en remplacement de M. Paul Abram. Il y arrive avec de nombreux projets de réorganisation.

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

LE DERNIER ACTE

QUI a jamais cru que les drames shakespeariens ne pouvaient exister que dans l'imagination d'un poète ? Notre époque en aura vécu au moins un. Les derniers jours de Hitler dans l'abri de la Chancellerie de Berlin ont déjà suscité de nombreux récits, plus ou moins complets, plus ou moins véridiques ; ils attendent encore l'artiste de génie qui, à travers n'importe quel truchement : roman, pièce, film, leur donnera une forme exemplaire pour l'horreur et l'émerveillement des générations futures. En attendant, les Russes en avaient déjà offert une caricature — d'ailleurs assez exacte dans sa férocité — au cours du second épisode de « la Chute de Berlin ». Voici que G. W. Pabst s'attaque au même sujet, et s'il n'en fait pas un chef-d'œuvre, du moins y retrouve-t-il les exceptionnelles qualités de réalisateur dont il n'avait plus fait preuve depuis vingt ans.

La copie qui fut présentée au festival de Locarno n'étant pas sous-titrée, je n'ai pu suivre que d'une manière approximative le dialogue, et je réserve donc mon jugement définitif pour une seconde vision. Néanmoins, les images sont assez éloquentes pour me permettre d'affirmer que « le Dernier Acte » dépasse de très loin tout ce que le cinéma allemand et autrichien a réalisé depuis la guerre, et qu'il pourrait même être le film le plus important que celle-ci ait inspiré.

DONNONS-EN d'abord une idée sommaire. Il s'agit, bien entendu, d'une reconstitution qui ne contient même pas un plan tiré des archives des actualités. Les acteurs — qui me sont inconnus — ont été choisis, semble-t-il, plus à cause de leur ressemblance physique avec les personnages historiques qu'ils devaient incarner que pour leur talent. Aucun n'est remarquable. Celui qui incarne Hitler ne manque pas de décevoir par son apparence (mais Hitler vivant décevait aussi par son apparence ceux qui le rencontraient, et il a été très peu photographié ou cinématographié dans les dernières années, de sorte que ses traits et son allure nous sont paradoxalement moins familiers que ceux de Napoléon). En revanche, sa voix — ou celle qui lui est prêtée par un doublage — reproduit à merveille les rauques hurlements incantatoires du führer.

Le scénario suit de très près ce qui, à l'heure actuelle, est établi par les témoignages de première main d'une manière indiscutable. Je n'ai remarqué que deux points qui prêtent à discussion. G. W. Pabst accepte la version — utilisée avant lui par les cinéastes soviétiques, et pour cause, car elle est spectaculaire en diable — selon laquelle Hitler aurait donné l'ordre d'inonder, de crainte que les armées russes n'y trouvent un accès facile, le métro, occupé par les Berlinois sans abri ou blessés : ce qui, paraît-il, n'est pas établi. Il nous montre

HITLER, tel qu'il apparut aux messagers qui lui apportaient les mauvaises nouvelles de la situation désespérée dans laquelle se trouvaient les troupes du Grand Reich.

LES FILMS DU MOIS

LE CERCLE INFERNAL, réalisé par Henry Hathaway (américain).

Au lendemain de la catastrophe du Mans, cette apologie des courses d'autos apparaît un tantinet déplacée.

Surtout que leur déroulement normal est, à l'écran, d'une monotonie fastidieuse : rien de moins photogénique que ces caisses de tôle se déplaçant à une vitesse qui ne permet pas de distinguer leur couleur et encore bien moins le paysage qui se trouve derrière.

Seuls les accidents sont spectaculaires. Reconnaissons qu'ils ont été reconstitués d'une manière saisissante, encore qu'aucun ne cause quatre-vingts morts et des centaines de blessés. La réalité dépasse la fiction, comme on dit.

On a cru bien faire en entremêlant les scènes sportives d'une intrigue sentimentale, qui s'étire en dialogues plus ronflants qu'une Bugatti et beaucoup moins neufs qu'une de Dion-Bouton.

Par surcroît, les pilotes, à tort ou à raison, sont représentés comme de sordides arrivistes qui réduiraient en bouillie leur coéquipier pour le devancer au palmarès annuel. Au début, pourtant, le protagoniste (qui offre à Kirk Douglas un de ses moins bons rôles) démolit sa voiture personnelle pour ne pas écraser un caniche. Par la suite, on ne reverra plus celui-ci. Dommage, c'était le seul personnage sympathique de l'histoire.

LA BELLE ROMAINE, réalisé par Luigi Zampa (italien).

Le roman de Moravia consiste à la fois dans le portrait lucide d'une prostituée et dans une peinture des mœurs du fascisme. Le film en a tiré l'équivalent de « Chaste et Flétrie », et Gina Lollobrigida elle-même ne parvient pas à le sauver.

LA REVOLTE DES PENDUS, réalisé par Alfredo Crevenna (mexicain).

La misère des Indiens, leur exploitation par certains blancs au temps de la dictature de Porfirio Diaz sont dépeintes dans ce film avec une violence et une cruauté rarement atteintes. Pourtant, l'adaptation est fidèle au roman de B. Traven (le mystérieux auteur auquel on doit aussi « le Trésor de la Sierra Madre », et les événements décrits ont été empruntés à une réalité indiscutable : à partir du moment où intervient une discrimination raciale, des faits semblables doivent nécessairement se produire.

Après avoir ainsi rendu hommage à la sincérité des auteurs et à leurs louables intentions, il faut reconnaître qu'en dépit de l'excellente photo de Figueroa et de la remarquable interprétation de Pedro Armendariz (l'invraisemblable et touchante douceur de ce colosse devant les pires sévices !), la qualité artistique laisse à désirer. En se succédant sans transition et sans contrepoint, ces scènes d'horreur engendrent une monotonie qui déprécie leur valeur de choc et les rend plus ennuyeuses qu'intolérables.

CE N'EST QU'UN AU REVOIR, réalisé par John Ford (américain).

On ne s'attendait guère à voir John Ford entonner le dithyrambe de l'officier de carrière. Rendons-lui cette justice qu'il a réussi à communiquer au spectateur l'ennui que lui a causé cette tâche ingrate. La présence de Tyrone Power et de Maureen O'Hara n'apporte aucun répit aux défilés de cadets de West-Point, qui encombrent l'écran dans l'espace aussi bien que dans le temps, grâce (si l'on peut dire) au cinémascope.

QUELQUES INSTANTS avant le suicide de Hitler, le petit personnel de l'abri se laisse gagner par une fièvre d'orgie : une infirmière arrache son uniforme et improvise un numéro de danse.

aussi les corps de Hitler et d'Eva Braun incinérés dans une fosse de la Chancellerie remplie d'essence : possibilité qui a été formellement contestée par les enquêteurs alliés. En réalité, tandis que le crâne de Gœbbels, parfaitement reconnaissable, était retrouvé après un pareil traitement, aucun vestige corporel de Hitler n'a jamais été identifié, ce qui explique que Staline ait cru longtemps que son ennemi s'était réfugié chez les Alliés, qui le gardaient en réserve à toutes fins utiles. Le dernier miracle perpétré par le dictateur aura consisté à résoudre, pour son propre cadavre, le problème de la disparition du corps, que seul Landru avait résolu auparavant, mais sans en livrer le secret.

LA fiction n'apparaît que dans l'intervention de quelques personnages secondaires, dont l'un, un capitaine, est chargé de représenter la prétendue conscience allemande, enfin éclairée sur les mérites de son chef, et qui tente, avec une maladresse trop compréhensible, de s'opposer aux ordres du führer.

Presque tout le film se passe dans l'abri — à l'exception de quelques séquences qui montrent le métro et son inondation. G. W. Pabst a tiré un parti exceptionnel des plafonds bas, de l'éclairage artificiel qui ne permet pas de distinguer entre le jour et la nuit, du complexe souterrain de chambres, de couloirs et d'escaliers qui ne débouchent jamais sur une découverte. Depuis la première image jusqu'à la dernière, il règne une atmosphère véritablement infernale, coupée volontairement de tout contact avec le monde extérieur...

DANS ce climat de crépuscule des dieux, trois thèmes alternent. D'abord, la folie de commandement de Hitler, d'autant plus saisissante qu'elle ne s'applique plus qu'à des fantômes après avoir eu à sa disposition la plus formidable machine guerrière qu'on eût connue. La scène où il fanatise de jeunes recrues de seize ans pour finir par leur distribuer du chocolat et des gâteaux est d'une vérité hallucinante. Ensuite, les répercussions de la débâcle sur les derniers compagnons, qui réagissent chacun selon sa nature : la fidélité animale d'Eva Braun, la vassalité totale de Gœbbels, les arrière-pensées des généraux, la révolte des patriotes, la lâcheté de Fegelein. Enfin, l'indifférence bestiale des petites gens — plantons, standardistes, infirmières, secrétaires — qui peuplaient aussi l'abri et qui accueillaient la fin, quelle qu'elle fût, à la fois avec soulagement et comme une occasion inespérée d'ivresse et d'orgie.

On pourra reprocher au « Dernier Acte » de ne pas adopter une position sans ambiguïté à l'égard de cette tragédie à la fois individuelle et collective. Du moins en a-t-il exploité la fascination sans négliger la répugnance qu'elle ne peut manquer de susciter. Ce n'est pas un mince mérite.

Denis MARION.

★

NOUS avons vu ce film nous-même. Et nous sommes d'accord avec Denis Marion. Nous voudrions toutefois remarquer que, à notre avis, ce film était indésirable. Bien sûr il sera un succès commercial ; les curieux, certes, s'y presseront nombreux. Mais les uns y verront une caricature fort injuste de l'agonie hitlérienne et chercheront à exploiter ce sentiment, les autres y trouveront, derrière la caricature, une manière de réhabilitation et en seront fort chagrinés. Ceci est bien dans la manière de Pabst.

Nous ne pensons pas, pour notre part, qu'à dix ans de la fin de la guerre ce soit un bien de raviver les passions. Ce film le fera, nous le craignons. En tout cas, il a laissé en nous un malaise, malaise dont il ne peut rien sortir de bon. N. D. L. R.

LES FILMS DU MOIS

(SUITE)

HERITAGE ET VIEUX FANTOMES, réalisé par Mario Zampi (anglais).

En réalité, le film (et son humour) est plutôt irlandais qu'anglais, à la fois par le cadre où il se déroule et par certains traits spécifiques. Mais nous laisserons aux spécialistes le soin de distinguer les nuances imperceptibles qui séparent, au cinéma du moins, l'humour londonien (« Passeport pour Pimlico »), oxfordien (« Noblesse oblige »), écossais (« Whisky à gogo »), américain (« Vacances romaines »), américano-irlandais (« l'Homme tranquille ») et enfin irlandais tout court, comme celui-ci. C'est un peu comme les whiskies, dont chacun a ses fanatiques, et que les vrais connaisseurs ont tendance à réconcilier dans une admiration commune (surtout après le sixième verre).

Quoi qu'il en soit, interprété à ravir par David Niven, HERITAGE ET VIEUX FANTOMES constitue un délassement à ne pas manquer.

LES SEPT FEMMES DE BARBE-ROUSSE, réalisé par Stanley Donen (américain).

La comédie musicale est la formule qui a le plus de succès aux Etats-Unis de nos jours. Aussi, en vertu d'une règle à laquelle le cinéma est resté fidèle depuis qu'il parle, chacun de ses succès à Broadway est immédiatement restitué sur l'écran par Hollywood, de préférence aujourd'hui en couleurs et en cinémascope, avec une exactitude attendrissante.

Devant ces spectacles nous éprouvons le sentiment que nous avait fait connaître le célèbre « South Pacific » quand on le joua à Paris, cette saison, pour la première fois : Ce n'est que ça ? Voilà donc ce qui plaît tellement aux Américains ?

Après tout, ceux-ci éprouvent sans doute la même réaction devant les pièces de Feydeau qui continuent, cependant, à nous faire rire.

LA POLICE ETAIT AU RENDEZ-VOUS, réalisé par Joseph Pevney (américain).

Les films policiers n'ont pas l'habitude de briller par la vraisemblance de l'intrigue (ce que les meilleurs rachètent par une grande fidélité dans les décors et les détails). Mais celui-ci bat tous les records à cet égard. Qu'on en juge plutôt !

En poursuivant un voleur, un agent le blesse avant de constater qu'il s'agit d'un adolescent. Cette balle malencontreuse prive définitivement la victime des joies de la paternité. Il compense cette privation en continuant de commettre de nouveaux méfaits. Le policier s'en sent quelque peu responsable, ce qui l'engage à faire la morale chaque fois qu'il pince son protégé dans l'exercice de sa coupable industrie, au lieu de le mettre à l'abri de la tentation dans une bonne prison.

Cette attitude porte des fruits inattendus. Après avoir réussi le plus beau coup de sa carrière en mettant la main sur un milliard de dollars, le bandit se repent, restitue le butin, donne ses complices et meurt dans les bras du policier attendri.

A VENISE se tient, du 25 août au 10 septembre, la Biennale du Cinéma, et les films les plus importants de la production internationale y seront, selon l'usage, présentés. Nous rendrons compte de cette grande manifestation dans notre prochain numéro.

VENISE. LA PLACE SAINT-MARC, PAR GUARDI

GEORI BOUE, toute gentillesse, et Jacqueline Joubert, pleine de tact et de mesure dans ses questions, ont agréablement bavardé pour notre plaisir dans un décor de rossignols, qui semblaient attentifs et charmés mais aussi un peu jaloux.

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

DE LA PATTI A GEORI BOUÉ

La radio et la télévision ont chacune consacré une émission à la plus grande cantatrice française, Geori Boué.

Pour la télévision, ce fut sous la forme « Une rencontre avec... », présentée par Jacqueline Joubert. Les grandes interprètes lyriques sont peu connues du public, qui ne les voit jamais qu'avec des costumes et des perruques. L'écran révéla une jeune femme dans une simple robe noire, l'œil aigu, le sourire charmant. On avait composé autour d'elle un paysage de symboles, des oiseaux dans des branches et les vêtements ou les accessoires des grands rôles du répertoire.

Le spectateur ne put pas s'apercevoir que, si certaines pages étaient chantées en direct, d'autres, pour des commodités techniques, avaient été enregistrées avant l'émission. Le synchronisme avec les mouvements de lèvres de la cantatrice, qui les redisait en studio, dissimula cette précaution, destinée à assurer la perfection de l'émission. Le dialogue des deux jeunes femmes reliait parfaitement les morceaux.

Dans l'émission donnée par la radio, Geori Boué s'effaçait derrière la Patti. Les auteurs, Sylvie Debrize et Dominique Fabre, avaient déjà donné une série des plus belles

LA TELEVISION, qui montrait chaque soir dans le dernier journal l'étape du jour, a pu enfin, en direct, participer à l'apothéose du vainqueur qui pénètre ici sur la piste. Le très bon reportage effectué par les cameramen de la T.V.F. avait gagné l'œil et l'oreille du téléspectateur. A tel point que, le lendemain du jour de l'arrivée, on fut étonné et déçu de ne plus entendre l'entraînant indicatif musical et de ne plus voir les dynamiques images auxquelles on s'était déjà habitué.

voix françaises contemporaines. Ces deux producteurs se sont consacrés depuis plusieurs années à la défense des chanteurs français. Il ne s'agit pas pour eux de nier aux Allemands leur talent pour interpréter Wagner ; aux Italiens, Verdi ou Bellini ; aux Autrichiens, Mozart. Ils veulent simplement faire ressortir qu'il y a une grande tradition du chant français, qui atteint souvent le domaine international, avec Lily Pons ou Marcelle Bunlet, invitée à Bayreuth, et qui convient admirablement à l'opéra français et à toute la mélodie.

Cette fois-ci, pourtant, leur émission avait pour thème une des plus grandes cantatrices italiennes, Adelina Patti, dont ils ont fait revivre la vie tumultueuse. Cette Sarah Bernhardt de l'art lyrique, mariée trois fois, devint, après avoir épousé le marquis de Caux, écuyer de Napoléon III, une grande dame du Second Empire. Elle écrivait alors sur les cartons d'invi-

LE PROF D'ANGLAIS. Bernard Lajarrige et Claude Nicot dans l'amusante comédie de Régis Gignoux.

tation : « La marquise de Caux sera chez elle samedi soir, la Patti chantera. »

Elle naquit à Madrid en 1843 et mourut en Angleterre en 1919. Mais ce ne sont point cette longévité, ses trois maris, ses exigences et ses sautes d'humeur qui auraient suffi à faire la célébrité de la cantatrice.

Elle possédait un registre d'une étendue unique, à la fois coloratura (*la Somnambule, Rigoletto*) ; soprano lyrique (*Mireille, Faust, les Huguenots, le Trouvère*) et mezzo (*Mignon*).

La tessiture d'une telle voix posait un difficile problème d'interprétation contemporaine. La plupart des cantatrices auxquelles les auteurs s'adressaient écartaient les morceaux trop aigus ou les morceaux trop graves. Seule, Geori Boué accepta de chanter toutes les pages et triompha de toutes les difficultés. L'étendue de sa voix et son ampleur firent revivre les grandes créations de la Patti.

Le texte parlé, riche d'anecdotes, était extrêmement rapide et vivant, dépourvu des facilités, des enchaînements prévus, qui sont souvent la servitude de cette forme d'émission. Le rôle de la Patti était tenu par Jacqueline Porel, aiguë dans tous les caprices de la cantatrice et extrêmement émouvante au moment de sa mort. Hélène Perdrière tenait avec beaucoup de finesse et de sensibilité le rôle de la récitante, représentée par la meilleure amie de la Patti. Jean Giraudeau, en chantant avec son style les pages du ténor, contribua au succès de cette émission, fort bien montée par Robert Jeantet.

LA BONNE CHANSON

Suzanne avait eu une journée difficile. Le matin, elle n'avait pas entendu sonner son réveil. L'œil de la conscience s'était entr'ouvert en elle à la dernière minute, et elle était partie sans déjeuner. Au métro, elle n'avait pas eu le temps d'acheter *Sensations d'amour*, qu'elle lisait pendant

VISITE A LA METEO : la photographie se passe de tout commentaire.

DEBONNAIRES, deux éléphants, aux formes préhistoriques, encadrent le car de la Télévision au zoo. Un orage diluvien s'abattit ce soir-là sur les stoïques opérateurs, qui n'en continuèrent pas moins leur intéressant reportage.

le trajet. Elle avait fait dans sa comptabilité une erreur de 5 francs, et l'on aurait pu croire, aux reproches du chef de bureau, que cette faute suffirait à mettre la maison en faillite. A la cantine, il y avait des navets, qu'elle n'aimait pas. L'après-midi avait passé lentement, dans l'agonie d'un jour maussade. Evidemment, le ciel s'était couvert. Il pleuvait à la sortie et elle avait mouillé sa veste tailleur.

Enfin, le refuge était atteint. La pièce était close, calme. Des craquements préludaient au concert de la radio. C'était la grande émission divertissante du soir, celle qui repose des journées maussades. Il y eut d'abord

une dame qui racontait sa vie en trois couplets ; elle naissait dans une soupente et, après une série d'épreuves amoureuses, elle se suicidait au gaz. Ensuite vint un monsieur qui tuait plusieurs personnes avant de finir lui-même sur l'échafaud. Puis une voix grave, qui avait aux fins des refrains des effets de caverne, conta le lynchage d'un nègre. Quel moment heureux et apaisant ! Une fille-mère abandonnée appelait la compassion, mais une mère en pleurs auprès du berceau d'un enfant diphtérique l'emportait de loin dans le malheur.

Toute cette misère coulait en mélodies maladives ou arrivait supportée par des rythmes bizarres, mêlés de hoquets et de frémissements.

Les hommes connaissaient la même adversité. Ils périssaient dans des naufrages, mouraient dans les guerres ou finissaient pendus à une vergue.

Suzanne écoutait, ravie. Si elle eût poussé l'aiguille de son poste un peu à gauche ou un peu à droite, elle eût rencontré d'autres programmes. Ailleurs, l'exaltation de l'*Hymne à la joie* éclatait de cent poitrines heureuses.

REVUE MILITAIRE. Les Champs-Elysées, l'estrade officielle, les goumiers et l'œil du XX^e siècle.

Mozart enfermait dans des sortilèges légers les naïvetés d'un basson. Haydn entraînait tout un orchestre à la suite des cabrioles d'une trompette. Le petit berger de Debussy dansait sur les collines, mais Suzanne ne les écoutait jamais. C'était les chaînes austères.

LES GRANDES HEURES DE LA SAINTE-CHAPELLE

L'EXISTENCE de la télévision nous a rendus exigeants. Nous voudrions maintenant tout voir, et la radio nous paraît quelquefois insuffisante.

Une cérémonie a eu lieu récemment à la Sainte-Chapelle pour sacrer de nouveaux chevaliers du Saint-Sépulcre et présenter la couronne d'épines. On sait que la Sainte-Chapelle fut construite par Saint Louis pour recevoir cette relique, qui est maintenant dans le trésor de Notre-Dame. M^gr Feltin présidait cette cérémonie, avec le prince Xavier de Bourbon, grand maître de l'ordre. Parmi les chevaliers intronisés, beaucoup d'académiciens : le duc de La Force, Daniel-Rops, Albert Buisson. Les femmes y sont également admises, et la duchesse de La Rochefoucauld, la comtesse de Caumont-La Force furent reçues dans le rite.

Un chœur de moines venu d'un couvent italien chanta des cantiques byzantins du VIII^e au XIII^e siècle.

On pouvait sans doute se laisser aller à des souvenirs historiques et imaginer, devant son poste, les constellations des admirables vitraux illuminés de l'extérieur.

Mais comme on eût aimé que la Télévision donnât les images de cette admirable cérémonie ! Il n'est sans doute pas commode d'installer dans un espace aussi rare les câbles et les cameras. Mais la très belle retransmission du Couronnement a montré que les grandes pages de l'histoire ne s'amoindrissaient pas à pénétrer dans toutes les maisons, et il faut souhaiter que la Sainte-Chapelle, à son tour, révèle ses hautes voûtes et les flammes de ses vitraux.

PARTICULIEREMENT DIFFICILE A REALISER à cause d'une foule amusée, mais indisciplinée, le reportage du marché aux fleurs des Halles nous amusa et nous initia à la délicate culture des roses et des orchidées. Cette image en plongée exigea une haute plate-forme montée sur un camion, qui se déplace selon les exigences.

LES VOIX CHERES QUI SE SONT TUES

UNE nouvelle diffusion de « Médée », de Sénèque, a permis d'entendre encore une fois la voix de Ludmilla Pitoëff. Ce miracle reste toujours aussi émouvant. De nouveau, c'était la voix rare, l'émotion la plus intense aux étranges inflexions. Puis un technicien a remis la bobine dans une boîte.

MUSIQUE POUR CHIENS SAVANTS OU PAN... SUR LE MUSEAU

ON a pu voir dans les avant-programmes de la radio l'annonce d'une émission bizarre : « Œuvres de Beethoven pour chien. » Il fallait rétablir deux lignes et lire : « Œuvres de Beethoven pour flûte et guitare, air tyrolien, air autrichien. »

SI TOUTEFOIS elle avait besoin d'apprendre quelque chose dans ce domaine, Catherine Langeais — qui ne joue pas ici à « Si jamais je te pince » — ne manquerait pas de le faire puisqu'elle assiste aux préparations culinaires du chef.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

FERNAND LOT, ÉCRIVAIN SCIENTIFIQUE, EST AUSSI POÈTE ET DESSINATEUR

TOUT commença au Jardin botanique de Bordeaux.

« Ce fut sur les doctes étiquettes latines... que ma mère m'apprit à lire... Elles ennoblissaient le plus vulgaire pissenlit, devenu « Taraxacum dens leonis... » : du jardin de Bordeaux devaient sortir un poète, un dessinateur humoristique et l'un de nos meilleurs journalistes scientifiques ; et tous les trois s'appellent Fernand Lot.

PORTRAIT DE FAMILLE : Fernand et Germaine Lot, la petite Laurencine.

C'est le troisième qui est le plus célèbre — peut-être parce qu'il pratique une spécialité malaisée où l'excellence est rare. En quelques années, Fernand Lot a appris à quelques-uns d'entre nous tout ce qu'ils savent sur l'origine du monde, les isotopes radioactifs, le pétrole, le froid et bien des sujets encore où il est plus difficile de briller que sur la dernière revue des Folies-Bergère... Dans quelques semaines il va publier un nouveau volume consacré aux « Jeux du hasard et du génie » (1). Entre temps il aura préparé de nouvelles conférences pour la radio et toute une série d'articles pour la plupart de nos grands journaux, d'où sortiront encore d'autres livres — de ces livres où il est si commode de puiser, et nul ne s'en prive, le renseignement exact que l'on cherche sur l'univers en expansion ou le cycle de désintégration du radium.

Car ce qui caractérise les ouvrages de Fernand Lot — outre la clarté de leur exposition — c'est la précision de leur information. J'ai l'impression qu'il ne se passe rien dans le monde scientifique que l'on ne retrouve bientôt sous forme de petite note, de référence, de coupure de presse dans le fichier qui envahit peu à peu son appartement trop exigu de l'avenue de Villiers. Ce fichier, c'est l'œuvre commune de l'écrivain et de sa femme : Mme Fernand Lot en est fière, et elle en joue un peu comme un prestidigitateur ; vous aurez une idée de l'étendue de ce fichier quand vous saurez qu'en cinq secondes j'en ai vu sortir — indigne ! — ma propre caricature...

Il est bon que le vulgarisateur — qui n'a rien à voir avec le faiseur de « digest » — soit aussi un homme expert au maniement du mot : la qualité de l'écriture ne saurait nuire, au contraire, à l'œuvre scientifique. Ce n'est pas seulement moi qui le dis ; c'est aussi l'avis de Jean Rostand, qui précise, en tête d'un volume de Fernand Lot : « Il n'eût pas déplu, je pense, à Charles Nicolle que le premier livre écrit sur lui fût l'œuvre d'un poète. »

J'ajoute, naturellement, que Fernand Lot n'est pas un poète comme les autres. De ses premiers recueils de vers, Henri Clouard écrivait : « Il est poète, il n'est que poète, depuis son sourire à fleur de peau jusqu'au plus profond de sa vie intérieure » ; et il parlait aussi de Laforgue et d'une poésie « hantée par la présence de la nuit éternelle autour du globe paradoxal où nous tuons le temps »... Aujourd'hui encore, Fernand Lot, s'il n'écrit plus de romans (il qualifie lui-même son « Homme qui vola le Fleuve » (1) « d'histoire vraie, avec un peu de romanesque autour »), continue à œuvrer des poèmes dont l'inspiration emprunte à la science son mystère et son exactitude. Cela aboutit à des œuvres étranges, dont je ne résiste pas à vous citer un échantillon inédit :

NEUF MOIS

Mon enfant est une amibe
Mon enfant est un oursin
Mon enfant est annelé
Mon enfant devient poisson
Mon enfant porte une queue
Etrange de salamandre
Mon enfant a dix mamelles
Mon enfant...
O mon enfant
Que de mers que de marais
Que de jungle et de forêt
A travers toute la vie
Pour t'en venir jusqu'ici.

Songez à Raymond Queneau et concluez que la poésie scientifique (je n'aime pas le mot) peut revêtir bien des visages...

(1) A paraître chez Plon.

(1) Fasquelle, édit.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LE MOYEN AGE

Georges Pillement, PEDRO DE LUNA, LE DERNIER PAPE D'AVIGNON (Hachette, 304 pages). L'histoire a classé Benoît XIII parmi les antipapes. L'auteur s'insurge contre ce jugement. Il évoque cette puissante figure du « pape de la mer », qui, lors de l'anarchie du Grand Schisme, reclus dans la petite cité de Peniscola, rêva, à quatre-vingt-dix ans, de reconquérir Rome à la tête de ses galères. Il regarde ce pontife déchu comme le véritable mainteneur de la foi religieuse et retrace sa carrière dramatique, au cours de laquelle il se heurta à des haines implacables, mais trouva des dévouements à toute épreuve. Sa destinée fut de lutter en vain. Il est mort dans la solitude, et l'oubli s'est fait sur sa mémoire.

Cette réhabilitation posthume nous vaut un récit passionnant d'un des plus grands drames de la chrétienté, dont on retrouve l'écho dans le procès de Jeanne d'Arc. L'issue en eût-elle été différente, comme le pense l'auteur, si le trône de France n'avait pas été occupé par le débile Charles VI ? La question valait d'être posée.

L'HISTOIRE

André Maurois, PORTRAIT DE LA FRANCE ET DES FRANÇAIS (Hachette, 140 pages ; avant-propos de Francis Ambrière). Voici, sous la plume de l'éminent académicien, une analyse alerte et lucide des différents traits de caractère qui composent notre unité nationale. C'est à la fois un inventaire et une mercuriale. On dit les Français frivoles et légers ; quel peuple donna cependant plus de preuves de sa faculté de redressement et de courage ?

Le Français demeure individualiste. Par confiance dans son intelligence, il entend se débrouiller tout seul : aucun peuple ne fait plus de règlements, aucun ne les observe moins. C'est un peuple de ministres ; d'où une poussière de partis dans le pays et dans les assemblées : n'a-t-on pas vu des parlementaires se déclarer « inscrits aux non-inscrits » ? L'idéal du Français serait le parti d'un seul homme.

Tous les aspects de la vie sociale actuelle, toutes les incidences de la mentalité de classe ou du préjugé professionnel sont étudiés ici avec une finesse de pénétration qui ne laisse rien aux lieux communs ou aux idées toutes faites. Mais ce beau livre se termine sur une profession de foi dans l'avenir du pays. « La France demeure une riche et belle nation, qui ne demande, pour refleurir, que du travail et des institutions saines. Ce ne sont ni les hommes ni les ressources qui manquent, mais la volonté de s'en servir et la confiance en soi. »

Avec RETZ ET SON TEMPS (Bibliothèque « Historia », édition Tallandier, 254 pages), M. Jacques Castelnau nous donne un portrait haut en couleur de ce personnage dont Bossuet disait qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi.

Retz incarne la génération turbulente qui, entre deux absolutismes, celui de Richelieu et celui de Louis XIV, est en

« Alors, ce Goncourt. — Raté, à dix voix près. »

A l'Association des écrivains et journalistes scientifiques, Fernand Lot voisine avec le prince de Broglie, dont on connaît l'admirable clarté d'écriture ; ce voisinage définit, me semble-t-il, une ambition : faire comprendre des notions qui deviennent de plus en plus difficiles. Il ne s'agit pas d'éblouir en entassant des jongleries sur fond d'obscurité ; il s'agit de pénétrer dans tous leurs détours les créations souvent déroutantes des laboratoires et des Facultés ; de les mettre en place dans leur contexte historique ; de les exposer au public de façon à lui permettre, sinon d'en saisir toutes les implications et les conséquences, du moins d'en apprécier le sens et d'en mesurer la portée. Cette tâche complexe, Fernand Lot s'en acquitte avec tact et intelligence. J'ajoute même qu'il me réservait sur ce point une nouvelle surprise ; j'imaginais, en effet, les hésitations qu'il devait rencontrer en pesant chaque terme, en dosant chaque phrase... Quand je pénétrai chez lui, il tapait tranquillement son prochain livre à la machine, sans un repentir.

Mais comme j'essayais de le complimenter :

— Pour ma part, dit-il, je me considère comme une sorte de commis voyageur de l'information scientifique.

Un poète, vous dis-je, et un vrai !...

★

UN ROMAN « ANGLAIS » AMERICAIN

AIMEZ-VOUS ce genre littéraire qu'on appelle le « roman anglais » ? Il a été et il est encore l'objet d'une vogue assez paradoxale : très aimé par un public qui n'est pas aussi homogène qu'on le pense, il est communément méprisé par les intellectuels. Ceux-ci n'ont pas toujours tort : il est bon de protester quand on voit mettre sur le même plan des réussites poétiques comme celles d'Elisabeth Goudge et l'interminable série des « Jalna » ; tout ce qui se passe avec naïveté dans une famille qui vit à la campagne n'est pas nécessairement un prétexte à chef-d'œuvre... Qu'on n'aille pourtant pas prétendre qu'il ne peut exister de bons « romans anglais » ; ou, si « bon » n'implique qu'une valeur relative, qu'il n'existe pas de romans de ce genre qui méritent une attention un peu critique.

« Cress Delahanty » (1) s'apparente au roman dit « anglais » par beaucoup de caractères extérieurs :

1° C'est le récit de la vie d'une jeune fille ;

2° Cette jeune fille est une jeune fille quelconque ;

3° Elle porte un nom bizarre (Cress est le diminutif de Crescent. Nous avons aussi, en français, Crescence ; mais la seule héroïne de ce nom que je connaisse figure dans la « Chronique des empereurs ») ;

4° Elle est sensible à la beauté des champs et aux vieilles odeurs de la maison ;

5° Il n'y a aucune histoire dans le livre. On y voit, en une succession de tableaux, Cress à douze ans, à treize ans, à quatorze ans, à quinze ans et à seize ans (ce sont les titres des différentes parties). Cress à l'école et Cress à l'université. Et Cress chez ses amies et Cress amoureuse, naturellement. On y voit aussi que Cress a beaucoup de chance, puisque chaque fois qu'un malentendu la sépare de ses parents ceux-ci devinent ce qu'il faut faire pour le dissiper. Finalement, tout le monde a raison, puisque tout le monde se retrouve d'accord.

CET aspect de « Cress Delahanty » est gentiment conventionnel. Et l'on se trouve assurément en présence d'un livre à mettre entre toutes les mains. D'où vient, alors, la qualité particulière de ce roman ?

Elle vient, je le crois, d'une justesse psychologique extrêmement rare en la matière. Je ne pense pas que Simone de Beauvoir soit entièrement du même avis que Jessamyn West (c'est le nom de l'auteur) sur l'évolution-type de la jeune fille, mais le début de « Cress Delahanty » contient une observation très fine de crise d'originalité juvénile. Cress vient de découvrir qu'elle doit absolument, pour se faire remarquer à l'école, se créer une « personnalité prestigieuse » ; elle dresse une liste des moyens qui lui permettront d'atteindre ce but ; cette liste commence par : « Plaisanteries pour paraître un peu folle : 1) Vêtements ; A) Souliers : 1) dépareillés »... Après quoi, méditant sur ce paragraphe des souliers, Cress trouvera qu'en se chaussant tous les matins dans l'autobus elle économise une journée entière de travail par an. Ce qu'elle fait... C'est drôle, c'est plausible. Et c'est très bien raconté. Et chacun des « âges » successifs de Cress est aussi fidèlement retracé.

LA vérité psychologique ne serait pourtant pas, à elle seule, un gage suffisant de qualité. Il y a plus. Il y a la vivacité de l'écriture.

Je sais qu'il est toujours facile, à propos d'un roman féminin, d'évoquer l'ombre de la grande Colette. Et je n'ai pas du tout l'intention de dire : « Jessamyn West, c'est Colette. » Mais, si nous sommes loin de compte, on y pense tout de même... A la Colette des « Claudine »... une Claudine plus sage... parce qu'il y a moins d'obstacles semés par la société sur sa route...

Et aussi parce que, autant l'avouer maintenant, ce pseudo-roman anglais est tout simplement un roman américain.

Plus je lis de romans américains, plus je m'aperçois combien j'ai un faible pour les auteurs imprégnés des parfums européens : en résumant la chose en une formule, ce qui me plaît dans Jessamyn West, c'est qu'elle est à Colette ce que Truman Capote est à Proust. Avec toutes les nuances que comporte ce genre d'assimilation.

DONC « Cress Delahanty » est un roman américain : d'où certains rebondissements à saveur particulière. Reprenez l'aventure des chaussures dans l'autobus. Dans un roman anglais, l'héroïne se serait déconsidérée à jamais ou bien elle se serait rangée elle-même, et définitivement, dans cette catégorie non conformiste où Oscar Wilde voisine avec lady Godiva. Au contraire, dans la petite sphère américaine où vit la jeune Cress, cette particularité produit instantanément l'effet escompté : elle lui vaut la gloire au collège et les honneurs du journal local.

Car le personnage de Cress est situé dans un milieu tout à fait défini. La campagne que requiert le genre littéraire dont nous parlons sert en même temps de gagne-pain au père de Cress.

La famille possède baignoires et confort moderne et va se distraire en faisant du lèche-vitrines, mais elle vit réellement d'une exploitation agricole. Et Cress, qui apprend à jouer « l'Enéide » pour la distribution des prix, est ce que nous appellerions en France une fille de paysans. Progrès. Le même progrès se retrouve dans les mœurs : l'absence de complexes dont bénéficie Cress me paraît, à cet égard, tout à fait caractéristique.

(1) Stock.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

quête d'un équilibre nouveau. Il a l'inquiétude des impatients, qui craignent toujours d'arriver trop tard ou trop bas. Sa philosophie est celle d'un temps où tout est extrême, le vice comme la vertu. Il donne même dans le libertinage, faisant sien le mot de Charles d'Orléans : « Par mon âme, si j'en ai une ! ». Il est féru de popularité, intrigant, fastueux, peu scrupuleux sur le choix des moyens. Et sa prodigieuse carrière ne devait pas même lui laisser de quoi régler ses funérailles !

Autour de cette déconcertante figure, c'est toute une société que fait revivre le livre de M. Castelnau.

LA POLITIQUE INTERNATIONALE

LE Centre national de la Recherche scientifique vient de publier en deux forts volumes totalisant plus d'un millier de pages les DELIBERATIONS DU CONSEIL DES QUATRE (24 mars-28 juin 1919) d'après les notes de l'officier interprète Paul Mantoux.

Si tardive qu'elle puisse paraître, cette publication n'en offre pas moins un vif intérêt. D'abord parce qu'elle nous donne, de ce débat historique, une relation plus directe, plus « vécue » que celle des textes officiels. Elle fait apparaître l'idéalisme souvent impolitique du président Wilson, l'intelligence manœuvrière de Lloyd George, l'humeur batailleuse de Clemenceau, dont certains plaidoyers sont reproduits ici pour la première fois.

Mais elle nous montre surtout les « permanences » de la politique européenne ; en relisant les discussions sur les garanties de la sécurité française, la paix avec l'Allemagne, le statut de la Sarre et le problème du désarmement, on est frappé de la similitude des arguments mis en balance avec ceux que confrontent les « Quatre » d'aujourd'hui. C'est une leçon qui n'a rien perdu de son actualité. Mais sept mois s'écoulèrent après la première guerre mondiale entre l'armistice et la paix avec l'Allemagne. Il y a plus de dix ans que la seconde guerre a pris fin, et le traité allemand n'est même pas en vue. Autre conjoncture, autres hommes, autres méthodes.

LA MUSIQUE

CHARLES MUNCH : « Je suis chef d'orchestre » (Edition du Conquistador, collection « Mon Métier »).

Dans la série musicale de cette intéressante collection nous avions déjà eu « Je suis compositeur », un captivant dialogue entre Arthur Honegger et Bernard Gavoty, qui est l'instigateur de cette série « Mon Métier ».

Aujourd'hui, c'est le grand chef d'orchestre international Charles Münch qui nous explique les mille difficultés de ce qu'il appelle lui-même « une vocation, parfois un sacerdoce, souvent une maladie, maladie dont on ne guérit qu'en mourant ».

Nous voyons comment ce dur métier réclame un constant effort, de l'élaboration du programme jusqu'à l'apparition devant le public, ce juge féroce !

Ce livre intéressera aussi bien le profane que l'étudiant du Conservatoire. Il révélera au premier que le chef d'orchestre n'est pas un pantin articulé, mais un des rouages de l'orchestre, aussi « utile » que le premier violon et le dernier cor ; il donnera au second la clé de la réussite : l'amour de la musique et un travail acharné pour la servir, car, comme le dit l'auteur : « La musique a besoin de chevaliers servants et non de cavaliers de parade. »

LE MOIS AUTOMOBILE

PAR RAYMOND MIOMANDRE

LES ÉTRANGERS SOIGNENT LEUR PRESTIGE

ALORS qu'en France on discute à perte de vue pour savoir si la compétition automobile est ou non nécessaire à l'amélioration des modèles de séries, en Allemagne, en Italie et même en Angleterre on a depuis fort longtemps résolu cette question par l'affirmative. En Allemagne, la firme Daimler-Benz, avec la Mercédès, fait pour elle-même depuis deux ans une propagande intense, qui a porté ses fruits par la construction d'usines de montage en Amérique du Sud. En Angleterre, Jaguar doit aux victoires répétées de ses voitures de sport de tenir le haut du pavé commercial international. En Italie, patrie par excellence des belles mécaniques et des mécaniciens-nés, on construisait, jusqu'à ces derniers mois, la plupart des voitures de course que l'on rencontrait sur tous les circuits du monde aux mains de pilotes officiels ou de particuliers. Mais tout cela revenait très cher et, d'autre part, nombre de pilotes réputés trouvaient la mort sur les circuits européens. De plus, la concurrence allemande ne permettait pas aux firmes italiennes de se faire une propagande « payante ». C'est alors que l'on annonçait le retrait de Lancia de la compétition et le soutien effectif de Ferrari par d'autres firmes automobiles. Fiat offrait 250 millions, tandis que Lancia donnait son écurie de courses. « C'est pour défendre avant tout le prestige du pavillon italien que nous avons pris ces décisions », annonçaient les directeurs des deux firmes. « La course automobile est capitale dans les domaines prestige et technique », soulignaient-ils. Pendant ce temps, en France, nos constructeurs, nos officiels se désintéressent du prestige et... de la compétition. C'est l'essentiel. Pour les uns, les voitures se vendent bien. Pour les autres, la politique seule compte. Alors, que veut-on de plus ? La compétition, le prestige, des mots. A cause de cette carence, ce sont deux hommes, deux isolés, livrés à leurs propres moyens, qui, hélas ! ne sont pas grands, Amédée Gordini et René Bonnet, qui les défendent. Sans ressources financières puissantes, ils réussissent des miracles. Gordini et Bonnet, avec une poignée d'ouvriers, ont construit des voitures qui ont permis aux couleurs françaises de monter quelquefois, trop rarement, hélas ! au mât de la victoire. Ces victoires, pourtant, n'ont pas été stériles. Elles ont valu à René Bonnet, notamment, quelques commandes pour l'étranger, l'Amérique en particulier.

VOICI EN PLEINE VITESSE la Porsche de Mme Annie Bousquet, qui, sur l'autodrome de Montlhéry, a tenté de battre le record de l'heure, mais échoua par suite de l'éclatement d'un pneu.

Il est encore temps de faire front commun dans l'effort si l'on ne veut pas que la voiture française de compétition, qui, la première, montra le chemin, sombre dans le plus parfait oubli.

MERCEDES SANS RIVAUX

CE dernier mois, où la compétition se déroulait à l'étranger, en Angleterre et en Suède, les pouvoirs officiels français étant toujours penchés, affaissés devrait-on dire, sur l'élaboration du nouveau règlement des épreuves automobiles, une seule marque s'imposait : Mercédès. Deux de ses pilotes, l'Argentin Juan Manuel Fangio et l'Anglais Stirling Moss, faisaient preuve d'une écrasante supériorité.

MOSS A AINTREE

EN Angleterre, sur le circuit d'Aintrée, voisin du célèbre hippodrome de Liverpool, sur une distance de 434 kilomètres, Mercédès amenait ses quatre voitures à l'arrivée avec, dans l'ordre, Stirling Moss, Fangio, Kling et Tarruffi, dernière acquisition de la firme allemande. Il n'y eut, pour ainsi dire, pas de lutte, les Maserati, les Ferrari et autres Gordini étant surclassées dès le départ.

Fangio et Moss animèrent la course en se succédant au commandement, donnant ainsi l'illusion d'une lutte. Finalement, Moss l'emportait à 139 kilomètres de moyenne sur Fangio à 1/10 de seconde. C'était la première victoire d'un pilote anglais dans le Grand Prix de son pays.

FANGIO EN SUEDE

AU Grand Prix de Suède, couru à Kristianstadt, à 100 kilomètres de Malmœ, devant le prince Bertil de Suède et quelque 50.000 spectateurs, le champion du monde Fangio l'emportait cette fois, à 161 kilomètres de moyenne, sur son camarade Stirling Moss, qui n'était qu'à... 2 mètres. Seuls, l'espoir italien Castellotti (Ferrari) et le Niçois Jean Behra (Maserati) n'étaient pas doublés.

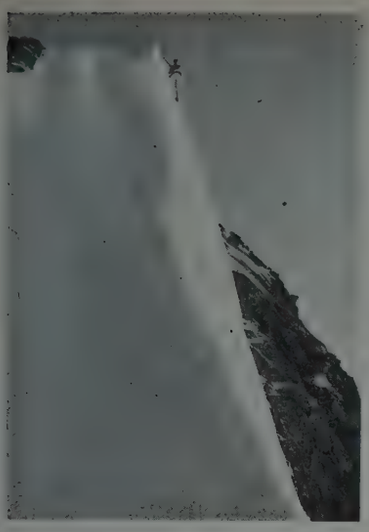
ANNIE BOUSQUET DEVIENT LA FEMME LA PLUS VITE DU MONDE SUR QUATRE ROUES

PENDANT ce temps, à l'autodrome de Montlhéry, seul endroit où les passionnés de la vitesse sont autorisés à se livrer sans restrictions à leur goût, une jeune femme, Annie Bousquet, spécialiste des rallyes internationaux et des épreuves d'endurance, se préparait à devenir la femme la plus vite du monde sur quatre roues. Son objectif : le record de l'heure classe **a,** catégorie 1.500 centimètres cubes, détenu depuis 1951 par le major anglais Goldie Garner avec 221 km. 245. Disposant d'un spider Porsche 1.500 centimètres cubes, développant 125 CV à 7.200 tours-minute, Annie Bousquet, qui atteignait 243 km.-h. dans la ligne droite, réalisait un tour de 2.548 mètres de la piste de vitesse en 39" 4/5, soit une vitesse de 230 km. 494. Annie Bousquet, avant d'entreprendre le record de l'heure, se faisait la main sur les records des 50 kilomètres et des 50 miles. Elle les battait tous deux, le premier à 220 km. 850 (ancien record : 214 km. 370) et le second à 220 km. 970 (ancien record : 214 km. 650).

Annie Bousquet ne devait malheureusement pas s'adjuger le record de l'heure, car, au cours d'une dernière tentative, l'éclatement d'un pneu, alors qu'elle tournait à 240 kilomètres à l'heure, fit se retourner sa voiture, qui roula à une quarantaine de mètres en contre-bas de la piste. Annie Bousquet s'en tira miraculeusement avec trois fractures : deux aux jambes, une à la main droite.

UNE DISTINCTION

NOUS avons appris avec plaisir que M. Pigozzi, président-directeur général de la Société des Automobiles Simca, a été promu commandeur de la Légion d'honneur au titre du ministère des Affaires étrangères.



DU MONT-BLANC A L'HIMALAYA

TEL est le titre du livre que Gaston Rebuffat vient de publier aux Editions Arthaud. On sait quelle place tient Gaston Rebuffat dans l'élite des grimpeurs français. Entré d'abord dans le mouvement « Jeunesse et Montagne », il obtient en 1942 son brevet de guide. Depuis lors il se consacre à cette profession, s'efforçant en même temps, par des photographies et des films, par des articles et des livres, de dégager la signification de sa vie de montagnard et aussi la signification d'une conception de l'alpinisme qui est sienne. Rebuffat a, à son actif, les plus difficiles ascensions des Alpes. Membre des cordées de pointe de l'expédition de l'Annapurna, il évoque dans son livre ce grand exploit avec une émotion contenue et un talent très personnel.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LE XXXVI[e] Congrès eucharistique international a réuni à Rio de Janeiro plus de huit cent mille personnes. Que nous voilà loin du premier congrès, en 1881, à Lille, où huit cents participants représentaient six nations. A ce premier congrès, pourtant, fut constitué un comité permanent qui devait donner tout son essor à l'idée de la fondatrice, une Tourangelle, M[me] Tamisier. Depuis, Jérusalem, Montréal, Londres, Sydney, Bruxelles, Amsterdam, Barcelone ont accueilli les réunions internationales donnant lieu, à Chicago notamment, à de grandioses manifestations.

Le souverain pontife avait délégué comme légat à Rio de Janeiro le cardinal Mazella. La délégation française était conduite par le cardinal Gerlier, remplaçant le cardinal Feltin souffrant.

Des dispositions matérielles exceptionnelles avaient été prises pour répondre à l'affluence des congressistes. Les cérémonies se déroulaient sur une esplanade de 250.000 mètres carrés, où avait été dressé un autel de 120 mètres de longueur et 15 mètres de hauteur. La sonorisation était assurée par trois cents haut-parleurs.

Un grand défilé, rappelant l'histoire du Brésil, et une procession nautique à travers la célèbre baie de Rio marquèrent d'impressionnante façon ce congrès, qui fera date parmi les événements religieux dont l'Amérique a été la scène.

RÉUNIE cette année à Nancy, la quarante-deuxième session des Semaines sociales s'est consacrée à l'étude des techniques de diffusion actuelles : presse, cinéma, télévision.

Comme l'a fait remarquer dans la lettre qu'il adressait aux organisateurs, au nom du souverain pontife, M[gr] Dell'Acqua, substitut de la secrétairerie d'Etat : « L'irruption, dans notre société, des techniques modernes de diffusion menace l'homme dans son autonomie spirituelle. »

« La bombe atomique, a renchéri M. Savatier, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, n'est pas le plus grand danger du monde présent, c'est le mensonge ayant à son service la puissance des techniques de diffusion. »

Les Semaines sociales ne se contentent d'ailleurs pas de rester sur le plan philosophique et théorique. Les professeurs, parmi lesquels : MM. Flory, Hourdin, Folliet, Dary, René Remond, Jean Rivero, le Père Pichard et le Père Gabel, se sont attachés à fournir également sinon des solutions, au moins des orientations.

C'est ainsi qu'ont été préconisés un statut de la presse et, d'autre part, un développement des primes à la qualité pour les films, l'établissement d'un office public pour assurer l'indépendance des dirigeants de la télévision à l'égard du gouvernement et leur permettre d'accomplir leur tâche d'information.

Mais la partie la plus intéressante de ces études a été celle consacrée à la formation du public.

Dégager une opinion, éduquer les masses, telle doit être l'œuvre de demain.

M[gr] Liagre, évêque de La Rochelle et de Saintes, a succombé à une longue maladie.

Le nouvel évêque de Belley, M[gr] Fourrey, a été sacré en la cathédrale de Sens par M[gr] Lamy, archevêque de cette ville.

Le pèlerinage national annuel de Lourdes a été suivi par une foule considérable au sein de laquelle se trouvaient de très nombreuses personnalités ecclésiastiques et civiles. M[gr] Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, a prononcé un sermon sur le progrès de l'unité catholique.

QUAND on est un cordon bleu hors pair, possédant à fond la théorie et la pratique de l'art culinaire, n'est-il pas naturel de montrer en peinture du goût pour des toiles qui évoquent justement les plaisirs de la table ? Et c'est pourquoi sans doute M[me] Pomaret, auteur d'un livre de cuisine qui lui valut un prix littéraire (car le fond en était savoureux et la forme, succulente), s'arrête, visitant le musée Goya, à Castres, devant cette nature morte espagnole du XVII[e] siècle, où un magnifique chou s'entoure d'artichauts, d'oignons et de cardons.

GALA DE LA CROIX-ROUGE A MONTE-CARLO

LE gala de la Croix-Rouge monégasque, qui s'est déroulé au Sporting-Club d'Eté de Monte-Carlo, a été extrêmement brillant. S. A. S. le prince Rainier III, qui est également président de la Croix-Rouge monégasque, avait bien voulu accepter la présidence effective de cette soirée. Le voici arrivant à l'International Sporting-Club accompagné de sa sœur, S. A. S. la princesse Antoinette.

GRIGNAN A SON MUSÉE

La charmante petite ville de Grignan, dans la Drôme, a inauguré, il y a quelques semaines, son musée confié aux soins de Mlle Beau, conservateur du musée de Valence.

Installé dans une maison de huit pièces, ce musée est à proximité de la collégiale Saint-Sauveur et du château. Il s'ajoute à l'intérêt artistique et touristique du bourg.

AU BAL DES PETITS LITS BLANCS

Depuis dix-sept ans, il est de tradition que le grand parfumeur LANCOME offre aux Petits Lits Blancs l'une de ses dernières créations.

La variété des présentations, l'élégance que LANCOME-PARFUMS a chaque fois réalisées font partie des petites surprises auxquelles est habitué le public d'élite qui favorise cette œuvre philantropique lors de sa grande fête annuelle.

Cette année, LANCOME a dépassé l'attente de tous en distribuant à toutes les invitées un carquois renfermant deux flèches de verre : l'une contenait son parfum brillant qui s'appelle MAGIE ; l'autre, cette essence rare qui porte le nom de TRESOR DE LANCOME.

Au cours de cette fête magnifique est-il nécessaire d'ajouter qu'on a trouvé tout de même le temps d'échanger peut-être des parfums, mais certainement aussi bien des propos inspirés par les flèches d'Eros.

LES SPECTACLES

LE MONDE ENTIER VIENT AUX FOLIES-BERGÈRE

LE COURRIER MUSICAL PAR L. MAURICE-AMOUR

LES FÊTES DE LA RENAISSANCE

Faire revivre par la parole, la musique et l'image ces manifestations fastueuses — mariages royaux, joyeuses entrées de monarques, fêtes d'alliances ou de victoire — marquées, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, par la civilisation de la Renaissance, tel était le but de la rencontre internationale, où, six jours durant, les historiens de la Renaissance et de l'humanisme, invités à Royaumont, ont confronté leurs travaux.

Selon les idées chères aux humanistes, la recherche d'une synthèse des arts préoccupait les ordonnateurs des spectacles de cour et de ville. Mais l'alliance véritable ne fut-elle qu'un rêve d'esthètes, vainement poursuivi ? Architectures triomphales, féerie de lumière et symphonie de couleurs, grâce du décor et plastique du geste, poésie des mots et des sons, tout devait concourir simultanément à émouvoir l'esprit et les sens. Pourtant, l'acte de foi ronsardien — musique et poésie : sœurs jumelles — pouvait-il prendre corps avec un assemblage d'éléments si nombreux et si disparates ? En outre, la symbolique de ces fêtes ne livre pas toujours ses clés. Et comment le peuple, convié au spectacle, retrouvait-il son chemin à travers les méandres des allégories mythologiques ? On signale parfois deux arguments dissemblables pour un même sujet : le premier, à l'usage des lettrés humanistes ; le second, à l'usage de la foule. Mais, faute de narrations populaires, nous ignorons les réactions de la conscience collective. En revanche, nous savons l'influence esthétique de ces fêtes — événement politique ou réjouissance rituelle — sur la vie de société, les modes et coutumes, la production artisanale. L'entrée du prince Charles, à Bruges, en 1515, calquée sur celle de François Ier, à Lyon, à la même époque, permet aux populations flamandes de contempler pour la première fois des architectures à l'italienne ; et, plus tard, ces mêmes arcs de triomphe orneront les frontispices des livres imprimés par Plantin, à Anvers. Nous voyons aussi le théâtre indissociable de toute fête. De véritables scénographies s'ordonnent ; pour les joyeuses entrées on place des tableaux vivants sous l'arc triomphal, tandis qu'un orateur commente le spectacle, établissant un contact permanent entre acteurs et assistants. Enfin, si les réjouissances publiques sont armes de propagande pour le prince soucieux de sa popularité, elles peuvent aussi retenir à des jeux frivoles des gens de cour trop enclins à l'agitation : « *J'ai ouy dire,* écrit Catherine de Médicis au jeune Charles IX, *au Roy votre grand-père qu'il falloit pour vivre en repos avec les François et qu'ilz aimassent leur Roy les tenir joyeux et occupez à quelque exercice* », tandis qu'elle lui conseille, en outre, d' « *ouvrir la salle de bal deux fois la semaine, de crainte que les courtisans ne s'emploient à autre chose plus dangereuse* ».

Ainsi la musique sera partout présente en ces fêtes et spectacles. Car si on la réclame pour le bal, elle est indispensable en tout autre lieu de réjouissance ou de solennité. Exactement comme aujourd'hui, il faut des fanfares éclatantes pour les entrées des chefs d'Etat, des battements de tambour pour scander la marche des cortèges, des instruments bien sonnants pour rythmer les pas de danse, des accords harmonieux pour accompagner et soutenir les chants. Dans ses projections commentées — tapisseries, peintures, manuscrits — Mme G. Thibaut nous a montré la disposition des instruments hauts et bas : entendez ceux qui sonnent fort et ceux qui sonnent doux. On danse avec les premiers ; on écoute en silence les seconds. Puis deux concerts ont restitué l'image sonore des fêtes de la Renaissance, qui inauguraient le monde de l'imagination humaine et de la fiction poétique.

En accueillant ce « Colloque », le Cercle culturel de Royaumont a montré qu'il poursuit un louable effort de recherches intellectuelles et artistiques, donnant aussi la prééminence à la musique, si l'on en juge par les concerts hebdomadaires annoncés pour septembre dans ce même cadre de l'abbaye de Royaumont.

INDOCHINE PROFONDE

GUERRE MORTE, que nous avons signalé il y a quelques mois, retraçait l'histoire de la guerre d'Indochine, la vie quotidienne du corps expéditionnaire et de tous ceux qui combattirent à son côté ; INDOCHINE PROFONDE vous montrera « l'âme de civilisations très anciennes, dont la guerre, la politique et le commerce, d'autres raisons encore ont parfois dissimulé la variété et la profondeur ».

Dans INDOCHINE PROFONDE, que vient d'éditer la Société asiatique d'Editions — textes de J.-P. Dannaud — vous verrez vivre les peuples du Cambodge, du Laos et du Vietnam et celui des montagnes d'Indochine. Vous découvrirez l'extraordinaire richesse humaine, naturelle et poétique de ce qui fut l'Indochine française.

INDOCHINE PROFONDE forme avec GUERRE MORTE un diptyque représentant l'Indochine de toujours et d'aujourd'hui.

Comme pour GUERRE MORTE, les droits d'auteur et les bénéfices découlant de la vente d'INDOCHINE PROFONDE (2.800 fr., dans toutes les librairies) seront versés au Comité national d'aide aux combattants d'Indochine.

★ **BIBLIOPHILIE** ★

Livres d'amateurs de valeur, **luxueux, limités.** Chefs-d'œuvre galants XVIIIe, ornés de gravures **manuelles** de **maîtres.** Notices Fco, *CATALOGUE* luxe ill. M2, franco 4 timbres.

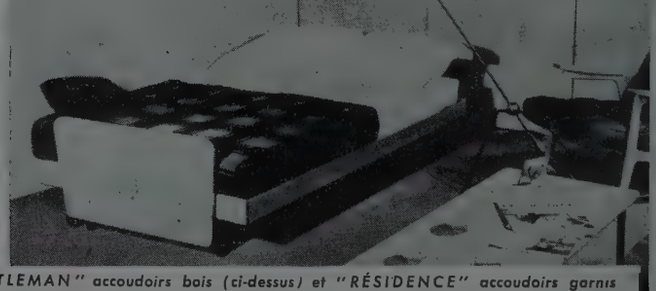
■ **ERYX ART,** 120, Bd de la Chapelle, Paris-18e ■

1 seul déclic...

...et votre luxueux CANAPÉ

... devient un LIT confortable

airborne



Le CANAPE-LIT airborne *vous séduira :*

par sa SIMPLICITÉ :
- Un enfant peut effectuer ses transformations sans effort.
- Le lit est tout fait sous la housse du divan (sans risque de déchirure ou d'usure pour les draps et couvertures).
- Les oreillers sont contenus dans d'ingénieux sacs "KANGOUROO"
- Des roulettes caoutchoutés permettent de le déplacer facilement.

par son CONFORT :
- Il est bas et bien suspendu comme le plus moelleux divan.
- Il est large et long comme le meilleur des lits.
- Matelas à ressorts garanti 10 ans.

par son ÉLÉGANCE :
- Il a des lignes surbaissées d'un heureux modernisme.
- Il est le seul canapé-lit pour lequel existent des fauteuils assortis.

* *Fabriqué en deux types . "GENTLEMAN" accoudoirs bois (ci-dessus) et "RÉSIDENCE" accoudoirs garnis*

airborne

Dépositaires "AIRBORNE" de Paris :
Jean AZZI, 67, Boulevard Beaumarchais, 3e - Téléphone : ARC. 04-63
BOBOIS D'AUJOURD'HUI, 92-98, Boul. de Sébastopol, 3e - Tél. : ARC. 42-08
CAMINELLE, 135 bis, Boulevard du Montparnasse, 6e - Téléph. : DAN. 22-50
GASCOIN, 124, Rue de Courcelles, 17e - Téléphone : CAR. 64-71
GROUPE 4, 58, Rue Notre-Dame de Lorette, 9e - Téléphone : TRI. 64-72
GUERARD, 27, Faubourg Saint-Antoine, 11e - Téléphone : DID. 81-24
MOUNIE, 176, Rue Jean-Jaurès, PUTEAUX - Téléphone : LON. 05-61
MUSEE DU MOBILIER, 72, Rue de Clichy, 9e - Téléphone : TRI. 73-73
MAGASIN PILOTE NORD, 124 bis, Boul. de Magenta, 10e - Tél. : TRU. 79-48
MAGASIN PILOTE SUD, 104, Av. du Général-Leclerc, 14e - Tél. : LEC. 65-17
Adresses des dépositaires de Province envoyées sur simple demande

V. de Mendez (074)

AIRBORNE - Boite Postale 22 (Service FI-9) - MONTREUIL (Seine)

LE NAUFRAGE DE LA « SÉMILLANTE »

La Marine nationale vient de célébrer le centenaire du naufrage de la *Sémillante*. Frégate de 60 canons, ce bâtiment, qui transportait en Crimée du personnel et du matériel, vint se briser sur l'écueil de Lavezzi, dans le détroit de Bonifacio, entraînant tout son équipage dans la mort.

L'horreur de ce naufrage (il n'y eut pas un seul survivant sur les sept cent quatre-vingt-quatorze passagers) et l'étrange beauté du site ont inspiré à Daudet un des récits les plus émouvants des *Lettres de mon moulin*.

Sur notre cliché, le « cimetière marin » de Lavezzi et la croix de bronze qui marque l'endroit où la frégate vint se briser. Dans l'assistance, Mgr Llosa, évêque d'Ajaccio, le maire de Bonifacio et le commandant de la Marine en Corse.

LE HAVRE FÊTE SON MILLIONIÈME PASSAGER

Le Havre a tenu à fêter son millionième passager transatlantique. En l'occurrence, il s'agissait d'ailleurs d'une passagère, Mlle Maria de Las Nieves Zembarain, une charmante Argentine de vingt-cinq ans, qui vit tantôt dans son pays, tantôt à Paris, où elle fait de la peinture.

Accueillie dans le hall de la gare maritime par M. Callet, directeur du port autonome, qui lui remit un magnifique poudrier d'argent, Mlle Maria Nieves fut ensuite reçue à bord du paquebot *Louis-Lumière*, des Chargeurs Réunis, arborant le grand pavois, et où elle a pris place pour regagner son pays. Là, le commandant Maigrin lui offrit une très jolie pendulette.

Cette petite cérémonie a permis à ceux qui y étaient conviés de parcourir Le Havre et d'admirer la résurrection de la ville — dont le grand urbaniste Auguste Perret (M. Tournant, qui fut un de ses collaborateurs, guidait les visiteurs) a fait une cité modèle — et du port qui était détruit à 95 %. Grâce à son actuel directeur, M. Callet, ingénieur en chef des ponts et chaussées, il dispose aujourd'hui des installations les plus modernes, et dont certaines n'ont pas d'équivalent.

En fêtant son millionième passager transatlantique, Le Havre fêtait donc une véritable victoire sur les ruines.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

NICE

Etudes de Me **Gaston ERBAR**, avoué à Nice, 7, rue de la Préfecture ; Me **Jean BAZILLE**, avoué à Paris, 6, rue du Conservatoire ; Me **Raymond HERMENT**, notaire à Nice, 11, place Masséna.

VENTE AUX ENCHÈRES

au Palais de Justice, à NICE
JEUDI 29 SEPTEMBRE 1955, à 8 heures

UNE PROPRIÉTÉ

d'une contenance de 8.869 m2, boulev. de la Corniche-Fleurie, quartier de la Lanterne, à NICE, comprenant :

GRANDE VILLA

dénommée **« ISOLA CELESTA »**
deux étages sur rez-de-chaussée
VILLA DE GARDIEN ET GARAGE

LIBRE DE LOCATION

MISE A PRIX . . . . . 18.000.000 FRS.

Renseignements chez : Me **ERBAR**, avoué, à Nice ; Me **BAZILLE**, avoué, à Paris, et à Me **HERMENT**, notaire, à Nice.

NÉCROLOGIE

Ingenieur des arts et manufactures, professeur au Collège de France et considéré comme le « père de l'hélicoptère moderne », Etienne Oehmichen s'est éteint à Paris, le 10 juillet, à l'âge de soixante et onze ans.

Dès 1921, il accomplissait les premiers vols libres dignes de ce nom, à bord d'un hélicoptère de sa construction, et, deux ans plus tard, les premiers virages et un parcours de 525 mètres, premier record du monde pour ce genre de machine.

Le 4 mai 1924, à Arbouans, près de Valentigney (dans le Doubs, où il avait créé un magnifique laboratoire), il réussissait le premier parcours d'un kilomètre en circuit fermé.

Les brevets d'Oehmichen de 1927 et de 1928, pris en France et aux Etats-Unis, apportaient les solutions qu'on retrouve aujourd'hui dans le « rotor matic » du Hiller et la barre stabilisatrice du Bell, ainsi que celle de l'hélice anticouple pour la direction et le pivotement sur place.

L'aide insuffisante des pouvoirs publics et la défiance des actionnaires firent que ces précieux brevets tombèrent dans le domaine public et qu'Oehmichen, dès 1938, renonçait à poursuivre ces recherches pour s'orienter vers d'autres découvertes et créer au Collège de France cette séduisante « Mécanique anatomique » qui ouvrait une voie riche de promesses. Il avait aussi, entre temps, créé l'hélicostat à ballon d'air stabilisateur. Aujourd'hui tous les hélicoptères du monde s'inspirent des découvertes de ce savant, dont on mesurera mieux un jour toute la valeur et toute la noblesse, et que l'Aéro-Club de France proposait en 1951 pour le Prix Nobel de la Paix.

Édouard Blondel La Rougery est décédé à Paris à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il était le fondateur de la maison d'éditions qui porte son nom et à laquelle il sut donner une grande importance, l'orientant spécialement vers les ouvrages géographiques et vers la cartographie. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Fernand Léger, qui, aux côtés de Braque et de Picasso, fut un des chefs du mouvement cubiste, est mort à l'âge de soixante-quatorze ans. Son influence fut grande. L'aspect mécanique et industriel de l'époque est celui qu'il s'efforça de traduire dans ses toiles. Mais il ne s'enferma pas dans une formule, et l'une de ses dernières œuvres fut la décoration de la façade de l'église d'Assy.

LES AVANTAGES DU BURBERRY

Le meilleur imperméable du monde

Extérieurement

LE BURBERRY

tient en respect pluies, neiges, vents, en un mot, toutes les rigueurs de températures connues sont maîtrisées.

Intérieurement

LE BURBERRY

léger comme la plume est, de plus, et grâce à sa ventilation naturelle, très frais à porter, même par temps lourd.

Pécuniairement

LE BURBERRY

n'est pas l'imperméable le meilleur marché mais sa longue durée fait que de tous

IL EST LE MOINS COUTEUX

Exigez la marque

Tout vêtement ne portant pas

n'est pas un **BURBERRY**
cette griffe

BURBERRYS de *LONDRES* 8, Bd Malesherbes, **PARIS**

DISTRIBUTEURS DANS LES PRINCIPALES VILLES DE PROVINCE

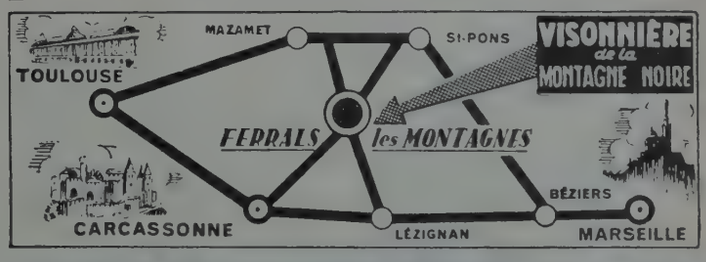
STANDARD · SILVERBLU · BLANC

SAPHIR · PASTEL ROYAL · SOUFFLE DE PRINTEMPS

VISITEZ UNE GRANDE VISONNIÈRE DANS LE MIDI

Pour constater la facilité de cet élevage, ne vous contentez pas de voir quelques dizaines d'animaux, mais une exploitation rationnelle de centaines de visons Standard et de mutations recherchées, strictement issus des meilleurs ranches canadiens.

Pour documentation préalable et visite. Écrire :
Visonnière de la Montagne Noire
par FERRALS-les-MONTAGNES (Hérault).



Suggestions

LA MAISON

LUMAREL
LUMINAIRES
ET DÉCORATION
STYLE ET MODERNE

— Créations —
Dépositaires
BOHLMARKS — Suède
INDOOR — Hollande
SOCOMO — Belgique, Allemagne

Liste revendeurs : 41, rue des Vinaigriers, PARIS — Nord 33-07

Ce secrétaire :
(120×80)
est une création Roger LANDAULT

Édité par les
Éts A. B. C.
163, rue Pelleport
PARIS - Mén. 87-89

Toutes les créations Roger LANDAULT
Salles de séjour, Chambres, Petits meubles
SONT DISTRIBUÉES PAR : **GODFRID & Cie**
60, Fg-Saint-Antoine, PARIS. DOR. 82-97

● JAMBES ENFLÉES, CŒUR FATIGUÉ ●
chevilles, pieds douloureux
et tous les troubles circulatoires
s'améliorent immédiatement avec le Surrepos du Docteur Pascaud (tech. de *relaxation intégrale*).

Demandez (gratuitement) l'étude I. 9 et références au SURREPOS du DOCTEUR PASCAUD, 167, boulevard Haussmann, Paris-8e (Balzac 32-05).

PETITOT
LUMINAIRES
★
En vente :
Grands magasins et bonnes maisons d'éclairage.

Création
ROBERT LEMPEREUR

Girafe en fer laqué toutes teintes supportant 2 pots de céramique : 1.960 fr.
★
En vente chez :
DENNERAY
169, Bd Haussmann
Paris-VIIIe

TOUS LES MEUBLES EN MERISIER
Rustique, Ancien et Style

ARMOIRES ANCIENNES depuis 14.900 fr.
MARTHE SAUVANEL
11, rue de Leningrad, PARIS. Métro Europe.

Voyez sans être vu !

le plus petit judas optique du monde permet de voir de face comme de côté tout visiteur ami ou importun qui se présente à votre porte

51, rue de Provence, PARIS - Tri. 88.31

DÉLASS

chaise longue confortable à 2 positions permet la *RELAXATION SCIENTIFIQUE*
★ *La position "pieds en l'air" procure un repos rapide et un bien être total.*
PARIS - 57, rue Crozatier 12e
LYON - 12, rue de la Barre
LILLE - 15, rue des Chats Bossus
BRUXELLES - M. HERVE 14, r. L. Lepage

LA TABLE

DIRECTEMENT DE CHEZ LES PRODUCTEURS
ASSOCIATION DE VITICULTEURS
Vins de Champagne

TARIF SUR DEMANDE

Raoul Collet
AY CHAMPAGNE (MARNE)

★
Agents demandés

LES VINS FINS DU LANGUEDOC
vous offrent
TRÈS BEAU VIN SUPÉRIEUR
ROUGE 11° ou BLANC 11°
Franco domicile dans toute la France.
Envoi contre remboursement.
Fûts consignés et repris
Fût de 65 litres ..... **77 fr. le litre**
Fût de 125 litres ..... **76 fr. le litre**
Fût de 230 litres ..... **75 fr. le litre**
Ecrire : **M. Maurice POULLE, agent général, 17, rue des Garmants, MALAKOFF** (Seine).
Représentants acceptés.

AZAY-LE-RIDEAU A SON SPECTACLE SON ET LUMIÈRE

AZAY-LE-RIDEAU, dont nul n'ignore que le château est un joyau de la Renaissance, a maintenant son spectacle. La première donna lieu à une manifestation de très haute élégance. Devant la belle façade doucement illuminée, huit cent cinquante personnes prirent place autour de petites tables pour un somptueux dîner aux bougies.

Pendant ce dîner, Christiane Vaussard et Jean-Paul Andréani, les deux réputées étoiles de l'Opéra, surgirent au milieu des hortensias et exécutèrent une « Suite de danses », sur la musique de Chopin, et « l'Oiseau bleu », de Tchaïkovsky. Les applaudissements les plus chaleureux leur furent prodigués ainsi qu'à Anne Ferriot, qui tenait le piano avec maîtrise.

Puis ce fut l'évocation pleine de poésie du passé d'Azay-le-Rideau. La musique de René Cloerec s'adapte parfaitement au texte, et les jeux de lumière, admirablement réglés, transportèrent les invités dans un monde de féerie. Et, avant le bal qui devait brillamment terminer cette Nuit d'Azay-le-Rideau, les équipages de Touraine firent revivre les fastes de la chasse à courre, dont les différents épisodes furent commentés par M. Paul Vialar. Les honneurs du pied furent faits à Mme Berthoin, femme du ministre de l'Education nationale.

Parmi les nombreuses personnalités présentes, on remarquait : M. Berthoin, ministre de l'Education nationale ; M. Bourgès-Maunoury, ministre de l'Intérieur ; M. Triboulet, ministre des Anciens Combattants ; M. le président Paul Reynaud et Madame ; M. Luigi Einaudi, ancien président de la République italienne ; LL. EE. les ambassadeurs Douglas Dillon (Etats-Unis), Gladwyn Jebb (Grande-Bretagne), Ejnar Waerum (Danemark), Ahmed Bey Daouk (Liban), Torres-Bodet (Mexique) ; le maréchal Juin, l'amiral Lemonnier ; S. A. R. le prince Xavier de Bourbon-Parme, Mlle André Le Troquer, Mme Louis Jacquinot, Mme Jean Baylet, M. Abel-Durand, sénateur, président de l'Association des présidents de conseils généraux ; M. André Cornu, ancien secrétaire d'Etat ; Mme la générale Carpentier ; Mme la générale Guillaume ; M. Mecheri, secrétaire général de la présidence de l'Union française ; M. Max Hymans, président d'Air France ; M. de la Chauvinière, chef du protocole ; M. Fougerolles, président de la Chambre de commerce de Paris ; M. Loyen, recteur d'Académie ; M. Wladimir Porché, directeur de la R. T. F. ; M. Paul Vialar, ancien président de la Société des gens de lettres ; M. Enguerrand de Virgie ; M. Bertrand, président de l'Union des annonceurs ; MM. les préfets et présidents des Conseils généraux des départements voisins.

Le préfet d'Indre-et-Loire et Mme Lecornu accueillent à leur arrivée au château M. Luigi Einaudi, ancien président de la République italienne, et Madame.

LÉGION D'HONNEUR

DANS la récente promotion de l'Information figuraient nos confrères Jean Forgue, rédacteur en chef du *Parisien libéré*, Château, de l'A. F. P., Lanneluc, de la *Dépêche du Midi*, promus officiers. Parmi les chevaliers : MM. Raymond Thévenin, Marcel Bidoux, Henri Froidfond, Pierre Carré. Au titre du ministère de l'Industrie et du Commerce, M. Jean-Pierre Peugeot, président de la Société des automobiles Peugeot, a été promu commandeur.

Dans la promotion des Travaux publics, MM. Antonini, secrétaire général adjoint de la S. N. C. F., et Gallienne, président de l'Union routière, étaient promus commandeurs. Enfin, dans celle de l'Agriculture, M. Carret, président de l'Union des fabricants de pâtes alimentaires, était promu officier.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE par W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE FRANÇAISE DE CONCERTS

CAMILLE SAINT-SAENS fut un compositeur classique dans toute l'acception du terme. Ses études sérieuses et régulières au Conservatoire lui permirent d'obtenir de brillantes récompenses qui facilitèrent sa nomination d'organiste de Saint-Merry et de professeur de piano à l'école Niedermeyer. Sa longue existence est jalonnée de succès dont il apprécia la portée. Tantôt il a vigoureusement réagi contre Wagner et ses œuvres, tantôt il a révisé les partitions de Rameau afin de servir la mémoire de ce grand maître français et de faciliter le rayonnement de sa production. Grand ami de Franz Liszt et virtuose comme lui, Saint-Saëns a composé des concertos solidement établis sur leur base, édifiés avec soin et qui enrichissent le répertoire des solistes. Pourtant, si ce maître de l'Ecole française fut glorifié de son vivant, depuis sa disparition la reproduction de ses pages orchestrales et autres fut grandement négligée. L'essor des disques modifie soudain cet état de chose et soulève le voile d'un oubli injustifié. Le concerto n° 5, écrit pour célébrer le cinquantenaire du premier concert donné par Saint-Saëns et qui contient une mélopée écrite sur le mode arabe ainsi qu'un chant de bateliers nubiens, entendu par le musicien créateur lors d'une descente du Nil, vient d'être enregistré à merveille par le grand orchestre symphonique de Moscou placé sous la direction de K. Kondrachine et avec le concours de l'excellent pianiste Sviatoslav Richter. Les artistes du monde entier s'attachent maintenant à placer en lumière les chefs-d'œuvre d'autrefois, et les discophiles leur en savent gré. (Editions le chant du Monde.)

OPERETTES

LE regretté auteur de musique légère Emmerich Kalman a laissé des pages exquises. Quelques-unes d'entre elles, empruntées à sa pièce joyeuse « la Comtesse Mariza », sont désormais inscrites sur microsillon. Le charme pénétrant qui s'en dégage, la souplesse et l'esprit de la ligne mélodique assureront la vogue de ce disque, dont les accents sont parfaitement mis en valeur par Gerda Scheyrer, Fried Poltinger, W. A. Dodtzer et Toni Niessner, fort bien accompagnés par l'Akadamiekammerchor et la « Grosse Funkorchester » de Radio Vienne, animées par Heinz Sandauer. Un échantillonnage des airs du « Masque en bleu », de Fred Raymond, figure sur la même plaque. En vérité, les Autrichiens sont particulièrement qualifiés pour glorifier l'art de l'opérette, et l'attrait des deux sélections qu'ils présentent fait espérer bientôt le complément de ces œuvres, qui méritent d'être intégralement représentées. (Philips.)

VARIETES

DANS la riche collection des microsillons 45 tours, maniables et légers, se trouvent des morceaux d'ensembles, tels que « Luxembourg polka », joués par Aimé Barelli et ses musiciens (Pathé), des danses, comme « Tango magique », interprétées par Boris Sarbek et son grand orchestre (Philips), des chants extraits de films, parmi lesquels une place de prédilection sera réservée à « Ton sourire est dans mon cœur », libre traduction de « Smile », du film « les Temps modernes », de Henri Contet et Charles Chaplin, que Lou Darley, Jacques Hélian et son orchestre savent placer en valeur. (Pathé.)

L'E.D.F. A L'AUBE D'UNE PÉRIODE D'EXPANSION ÉCONOMIQUE ET DE RÉNOVATION TECHNIQUE

L'ÉLECTRICITÉ de France vient de publier son rapport d'activité et les comptes de gestion pour l'exercice 1954. Ce document a été, selon l'usage, remis par M. Marcel Flouret, président du conseil d'administration de l'E. D. F., au président de la République, au président du Conseil, au ministre du Commerce et de l'Industrie et au ministre des Finances.

De la lecture du rapport d'activité il résulte que l'année 1954 a été caractérisée par une forte reprise de la demande. La progression de celle-ci a été légèrement plus forte en haute tension qu'en basse tension, ce qui souligne la reprise de l'activité économique.

L'accroissement de la consommation d'électricité a été, de 1950 à 1953, de 35 %. Il a été marqué, à partir du printemps 1953, par une reprise d'expansion succédant au palier relatif qui avait lui-même suivi la phase d'expansion 1950-1952.

En 1954, les centrales françaises ont produit 45.600 millions de kW.-h., dont 53 % d'origine hydraulique et 47 % d'origine thermique. La production des usines hydro-électriques, en progression de 15 %, s'est, en effet, élevée à 24.300 millions de kW.-h., tandis que celle des usines thermiques atteignait 21.300 millions de kW.-h., augmentant de 4,5 %. Dans ce tableau de production, les centrales hydro-électriques de l'Electricité de France figurent pour 18.700 millions de kW.-h., soit 16 % de plus que l'année précédente. En revanche, les centrales thermiques de l'E. D. F. ont fourni 7 % de moins qu'en 1953, soit 8.000 millions de kW.-h.

Quant aux ventes de l'E. D. F., elles ont atteint 30.700 millions de kW.-h., accusant une augmentation de 9 %. En fin d'année le nombre des abonnements s'élevait à 47.000 en haute tension et 15.058.000 en basse tension. Les mises au point techniques de nature à favoriser les échanges avec les pays voisins ont été poursuivies ainsi que les études préalables à la liaison sous-marine entre la Grande-Bretagne et la France. D'autre part, plusieurs accords ont été conclus, notamment avec la Compagnie Nationale du Rhône, en vue de l'exploitation par l'E. D. F. des centrales de Donzère-Mondragon et de Montélimar (celle-ci en construction).

Un seul groupe thermique a été mis en service au cours de l'année, le second de la centrale de Nantes-Cheviré. D'assez nombreux aménagements hydro-électriques ont été, d'autre part, mis en fonctionnement, les principaux étant ceux de Randens, Montpezat, Pragnères. 5.400 kilomètres de lignes et 1.900 postes ont été construits, et l'on prévoit l'utilisation de la tension 380.000 volts, mise au point au laboratoire de Fontenay, pour la ligne Albertville-Génissiat-Paris.

DIVERSES opérations ont été poursuivies ou entamées en 1954. Le principal chantier hydro-électrique a été celui de Fessenheim, sur le Rhin, ouvert en 1953. Cet aménagement fait partie du grand canal d'Alsace, dont l'E. D. F. poursuit l'exécution et pour lequel elle est revenue au plan d'aménagement en huit biefs. Les plus gros ouvrages commencés dans l'année ont été ceux de Saint-Pierre-Cognet, de Valabres et de Carla-Rabiège. En outre, cinq groupes thermiques nouveaux ont été commencés : un à Comines (Nord), un à Nantes-Cheviré, un à Strasbourg, deux à Beautor (Aisne), et les chantiers thermiques des futures centrales de Creil et de Porcheville, près de Mantes, ont connu une grande activité.

L'inventaire des ressources hydro-électriques françaises a été achevé. Les sites reconnus donnent la possibilité d'équiper dans des conditions de rentabilité satisfaisante environ 60 milliards de kW.-h. annuels nouveaux, c'est-à-dire de poursuivre l'effort d'équipement hydraulique pendant environ 25 ans.

Les études engagées par l'E. D. F. en collaboration avec le commissariat à l'Energie atomique au sujet de la production d'électricité à partir de l'énergie nucléaire sont entrées en 1954 dans la voie des réalisations. L'E. D. F. aménage à Marcoule, dans le Gard, une première centrale de récupération de la chaleur émise par la pile G. 1, qui fournira 5.000 kW. de puissance électrique et dont la mise en service aura lieu en 1956. D'autre part, le commissariat de l'Energie atomique et l'E. D. F. ont mis en commun la construction de deux autres piles, G. 2 et G. 3, qui entreront en service dans les années suivantes et fourniront chacune 25.000 à 30.000 kW. de puissance électrique nette.

Quant au projet d'usine marémotrice de la Rance, indépendant du programme d'équipement hydraulique dont nous parlons plus haut, il a été remanié pour tenir compte de facilités techniques nouvelles, et il s'inscrit maintenant en bon rang, la rentabilité de l'opération ayant été améliorée par la souplesse d'exploitation qui sera obtenue grâce à ces modifications.

N'oublions pas de mentionner les efforts poursuivis pour la formation, le perfectionnement et le logement du personnel. Près de Clermont-Ferrand, à Cébazat, un centre d'études a été créé où des sessions de perfectionnement ont été organisées pour les cadres débutants. Les problèmes de commandement, de relations humaines et de formation y ont été traités. D'autre part, à Gurcy-le-Châtel, des sessions d'instruction se sont tenues pour les agents de la distribution. L'E. D. F. a investi en 1954 environ 1.150 millions en constructions et 800 en participations dans des offices d'habitations à loyer modéré, dans des sociétés immobilières bénéficiant de l'aide du Crédit foncier et en prêts aux agents désireux d'accéder à la propriété d'une habitation.

Au total, l'E. D. F. a consacré 2.200 millions au logement de ses agents, soit environ 4 % du montant global des salaires bruts.

Quant aux résultats financiers de l'exploitation, ils se soldent par un bénéfice de 172 millions, accusant une amélioration de 4.400 millions sur l'année précédente.

EN résumé, l'Electricité de France, qui vient d'entrer dans sa dixième année d'existence, se trouve en mesure, grâce à son effort d'équipement, à ses progrès dans la voie de la productivité, à son crédit affermi d'année en année, grâce aussi à la valeur technique et morale de ses équipes, d'affronter les nouveaux devoirs qui lui incombent. Est-ce à dire que sa tâche ne risque pas d'être compliquée ou ralentie par certains éléments de rigidité ? Le rapport que nous venons d'analyser ne le dissimule pas. Il attire notamment l'attention, en dehors des problèmes d'investissements et de tarifications, sur l'intérêt qu'il y a pour une entreprise telle que l'E. D. F. à maintenir la qualité de son personnel par des niveaux de rémunération comparables à ceux du secteur libre. Un début de désaffection se manifeste pour l'industrie de l'énergie électrique parmi les sujets où elle peut recruter. Il y a là une difficulté qui doit figurer au premier plan des préoccupations.

R. D.

UN NUMÉRO SPÉCIAL DE « RÉSONANCES »

SOUS la direction de M. le gouverneur Léon Leal, la revue « Résonances » vient de faire paraître un numéro spécial consacré à l'Algérie. On y trouve les signatures de MM. Bourgès-Maunoury, Soustelle, André Siegfried, Laurent Eynac, Henri Friol, etc.

« Résonances » est la revue du Comité d'expansion culturelle de la France d'outre-mer, dont le président d'honneur est M. Edouard Herriot. Le siège du comité est 73 bis, quai d'Orsay (7e). Inv. 81-54.

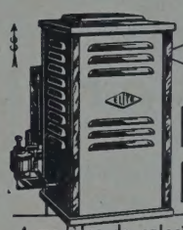
Suggestions

LE CONFORT MÉNAGER

ULTRA-GRILL vous permet de faire griller viandes, poissons, charcuterie et pâtisserie.
THERMOSTAT - Fabrication suisse très soignée.
Garantie sérieuse.
110 ou 220 v.
Documentation :
TURICA
44, rue La Boétie-8e
BAL. 42-52

LA CAFETIÈRE qui triomphe dans le monde entier
Melior
2, rue Dunois
PARIS (13e)
Avec elle, vous donnerez à tous des leçons de café

1.000.000 de FAMILLES fabriquent chaque jour leur yaourt à domicile avec les appareils et ferments
YALACTA
ÉCONOMIE
HYGIÈNE
Documentation : 51, rue Lepic, Paris



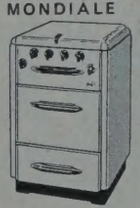
ELITE
CONFORT
MAZOUT
4 modèles de calorifères jusqu'à 600 m³
Chaudière de chauffage central individuel.
S.A. ELITE capital 51.800.000 francs
97 rue Haxo, Paris XXe - MEN. 63-00

N'enfoncez plus de clous dans vos murs.
Servez-vous du VÉRITABLE
CROCHET "X"
qui se fixe avec une aiguille dans tous les murs, même en brique. Porte 5 - 10 - 20 kg.
EXIGEZ l'**X** gravé sur chaque véritable crochet **X**.
Souvent imité, jamais égalé.
(Marque déposée)

Bon outil... Bon travail
Pour réussir un bon collage (même facile) il n'est que d'avoir ce qu'il faut
SECCOTINE
colle... même le fer

LA MARQUE MONDIALE
Krefft fondée en 1844
Appareils de Chauffage
★
TOUS COMBUSTIBLES
MODÈLES BREVETÉS
Système à air chaud par convection
★
Technique - Qualité
S.I.V.A.M., 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

LA MARQUE MONDIALE
Krefft fondée en 1844
Appareils de Cuisine
★
ELECTRICITÉ - GAZ
BUTANE - PROPANE
CHARBON - MIXTE
★
Technique - Qualité
S.I.V.A.M., 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.



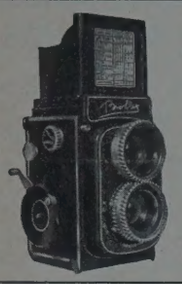
L'ÉLÉGANCE FÉMININE

JEANNE PRADELS
BLOUSES ET LINGERIE FINE
vous adressera gracieusement, sur simple demande, ses imprimés reproduisant les dernières Créations :
Blouses, Combinaisons, Jupons, Chemises de nuit, Pyjamas, etc.
1, rue de la Pépinière, PARIS

SAC en paille fine de Chine noire, rouge, naturelle ou pain brûlé
1.200 fr.
Chez
Paul Rives & Fils
156, rue de Rivoli (1er), sous les Arcades, Mo Louvre, ou contre remboursement.

Suggestions

DIVERS



BIOFLEX
AUTOMATIQUE I
LE **6 × 6**
FRANÇAIS
DE CLASSE
INTERNATIONALE
■
NOTICE TECHNIQUE
ILLUSTRÉE FRANCO
■
GROS
Éts J. CHOTARD
Boîte postale 36 - Paris-13e

PIZON BROS présente
une gamme complète de portatifs
de 4 à 8 lampes :
SKYMASTER
8 lamp. 8 G (6.OC)
CLIPPER
5 L + val. - 4 G
SUPER PLAY TIME
4 L + val. - 3 G
RIO poste miniature 4 lamp., 2 G
Doc. et démonstration : **18, rue de la Félicité, Paris-17e**

Vente chez tous spécialistes.

CHEMISES
Depary
chemises
"sans souci"
NYLFRANCE
en vente
dans toutes les Bonnes Maisons
DEPARY, 1 BIS, RUE SAINT-AUGUSTIN, PARIS

VACANCES... DE SANTÉ
Faites une cure à
LA LÉCHÈRE
(Savoie)
Toutes les affections veineuses y sont soignées. Demandez notice gratuite F. I.
Ét THERMAL - LA LÉCHÈRE (Savoie)

BROSSERIE FINE
GROSSE BROSSERIE
BROSSERIE INDUSTRIELLE
BLAIREAUX
PINCEAUX
Den *
MARQUE DÉPOSÉE
PRODUCTION
R. & J. LARDENOIS
PARIS

LA MÉDAILLE D'AMOUR
Souvenir à l'Aimée

MODÈLE DÉPOSÉ TOUT CONTREFACTEUR SERA POURSUIVI
Création A. AUGIS - LYON
EN VENTE CHEZ NOS CONCESSIONNAIRES BIJOUTIERS
ainsi que les Médailles Religieuses signées A. AUGIS

L'AUTOMOBILE

AUTOMOBILISTES...
VOTRE MOTEUR RÉNOVÉ POUR 1.800 fr. sans immobilisation, grâce à **B. CAMPOUND**, produit scientifique breveté, dont l'efficacité a été reconnue par les Laboratoires de l'État et par les Arts et Métiers de Paris.
B. CAMPOUND s'introduit par l'orifice des bougies et son action immédiate redonne au moteur toute sa vigueur. Économie d'huile et d'essence, résultats formellement garantis.
B. CAMPOUND est le régénérateur de moteurs pour toutes marques d'automobiles, camions, tracteurs, canots, motoculteurs, motocyclettes, vélomoteurs et tous moteurs à explosion.
Prix du traitement : **1.800** fr. Double : **2.500** fr.
Écrire : **M. Maurice POULLE,** 17, rue des Garmants, **MALAKOFF** (Seine).

Votre intérêt est d'utiliser des bougies K. L. G. parfaitement adaptées à votre moteur. Une bougie trop froide s'encrasse. Une bougie trop chaude provoque de l'auto-allumage et fait plafonner votre voiture. *Une bougie neuve K. L. G., bien adaptée, réduit la consommation d'essence.* Parmi les *37 types* de bougies K. L. G. « *la meilleure bougie du monde* », utilisez celui conçu pour votre moteur. Demandez un guide d'allumage à K. L. G., 177, boul. de la République, à St-Cloud (S.-et-O.).

Un COUTEAU-CLÉ à 10 usages
Pour votre voiture, vélo, moto, etc.
Chez vous, en voyage.
Un véritable outil indispensable, en acier supérieur nickelé, se composant d'une clé à molette 6 pouces, en acier chromé molybdène trempé, tournevis, dénude-fils, ouvre-bidon d'huile, règle graduée, poinçon, tire-bouchon, ouvre-boîte, décapsuleur, lame forte et tranchante.
Le couteau-clé « **MULTIPLE** » est vendu dans un superbe étui cuir au prix de **1.780 fr.** Paiement à la commande.
Écrire : M. Maurice POULLE, 17, rue des Garmants, MALAKOFF (Seine).

AUTOMOBILISTES...
PUISSANCE ET ÉCONOMIES
Le **PRÉCARBURATEUR VIX** améliore la carburation du moteur — **PLUS DE PUISSANCE : 10 % — MOINS D'ESSENCE :** 30 %. Efficacité reconnue par les essais officiels effectués par les Laboratoires d'essais des Arts et Métiers de Paris ; plus de 13 millions de précarburateurs VIX en service dans le monde entier ; prix amorti en moins de deux mois.
PRÉCARBURATEUR VIX
Pour toutes marques d'automobiles, camions, tracteurs, cars, taxis, canots, motos, scooters, vélomoteurs, etc., et tous moteurs industriels fonctionnant à l'essence. Prix : **7.000** fr.
Écrire : **M. Maurice POULLE,** 17, rue des Garmants, **MALAKOFF** (Seine).

LE MOIS HIPPIQUE PAR TRÉ-HARDY

LE DERBY DE HAMBOURG FORMULE NOUVELLE

Faut-il voir dans le Derby de Hambourg, disputé dernièrement, un mode nouveau de concours hippique, une expression plus sportive des errements du jumping ? Nous serions tenté de le croire, tant sa formule est séduisante, tant elle répond au désir de sortir des sentiers battus. Comme distance : 1.350 mètres, alors qu'une coupe des Nations classique, la plus longue des compétitions, ne totalise que 800 mètres, répétés, il est vrai, deux fois le même jour avec le même cheval ; comme sauts, trente obstacles variés : oxer creux, basses brunes, portiques, etc., disposés dans la nature sur des parallèles aérées, rivière et butte, en particulier une banquette comportant 4 mètres à pic à la descente, aggravée de palangros, d'une hauteur de 1 m. 40, placées 7 m. 50 après la réception.

Cette longue épreuve, venue après des éliminatoires laissant subsister cinquante concurrents, a été gagnée par le champion allemand M. Winckler, seul à avoir effectué un tracé sans faute sur sa jument Halla, dans le temps de 2' 13" 6/10. Immédiatement après lui, M. von Bochwaldt (Allemagne), classé deuxième avec Tabatha, 4 points de pénalisation. Notre leader olympique, M. Jonquère d'Oriola, placé sixième, galopant Ali Baba, 7 points. M. H. François-Poncet, fils de notre ambassadeur en Allemagne, prit la treizième place.

Ces cross individuels, se rapprochant du *point to point* britannique, sont déjà en honneur chez nous, à Fontainebleau et à Vichy, où les hippodromes se prêtent admirablement à de semblables réalisations. On les fait suivre parfois, outre-Rhin, de barrage sur quelques obstacles de puissance afin de vérifier l'équilibre et les possibilités des sauteurs. Nous avons l'impression que le concours évoluera de plus en plus dans ce sens, nos sujets nationaux ne pourront qu'y trouver leur compte. Nous voilà loin des parcours éclairs de moins d'une minute dans lesquels se règle souvent le sort d'un challenge.

LE JUMPING AUX JEUX MÉDITERRANÉENS !

De même qu'il a droit de cité aux Olympiades, le jumping figura également au programme des Jeux méditerranéens. La manifestation hippique de Barcelone vint même en apothéose finale, alors que les autres branches de sport avaient déjà fourni leur participation. Le test consistait en un parcours de coupe des Nations à deux tours, disposé sur une pelouse de stade de Monjuich. Il fut disputé le soir à 18 heures, alors que la chaleur torride de la journée était un peu tombée et qu'un semblant de fraîcheur venait inciter hommes et chevaux à galoper sur l'obstacle.

Le capitaine Lopez Quesada (Espagne) termina en tête avec Tapatio, bon sur ses jambes, infirmant ainsi le proverbe d'après lequel nul n'est prophète en son pays. Il fit bien de marcher fort, car notre compatriote le capitaine Lefranc suivait sa brisée sur Bagatelle, dans ce style enflammé qui lui est particulier. Il risqua le tout pour le tout, en vrai officier de cavalerie, et fut bien près de réussir, 2 points de pénalisation seulement le séparaient du vainqueur. Un autre de nos représentants, le capitaine de Fombelle, finit cinquième *ex æquo*, tandis que le lieutenant Moreau était forcé d'abandonner.

Au classement par équipe, l'Italie s'affirma première avec 28 points 1/4 ; l'Espagne, seconde avec 44 points 1/2.

Certains de nos champions étaient à Londres au moment de Barcelone. Les Jeux montrèrent la nécessité d'avoir plusieurs équipes prêtes à entrer en piste, de manière à pouvoir figurer dans les nombreuses compétitions où nos couleurs doivent être représentées.

SEPTEMBRE, MOIS HIPPIQUE

Vingt-cinq concours nationaux, et non des moindres, à en juger par les premiers en date, Biarritz et Chantilly, figurent au calendrier de septembre. Donnant ses épreuves sur le très beau terrain d'Aguiléra, renommé pour ses obstacles sévères, ses levées de terre, son passage de route et ses murs de galets, Biarritz se situe entre les 2 et 8 septembre, sous la présidence de M. de Cartassac et du capitaine Clavé. Le souvenir des « gentlemen-riders » de la Belle Epoque : Lowenstein, Rovira, René Ricard, de Juge, Leclerc, etc., sans parler d'Henri de Royer, toujours présent parmi nous, planera sur la réunion. Certaines compétitions portent un de leurs noms, la puissance s'appelle prix Lowenstein, rappelant les sauts fameux de la célèbre cravache belge. Le grand prix est fixé au lundi 5 septembre à 15 heures, nul doute qu'il ne soit sérieusement disputé. Avec Chantilly, 3 et 4 septembre, c'est le parc de Sylvie qui créera l'ambiance. Les cavaliers qui n'auront pas été tentés par le Sud-Ouest répondront à l'appel du marquis du Vivier, du baron de Soultrait et du colonel Laffargue. Prix de Condé, prix d'Aumale, prix du comte d'Aure, tous ces noms donnés aux épreuves fleurent la vieille France et ses héros.

Compiègne, 8 au 12 septembre, prendra la suite. On y galope en lisière de forêt, la butte et son à-pic y sont réputés. A la même date ou presque, Rouen et Mulhouse. Puis, sans risquer de circuit impossible à réaliser à cause des directions excentriques, Moulins et Sedan, 18 et 19 septembre, Aix-en-Provence, Toulouse, Le Mans, Neufchâteau, etc.

Quant aux internationaux, les trois annoncés sont placés sous la rubrique « Officiel », Rotterdam, derniers jours d'août jusqu'au 4 septembre ; Belgrade, innovation attendue de tous avec sympathie, du 10 au 18 septembre, et Pinerolo, le Saumur italien, 24 au 29 septembre, ancien fief du major Caprilli, qui, le premier, prôna la monte en avant.

AU COLLÈGE DE L'EUROPE LIBRE

Le 1er août dernier se sont ouverts à Strasbourg les cours d'été du Collège de l'Europe libre. Ces cours dureront jusqu'au 8 octobre. Le Collège groupe plus de deux cents étudiants exilés en provenance de dix pays d'au delà du rideau de fer.

Les cours de cette année ont une grande importance, car il s'agit, en face des doctrines communistes reposant sur le dogme marxiste, d'analyser dans quelle mesure les idéaux du monde libre pourront être mis à profit et de définir les mécanismes propres à réaliser ces idéaux.

De nombreuses personnalités politiques, diplomatiques et universitaires prendront la parole au cours de cette session qui se tient à la Robertsau.

ERRATA

Dans la photographie de deux morceaux de dentelles, parue page 68 de notre numéro de juillet (article sur l'exposition des faux au Grand Palais), une erreur nous a fait dire que la dentelle reproduite à gauche était vraie, l'autre n'étant qu'une imitation.

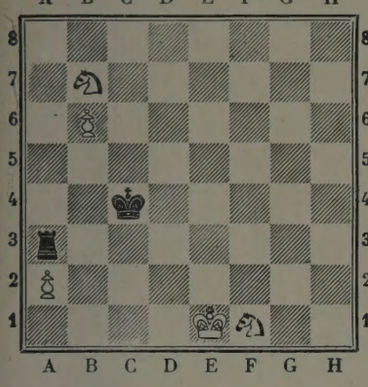
C'est en réalité le contraire, et c'est la « valenciennes » de droite qui est une vraie dentelle à la main, l'autre ayant été faite sur un métier mécanique.

La belle photographie représentant le bateau « l'Avenir-de-famille » quittant le port de Concarneau, parue dans le reportage de Robert Naly sur la pêche au thon (numéro d'août), était due à M. Le Grand, photographe à Concarneau.

LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

LES ÉCHECS (nº 132)

Solution de l'étude nº 136, par Troitzky
Deutsche Schachzeitung, 1913



Les blancs jouent et gagnent

1. Cb7-d6+, Rç4-d3!. — 2. b6-b7, Ta3×a2. — 3. b7-b8 : tour!! gagne, grâce aux deux cavaliers de plus.

Et non 3. b7-b8 : dame? à cause de Ta2-é2+. — 4. Ré1-d1, Té2-b2!! la pointe cachée qui sauve les noirs. La tour menace de mat sur b1, si la dame fuit. D'autre part si 5. Db8×b2, pat. Ou si 5. Db8-ç8 ou ç7, Tb2-b1+. — 6. Dç1, Tb1×ç1+. — 7. Rd1×ç1, partie nulle parce que, comme on le sait, les deux cavaliers ne peuvent pas forcer le mat.

Une promotion inattendue en tour.

Tournoi Claire-Benedict
Mont-Pèlerin (Suisse), avril 1955

Classement final : 1er Hollande, 15 ½ points ; 2. Suisse, 11 ½ points ; 3. Autriche, 10 ½ points ; 4. Italie, 9 points ; 5. Angleterre, 8 points ; 6. Belgique, 5 ½ points.

Chaque pays était représenté par quatre joueurs et le match entre deux pays se jouait en quatre parties, chacun jouant une partie et une seule.

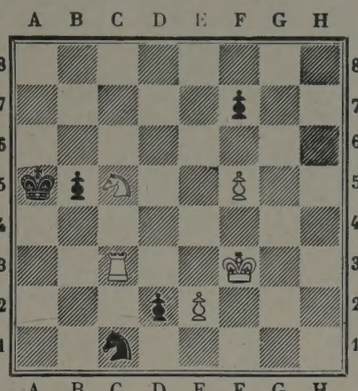
L'ancien champion du monde Docteur Euwe jouait au premier échiquier de la Hollande.

Voici une belle partie de ce tournoi.

Blancs : Blau (Suisse).
Noirs : Prins (Hollande)

1. é2-é4, ç7-ç5. — 2. Cg1-f3, a7-a6. — 3. d2-d4, ç5×d4. — 4. Cf3×d4, Cg8-f6. — 5. Cb1-ç3, é7-é5. — 6. Cd4-é2 (sur 6. Cd4-f5 suivrait d7-d5) 6. ... Ff8-ç5. — 7. Cé2-g3 (parant la menace sur f2 consécutive à 7. ... Cf6-g4) 7. ... d7-d6. — 8. Ff1-é2, h7-h5. — 9. h2-h4 (affaiblit g4 et la position du roi blanc. Le moindre mal était 9.00 et si h5-h4 10. Cg3-f5) 9. ... Cf6-g4. — 10. Fé2×g4, Fç8×g4. — 11. Dd1-d3, Cb8-ç6. — 12. Cç3-d5, Cç6-é7. — 13. Cd5×é7, Dd8×é7. — 14. Cg3-f1, 00. — 15. Fç1-é3, Tf8-d8. — 16. ç2-ç3, Ta8-ç8. — 17. b2-b4, Fç5×é3. — 18. Cf1×é3, Fg4-é6. — 19. a2-a4, Dé7-ç7. — 20. Ta1-a3, Fé6-ç4. — 21. Dd3-d1, Dç7-ç6. — 22. Dd1-f3, d6-d5!. — 23. é4×d5, Dç6-h6! (paralysant le cavalier avec la menace Dh6-ç1+ et ×a3). — 24. Ta3-a1, Fç4-d3. — 25. Ta1-ç1, f7-f5. — 26. Df3-d1, é5-é4! (un second sacrifice de pion). — 27. Cé3×f5, Dh6-f6. — 28. Dd1×h5, Tç8×ç3. — 29. Ré1-d2, é4-é3+! (Prins mène l'attaque avec énergie et imagination). — 30. f2×é3 (si 30. Cf5×é3, Tç3×ç1 ; 31. Th1×ç1, Df6-b2+, etc.) 30. ... Tç3×ç1. — 31. Cf5-h6+, Df6×h6. — 32. Dh5×h6, g7×h6; 33. Th1×ç1, Fd3-é4. Les blancs abandonnèrent quelques coups après.

Etude nº 137, par Richard Réti (1922)



Les blancs jouent et gagnent

LE BRIDGE (nº 136)

Solution de l'étude nº 117

LE MORT : ♡ V 9 2

NORD	
OUEST	EST
SUD	

♡ A R 5 4 3

Atout ♡. Vous ne devez rien perdre à l'atout, et vous avez des rentrées en Nord et en Sud. Comment jouer au mieux cette combinaison ?

Le mieux est de partir du 2 et de mettre le roi. Il ne revient pas au même de partir du roi, et nous allons voir pourquoi.

Si Ouest et Est ont fourni chacun un petit ♡ sur le roi (6, 7 ou 8), il n'y a plus qu'à continuer par l'as, dans l'espoir que la dame tombera.

Le seul cas où un problème se posera est celui où Est aura D 10 secs au départ.

Supposons que le premier ♡ joué soit le roi, et non le 2, ce qui est une faute. Quelle sera la réaction d'Est ?

Si Est jette mécaniquement son 10 sur le roi, il ne laisse à Sud aucune chance de se tromper. Sud remontera au mort pour avancer le valet, prendra la dame et ne perdra pas de ♡. Continuer par l'as, au lieu du valet, à la seconde levée, serait une faute, car si le 10 est sec, Sud perdrait deux levées, tandis qu'en partant du valet il ne perdra qu'une levée en le laissant faire à Ouest.

Est, s'il est un bon joueur, ne doit donc pas jeter son 10 sur le roi, mais sa dame, s'il a D 10 secs. Et il doit toujours jouer ainsi.

La chute de la dame rendra Sud perplexe car, si elle est vraiment sèche, il faut partir ensuite du 3 et faire l'impasse au 10, si l'on veut ne rien perdre. Mais si Est est un fort joueur, il peut fort bien avoir jeté sa dame sur le roi avec D 10 secs. Quelle décision doit prendre Sud ?

Le plus sage est de fonder la défense contre les jeux trompeurs sur le roc solide des probabilités d'entrée en jeu des causes, qui sont immuables et les mêmes pour tous. Que Est soit fort ou faible, sincère ou trompeur, il recevra 6 fois D 10 secs contre 5 fois D sèche. Et, s'il est un bon joueur, Est jettera toujours sa dame sur le roi dans les deux cas.

Si Sud juge Est assez fort pour être capable de jeter sa dame sur le roi, s'il a D 10 secs, Sud doit continuer par l'as.

On comprend mieux maintenant la différence subtile qu'il y a entre le départ du roi (mal joué) ou du 2 (bien joué), à la première levée.

Si Est a D 10 secs, la peur que Ouest ait roi sec, ou même as sec, si les déclarations rendent cette situation vraisemblable, fera hésiter Est à jouer sa dame sur le 2 et si, dans ces conditions, la dame tombait sur le 2, Sud devrait croire à la dame sèche et faire ensuite l'impasse au 10.

L'avantage du départ du 2 sur le départ du roi est de prévenir, dans la mesure du possible, une feinte embarrassante d'Est dans le cas où il aurait D 10 secs.

Étude Nº 118.

LE MORT : ♡ V 9 2

NORD	
OUEST	EST
SUD	

♡ A D 8 7 6

Atout ♡. Vous ne devez rien perdre à l'atout, et vous avez des rentrées en Nord et Sud. Comment jouer au mieux cette combinaison ?

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — DU NOUVEAU : 10% moins cher.
Hôt. BUCKINGHAM 3 ★★★ ANJ. 81-62 et 5le
43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare St-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

FOIRE DE MARSEILLE

Premier Marché Méditerranéen

17 Septembre - 3 Octobre

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — DÉPOT LÉGAL 3e trimestre 1955. Nº 402. — Printed in France.

quina

quina

atelier st-raphaël